

Le Samedi

VOL. IX. No 44
MONTREAL, 2 AVRIL 1898

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

PRIX DU NUMERO : 5c

ŒUVRES D'ART



LA PARTIE D'ÉCHECS.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25

(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne mesure agut.

FOIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs - Propriétaires,
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 2 AVRIL 1898

CELUI QUE JE VOUS SOUHAITE



Impossible d'en trouver un plus beau que celui-là sur le marché.

BOUQUET DE PENSÉES

On perd beaucoup de temps en espérance.

x

Vous pouvez flatter n'importe quel homme. Il suffit de lui dire qu'il ne peut pas être flatté.

x

Il y a beaucoup de mineurs du Klondyke qui s'estiment riches parce qu'ils reviennent vivants.

x

Quand une vieille fille se marie et que son mari meurt, elle devient immédiatement une jeune veuve.

x

Une jeune fille de vingt ans n'épouse que l'homme avec lequel elle pense devoir être heureuse; à trente, elle sera heureuse avec n'importe quel homme qui la voudra prendre.

x

Une femme vaut beaucoup ou rien. Si elle ne vaut rien, ce n'est certainement pas la peine d'en être jaloux. Si elle vaut beaucoup, elle ne donnera jamais à son mari aucune cause d'être jaloux.

UN SOLITAIRE.

SA CHANCE

Madame Bonnelille.—Ça c'est trop fort! Encore une fois sortie!

Madame Lafinesse.—Sortie! Qui ça?

Madame Bonnelille.—Madame Laconnais! chaque fois que je me présente chez elle pour lui rendre visite, elle est invariablement sortie.

Madame Lafinesse.—Ça, c'est sa chance, je suppose.

IL Y AURA PROMESSE

Elle.—C'est le privilège naturel d'une femme d'être belle.

Lui.—Alors vous avez abusé du privilège.

AU PREMIER

Le futur.—Alors, Pitouche, Mlle Hélène est votre sœur aînée?

Pitouche.—Oui, m'sieu Emile.

Le futur.—Et qui vient après elle?

Pitouche.—Personne encore; mais papa disait hier que le premier qui viendrait pourrait l'avoir.

Notre Nouveau Feuilleton: FANCHON LA VIELLEUSE

Roman inédit — Par JULES MARY

Avec de nombreuses illustrations dans le texte, PROCHAINEMENT, publié dans le "Samedi"

Voici un roman inédit, avec des illustrations également inédites, dues au crayon du célèbre artiste Louis Timayre, que les lecteurs et surtout les lectrices du SAMEDI suivront avec le plus grand intérêt. En effet, c'est une exquise et touchante histoire, racontée avec une émotion, une variété d'intérêts, une intensité dramatique rarement atteintes même dans les plus remarquables œuvres de l'écrivain, aimé du public, qu'est monsieur Jules Mary.

FANCHON LA VIELLEUSE, c'est l'enfant aux prises avec la vie dans ce qu'elle a de plus ardu, de plus difficile.

Contre FANCHON LA VIELLEUSE vont se liguer les bandits les plus pervers, les dangers les plus terribles. Bandits qu'elle vaincra, dangers qu'elle traversera sans y perdre un rayon de sa gloire, une fleur de son sourire; en pleine haute, en plein bonheur.

FANCHON LA VIELLEUSE sera le plus intéressant roman de toute la série qu'a publié le "Samedi".

ÉTRANGE

Monsieur Taupin (monologuant).—Étrange! Étrange en vérité. Ma femme veut toujours que je me rappelle son jour de naissance et jamais l'âge quelle a!

BIEN MONTÉE

Laflasse.—Est-ce que votre femme avait un trousseau complet lorsque vous vous êtes marié?

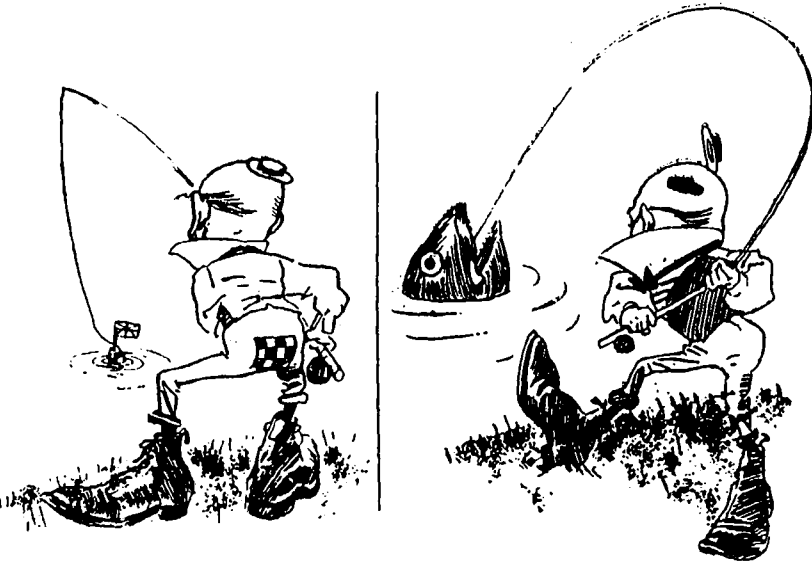
Ripaton.—Je pense bien! Je n'ai eu à lui acheter des robes que trois semaines après.

LE MAÎTRE DIFFICILE

Un maître difficile à servir prescrivait à son valet tout ce qu'il devait faire pendant la journée. "Tu ne feras, lui disait-il, que cela, tu n'en omettras rien." Et il lui remettait un agenda, où était marquée toute chose. "Si tu passes mes ordres, ajoutait-il, ou si tu les négliges, je t'étrillerai d'importance."

Le bourgeois entreprit un voyage. Il avait un cheval trop vif, qu'il voulait gourmander et qui, se jouant de lui, le jeta dans un fossé. Le maître appelle son valet: "Attendez, lui dit celui-ci, je cherche dans mon agenda si vous m'avez donné cet ordre-là... Je n'y trouve rien de pareil; ainsi tirez-vous d'affaire." Et il s'enfuit à toute bride.

LE POISSON DE JOE



I

Joe Flick, un sportman de mes amis, était allé hier à un endroit dépourvu de glace afin de s'y livrer à son plaisir favori. Vous ne connaissez pas Joe? Eh bien, c'est un garçon jovial mais doté de grands pieds et ayant la manie des grands cols et des petits chapeaux.

II

Bref, Joe taquinait depuis quelques minutes quand sa ligne est violemment entraînée. Il ne fait ni une ni deux et ferre vigoureusement... Il voit sortir de l'onde une tête énorme et, sans s'effrayer, tire plus fort encore...

DEVANT LA VITRINE AUX JOUETS

La petite Clairette (qui regarde avec envie).—Ah, petite mère, je voudrais bien que ça soit toi ma petite fille.

La mère.—Pourquoi? ma chérie.

La petite Clairette.—Parce que je te dirais: Viens Clairette, entrons ici, je vais t'acheter tous les jouets que tu désireras.

Il faut trois sacs à un plaideur: un sac d'argent, un sac de papier et un sac de patience.—VIEIL AVOCAT.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DLXXIII

VOS YEUX

Je compare vos yeux à ces claires fontaines
Où les astres d'argent et les étoiles d'or
Font miroiter, la nuit, des flammes incertaines.

Vienne à glisser le vent sur leur onde qui dort,
Il faut que l'astre émigre et que l'étoile meure
Pour renaître, passer, luire et s'éteindre encor.

Si cruels maintenant, si tendres tout-à-l'heure,
Vos beaux yeux sont pareils à ces flots décevants,
Et l'amour ne s'y mire et l'amour n'y demeure

Que le temps d'un reflet sous le frisson des vents.

CHARLES LE COFFIC.

INSTANTANÉS

LII

RÉVEIL DE LA NATURE

L'hiver, le triste hiver, qui bientôt va faire place au printemps, poursuit néanmoins son cours inexorable. Sur les bois effeuillés, sur la terre gelée, la neige tombe encore, toujours, comme si ces flocons épais, tourbillonnant contre nos vitres comme des mouches affolées, ne devaient jamais cesser de tomber, ensevelissant tout sous leur ouate épaisse.

Une molle couche d'hermine couvre la forêt, les champs, les toits de nos maisons. La nature entière semble plongée dans l'assoupissement, et le son des cloches, — des cloches jadis si joyeuses aux clairs rayons du soleil, — semble lui-même assourdi.

On perçoit à peine le bruit des pas et la réverbération de la route enneigée baigne l'intérieur des chaumières d'une froide et blafarde clarté, donnant aux visages comme une apparence sépulcrale. C'est la vie suspendue, — partout — Et pourtant, à quelques signes bien connus, on sent que cette immobilité, dans laquelle tout semble figé, va bientôt prendre fin!

Vienne le vent, — déjà tiède, — soufflant du sud-ouest, et les nuages qui, chaque jour, vont s'accumulant à l'horizon, crèveront en avalanche sur la vallée. Toute cette blancheur ambiante va disparaître en quelques heures, fondue en un déluge qui remplira bois et ravins de sa rumeur joyeuse.

Après la mort, le réveil à la vie.

Après le silence de la nature, endormie, somnolente, depuis de longs mois sous le drap — j'allais dire le linceul, — de la neige, le gai clapotement des ondées sur nos vitres, nos vitres jadis assiégées par le vol tourbillonnant des flocons épais, ainsi que par des mouches affolées.

Entendez-vous le mugissement du ruisseau, — devenu torrent, — grossi par le dégel?

Voyez-vous les rayons clairs du soleil se blutant à travers la mousseline des rideaux et remplaçant la clarté blafarde, — celle produite par la réver-



La maman. — Voyons, Henri, assieds-toi là et dis-moi pourquoi ton papa t'a battu!

Henri (pleurant). — J'aime mieux rester debout et ne rien dire.

bération de la neige, — par la promenade, sur nos murailles redevenues joyeuses, de mobiles ondes dorées.

Et ce sera bientôt, dans nos jardins, nos bois, le pépie-ment joyeux, — si troublant, — des oiseaux, le réveil de tous les bruits de la nature, semblant sortir d'un long cauchemar et lançant son cri de résurrection vers les lumineuses régions, un moment ensevelies dans les ténèbres de la mort.

SILVIO.

SI ON PEUT DIRE

Mme Brighton (regardant son mari). — Quand on pense qu'il y en a qui prétendent qu'Emma n'est pas heureuse en ménage! Et pas plus tard qu'hier, elle vient de s'acheter un chapeau neuf.

UNE FEMME INTELLIGENTE

Robert. — Ma femme est capable de dire en pleine nuit, l'heure qu'il est à la pendule.

Baptiste. — Comment peut-elle faire?

Robert. — Elle me fait lever et regarder à la pendule, parbleu!

COMME ELLE

Madame Paslarge. — Voici un sou pour vous, mon pauvre homme. Mais dites-moi donc, s'il vous plaît, comment il se fait que vous soyez tombé dans une pareille misère?

Le tramp. — Ah, madame, c'est que j'étais comme vous.

Madame Paslarge. — Comme moi?

Le tramp. — Oui, j'aimais trop à donner de larges aumônes aux pauvres gens que je rencontrais sur mon chemin.

SON AMOUR

Arthur. — Es-tu bien sûr qu'elle t'aime?

Alfred. — Si elle m'aime? Quand je lui ai dit que je n'avais pas d'argent pour me marier, elle m'a demandé si je ne pourrais pas en emprunter.

LES DEUX NORMANDS

« Dis donc, compère, disait un Normand à son compagnon de lit, dis donc, dors-tu?

— Dame! si je ne dormais pas, quoi qu'tu me voudrais? — Que tu me prêtes t'n âne pour aller à l'foire d'Gisors. — Ah ben? compère, j'dors. — Bah! tu ne dors pas puisque tu me causes. — Ah! n'fais pas attention, c'est que j'rève.»

PLUS LONGUE ENCORE

Elle. — Dis-moi, franchement, comment tu trouves mon chapeau?

Lui. — Franchement?

Elle. — Oui, tout ce qu'il y a de plus franchement?

Lui. — Eh bien! Il te fait la figure un peu longue.

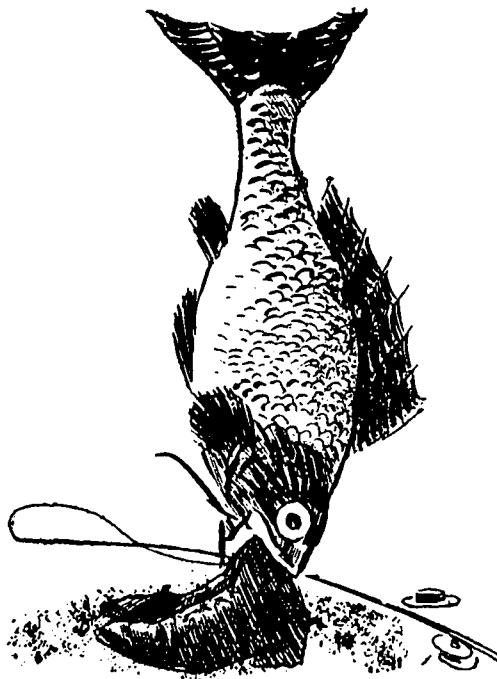
Elle. — Il a rendu la figure de papa bien plus longue encore quand il l'a payé!

LE POISSON DE JOE — (Suite et fin)



III

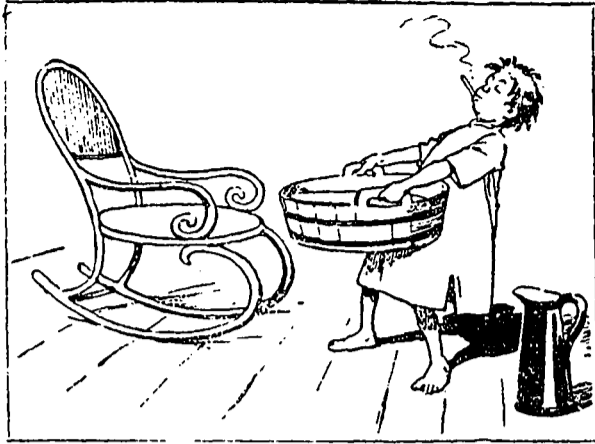
...si fort que le monstre, d'un vigoureux élan, sort de l'eau et, dans un bond fantastique, décrit une courbe aboutissant juste à ce pauvre Joe qui, je vous l'assure, n'en menait pas large.



IV

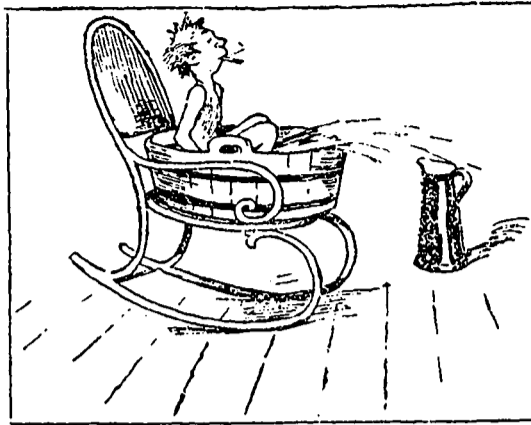
Le chapeau de Joe était insultant pour le garantir du choc; son col, tout grand qu'il fut, n'a pas arrêté l'élan du monstre qui n'a pris fin qu'aux bottes. Mais on peut dire que pour un gros poisson, c'était un bien gros poisson.

L'Océan en chambre



I

— Bonne idée, se dit un matin le jeune Gueurdouche qui se trouvait seul à la maison. Je vais me payer un bain d'eau de mer avec vagues et tempête. Le temps d'allumer une des cigarettes à papa, de mettre mon baquet sur la bergante et ça y est.



II

— C'est que ça ne peut pas être mieux ! Doucement, là...

LE SANG DU POÈTE

« Je pensais à ton cœur, poète, astre chantant,
Qu'on applaudit, hélas ! que lorsque il saigne. »
JEAN RAMEAU.

A "François."

Quand le rêve est brisé semblant mort pour toujours,
Quand le cœur est défait et que l'âme est sanglante,
Le poète vaincu doit chercher un secours,
Une force inconnue, une main secourante.

Il lui faut une muse inspirant ses accents,
Une muse qui dit : " Combats, souffre, travaille,
" Donne, donne à chacun, tes rêves flamboyants,
" Poignarde toi le cœur, d'une incessante entaille."

" Aime, adore partout, mais sans avoir d'amour,
" Chante l'hymne des cieux d'un superbe langage,
" Brise, brise ton cœur, rebrise le toujours,
" N'aime vraiment jamais, aimer est l'esclavage.

" Le poète est trop grand, pour jamais succomber,
" Il est l'être parfait, désirant la bataille,
" Le vainqueur éternel qui ne doit pas tomber,
" Malgré son cœur saignant d'une éternelle entaille.

" Il est le luth vibrant et vibrant toujours,
" Le cantique idéal et l'éternelle extase.
" Il est l'hymne divin, source de tout amour,
" L'être toujours debout, malgré tout ce qui passe.

" Qu'il soit l'être vaillant, qu'il soit l'ange des cieux
" Qui sortent et combat, relevant ceux qui tombent,
" Arrachant à la mort les êtres malheureux,
" Jetant partout l'éclat, même aux portes des tombes."

Oui c'est là l'idéal, l'idéal caressé,

Lac Témiscamingue, P. Q., fév. 1898.

Que rêve tous les jours, l'âme de tout poète,
C'est le soleil brillant dont son être embrasé,
Contemple les rayons brillants dans la tempête.

C'est le but flamboyant, où marchent tous ses pas,
Où ses rêves vainqueurs vivent leur existence,
Où son être emporté ne reculera pas,
Où sa plume ne peut jamais garder silence,

Mais parfois il arrive hélas, c'est désolant,
Que le poète-roi recule dans sa route,
Il sent glisser son pied dans des mares de sang,
Il se détourne alors, car ce sang le dégoûte.

Il voudrait s'en aller de l'effrayant chemin
Où son cœur dépecé pleure et pleure sans cesse,
Vers un être inconnu se tendent ses deux mains,
Et vers un sauveur, il jette un cri de détresse.

Il faut alors qu'on vienne et qu'on vienne joyeux,
Lui donner le secours que son être réclame.
Il faut montrer le but à son être oublieux,
Et donner un baiser pour ranimer son âme.

Il lui faut une muse, au langage idéal,
Pour lui chanter : " Debout, combats, souffre et travaille,
" Ne sens pas dans ton cœur le glaive qui fait mal,
" Détourne tes deux yeux de ta profonde entaille."

" Marche, marche toujours, aime, travaille, écris,
" Donne de tes deux mains, le rêve qui s'élançe,
" De ton crâne sanglant, car le monde affaibli,
" Doit boire de ton sang sa nouvelle existence."

B. DE FLANDRE.

MORT DE LA TROMPETTE

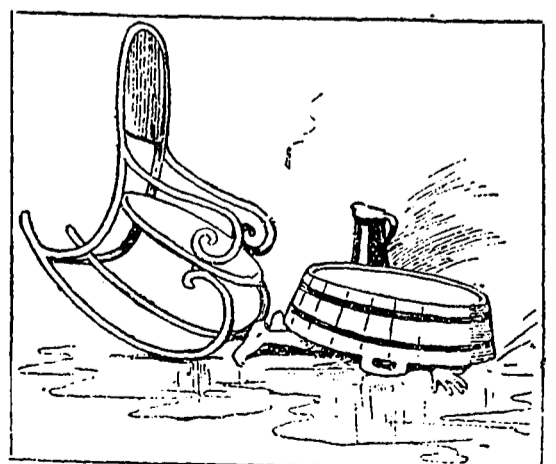
Pauvre vieille trompette ! Elle avait tant de fois sonné les alertes fanfares de France sur les champs de bataille, à travers des nuages de poudre, tant de fois sonné les marches triomphales à l'entrée de nos troupes dans les capitales, tant de fois ranimé les courages défaillants, électrisé les âmes, étouffé les cris des blessés et des mourants dans tous les pays de l'Europe, en Italie, en Allemagne, en Autriche, en Espagne, en Portugal, en Russie, tant de fois sonné les refrains de victoire !

Et maintenant, elle gisait, suspendue à un clou, sous le vaste manteau de la cheminée, dans une chaumière bourguignonne. Relique d'une époque glorieuse, elle n'était plus qu'une épave lamentable. La vapeur de la marmite accrochée à la crémaillère s'engouffrait dans son pavillon silencieux, et les flammes du foyer allumaient de pâles reflets sur son cuivre terni qui fulgurait sur la lueur des canons. Soules les rafales de l'hiver, pénétrant comme des trombes par l'immense cheminée, arrachaient en-



III

...Maintenant c'est la tempête ; c'en est effrayant comme c'est ça...



IV

Hélas ! c'était tellement ça que le pauvre Gueurdouche, précipité par la lame sur le plancher, a reçu un tel pain par devant doublé d'un gnou par derrière qu'il en a vu trente-six chandelles, quoique privé momentanément de la lumière du jour.

core des sons plaintifs à l'instrument engourdi qui ne vibrat plus depuis longtemps sous les lèvres jadis puissantes de son maître. Hélas ! le pauvre vieux, ruiné lui aussi, n'avait plus qu'un souffle de vie.

Et le vétéran aux jambes usées par les marches à travers l'Europe, à la peau tannée par les intempéries, au dos voûté par le sac, aux bras cassés par le lourd fusil, aux oreilles assourdies par le canon, aux yeux brûlés par la poudre, au corps tour à tour rôti et gelé par les soleils d'Espagne et les neiges de Russie, qui avait triomphé des sabres, des lances, des balles, des boulets, des fatigues, des fièvres et de la peste, attendait aujourd'hui la mort, assis dans un fauteuil, au coin du feu.

Mais la mort semblait le respecter encore, avoir peur de lui. Elle le minait lentement, effrayée peut-être de se heurter contre tant de vitalité dans une carcasse humaine. D'abord,

son intelligence avait sombré ; à peine possédait-il la notion des choses. Un obscurcissement planait sur son esprit et le poids de ses quatre-vingt-dix ans avait fait de lui un être végétatif, tout distinct, pareil aux petits enfants. Il ne s'exprimait plus que par gestes ou par monosyllabes. Sain comme un chêne, il avait conservé son appétit de troupier. Manger et boire, c'était pour lui la seule façon de jouir de l'existence.

Il avait assisté sans comprendre aux préparatifs du départ de la famille fuyant l'arrivée imminente des Allemands. Mais quand il fallut le hisser sur la charette attelée, parmi les meubles, tout fut inutile. Ni les explications, ni les prières, ni les menaces, ni la force ne vainquirent son obstination. Il se cramponnait désespérément à son fauteuil, pleurait, hurlait ainsi qu'un enfant, frappant ceux qui tentaient de l'emporter. Tout son corps tremblait et ses traits exprimaient une angoisse d'animal blessé à mort que l'instinct empêche de quitter sa tanière. On eut pitié de lui. Il fut abandonné à la garde de Dieu et d'une vieille femme du village voisin, qui venait chaque matin allumer son feu, faire cuire sa soupe, veiller enfin à ce qu'il ne manquât de rien.

Dès lors, seul, avec le chat non moins attaché que lui au foyer, il mangeait et buvait, sans autre souci, les pieds dans les cendres, le ventre à la flamme, engourdi, somnolant, hébété comme avant. La faim seul le tirait de sa torpeur coutumière, le poussait à l'heure habituelle des repas vers la table. Le nez sur son écuelle, il lampait sa soupe, puis il émettait du pain dans un bol, y versait du vin et dégustait la bouillie rouge avec une joie goulue de cheval se ruant sur son avoine. Quand le chat s'approchait, il le repoussait à coups de pied. Reput, il s'installait dans son fauteuil, où la somnolence le reprenait tout de suite. En ouvrant parfois les

L'Océan en chambre — (Suite et fin)

UN OUVRIER MODELE



Le patron plombier (qui visite ses travaux en cours).— Eh, là, Baptiste ! réveille-toi, animal. Combien ça fait-il de temps que tu dors là ?
Baptiste (bâillant à se décrocher la mâchoire).— A peu près trois heures, patron !
Le patron.— Et quelqu'un a-t-il pu te voir ?
Baptiste.— Pas du tout, j'avais pris mes précautions.
Le patron.— Tu es un bon ouvrier, Baptiste, je t'augmente de 52 par semaine.

yeux, son regard s'élevait jusqu'à la vieille trompette, compagne de sa jeunesse, machinalement.

Un matin, il lui sembla que son lit remuait. Un roulement pareil à celui du tonnerre lointain arrivait jusqu'à sa surdité. Il se leva et s'habilla avec peine. La terre tremblait. Ses vieilles jambes flageolaient comme celles d'un matelot sur le pont d'un navire secoué par la houle.

Les cendres du foyer sans feu frissonnaient, exhalaient une fine poussière qui s'envolait dans la cheminée.

Comme sa ménagère n'était pas venue ce matin-là, son estomac réclamait sa pâture et il éprouvait une de ces faims douloureuses de vieillard épuisé par le long jeûne de la nuit. Il ouvrit le robinet du tonneau, au pied de son lit, émietta du pain dans son écuelle et avala goulûment sa soupe rouge. Ensuite, il se promena, en proie à une impatience puérile. Le nez contre les vitres, il guettait la vieille femme apportant sa nourriture. Mais aucun piéton n'apparaissait sur la route où, depuis longtemps, il ne passait plus personne. Et toujours ce roulement continu, indéfinissable, qui commençait à le préoccuper.

Il retourna plusieurs fois au tonneau ; le vin coulait par saccades. Les verres, les assiettes dansaient sur la table. Il contemplait avec stupeur son écuelle qui le fuyait à petits sauts. Il l'entoura de ses bras afin de pouvoir manger sa bouillie errante. La vieille trompette, quittant son clou, tomba à terre avec fracas ; au lieu de rester immobile, elle oscillait. Les murs trépidaient, les objets accrochés s'agitaient. Le chat, terrifié, s'était réfugié au sommet d'une armoire. Ses yeux lançaient des éclairs phosphorescents.

Le vieux ramassa la trompette et se sauva, en proie à une épouvante folle, n'ayant qu'une idée : celle de fuir les lieux où toutes les choses bougeaient.

En errant dans la maison vide, il rencontra les marches d'un escalier, les monta péniblement et s'accouda, essoufflé, contre une lucarne du grenier.

La neige couvrait les champs. Ses yeux subirent, éblouis, la vue des toits blancs du village inanimé qui dansaient dans la lumière naissante d'un pâle soleil d'hiver. Et la vaste plaine, où les corbeaux n'erraient plus, semblait se mouvoir aussi à travers un jillissement d'étincelles.

Il regarda sans surprise tout un pan de ciel rougi par des éclairs, et, malgré sa surdité, un roulement de tonnerre, distinct cette fois, parvint à ses oreilles. Longtemps son œil vide de pensée erra sur le coin d'horizon pourpre. Au bout de la route qui traversait le hameau abandonné, des points se mouvaient, vagues, qui finirent par s'accuser sombres sur l'immensité blanche. Le flamboiement des casques, des sabres et des baïonnettes lui firent dresser la tête. Peut-être se rappelait-il les matins pareils des anciens jours de victoire, quand, au fracas des tambours, l'Homme à la redingote grise apparaissait soucieux sur son cheval blanc. Dans ses yeux pleins de songe une flamme tout à coup s'alluma.

Eut-il alors une intuition des choses ? Reconnut-il dans les hommes noirs et casqués les petits fils des vaincus d'Iéna souillant la terre de France ? Deux larmes sillonnèrent son visage décomposé par une expression de douleur surhumaine, et ses lèvres glacées embouchèrent la vieille trompette qui avait tant de fois sonné les refrains de victoire. Elle avait recouvré son souffle juvénile.

L'arme ardente des anciens jours laissait vibrer son cuivre terni, et ses notes enflammées s'égrenaient à travers l'espace : Aux armes ! Aux armes ! Personne ne répondait à son appel, pas même l'écho enseveli sous la neige.

La troupe noire, surprise, s'était arrêtée, et, redoutant une embuscade, cernait le hameau. Cent coups de feu retentirent, la vieille trompette, témoin des gloires passées, vola en éclats sous les balles des vaincus d'autrefois.

Sur la route blanche, une loque humaine gisait, sanglante.

GABRIEL GERIN.

UNE FAMILLE DISTINGUÉE

Louis.— Dis, papa, aurais-tu aimé, toi, descendre d'une famille distinguée ?

Le père (interloqué).— Comment ? Que veux-tu dire par là ?

Louis.— Tiens, comme celle de mon camarade Henri Faroulotte.

Le père.— La famille de ton camarade Henri ? En quoi donc est-elle si distinguée que ça ?

Louis.— En quoi ? Mais ne sais-tu pas que sa mère était la femme géante dans un musée et que son papa a été mangé par un crocodile ?

LA TÊTE D'ÂNE

Un paysan venait à Paris pour la première fois. Le spectacle de cette grande ville le jeta d'abord dans l'admiration ; aucune enseigne ne lui échappait : il considérait avidement les différentes scènes qui s'offraient à ses regards, et sa curiosité le porta jusqu'à désirer savoir toutes les marchandises qui se vendaient dans chaque boutique. Il vit un homme tout seul dans un bureau de change. "Monsieur, lui demanda-t-il d'un air passablement naïf, dites-moi ce que vous vendez, s'il vous plaît." Le changeur crut qu'il pouvait se divertir aux dépens du personnage : "Je vends, lui répondit-il, des têtes d'âne." — Ma foi, lui répondit soudain le paysan, vous en faites un grand débit, car il n'en reste plus qu'une dans votre boutique." Et, sur ce, le paysan s'esquiva, laissant le Parisien tout étourdi d'un pœril à-propos.

UN VRAI KLONDYKE

Mick.— Que c'est donc bête un poète. N'en voilà-t-il pas un qui soutient que toute femme vaut son pesant d'or !

Nick.— Eh bien ?

Mick.— Mais, si c'était vrai, tout homme pourrait doubler sa fortune en peu de temps.

Nick.— Et comment cela ?

Mick.— Bien facile, il me semble. Il suffirait d'épouser une femme maigre et de l'engraisser ensuite.

En littérature, en art, en politique, comme dans la rue, on suit quelqu'un et quelqu'un vous suit. — GUY DELAFORST.

UNE PERTE SÈCHE



Mme Doigt-crochus.— Ciel ! Quelle idée mon mari a-t-il eue en mettant dans ses poches ces affreux instruments ? Jamais je n'oserai toucher à ça ! Me voilà privée du plus clair de mes revenus.

LES INONDATIONS DE CHATEAUGUAY



LA MAISON DE M. ANDRÉ STE MARIE ET LE PONT.



LE BASSIN DE CHATEAUGUAY.

CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



EN ce moment où le monde entier, anxieux, tourne ses regards vers Cuba, se demandant si, du choc des convoitises américaines et du juste orgueil castillan, ne va pas jaillir l'étincelle qui mettra le feu aux poudres, il est intéressant de présenter aux lecteurs du SAMEDI, sous ses aspects familiers, cette île magnifique où la nature semble avoir accumulé toutes ses séductions.

Voici d'abord l'entrée du port de la Havane où a eu lieu la fatale explosion du *Maine*. Les jardins du palais, véritable oasis, qu'occupe, à Cuba, le capitaine général Blanco.

Il est vrai que quatre années bientôt d'une guerre implacable, guerre de destruction systématique, de pillage et d'incendie ont accumulé des monceaux de ruines là où naguère la vie s'écoulait si paisible et si douce, mais les ressources du climat sont si grandes qu'il suffira d'une période d'accalmie, après ces luttes sanglantes, pour assurer à ce joyau des Antilles espagnoles, le retour à la prospérité.

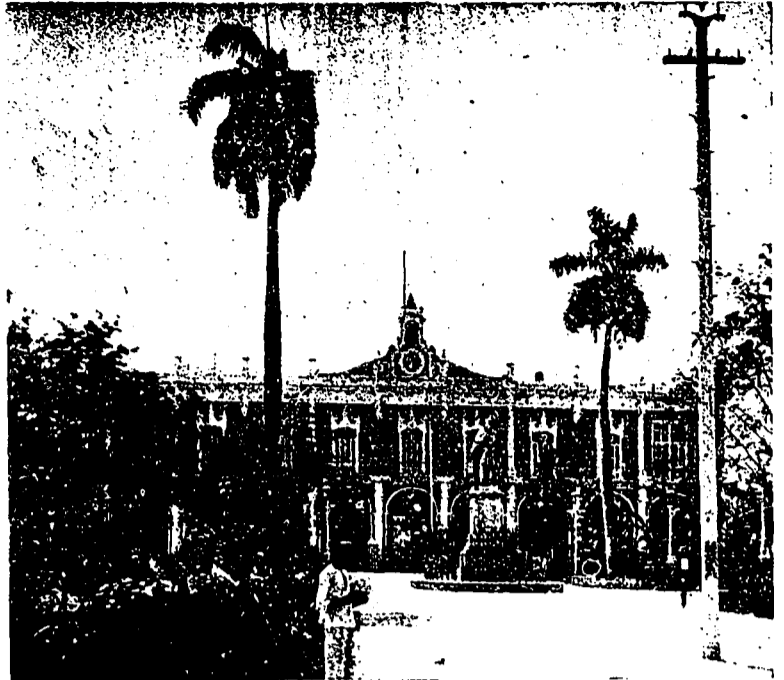
Tout esprit impartial a pu constater le sans-gêne absolu avec lequel les lois internationales, régissant les rapports des neutres, avaient été appliquées, par nos fantaisistes voisins, vis-à-vis des rebelles cubains. Des expéditions de flibustiers pouvaient quitter, à jet continu, les ports hospitaliers des Etats-Unis et, franchissant le cordon, forcément insuffisant, des croiseurs espagnols, débarquer, sur tel ou tel point insurveillé de l'île de Cuba, soldats, armes et munitions. Ce "betit commerce" malhonnête, si outrageant pour la dignité d'une nation amie, s'est opéré, au vu et au sù de tous, sans que ses organisateurs prissent même la peine de le déguiser.

Combien de "sujets américains," la plupart espagnols d'origine, pris la main dans le sac, flibustiers ou duement favorables aux révoltés, fomenteurs de désordres par la plume ou par le fait, emprisonnés par les troupes espagnoles, durent être relâchés, devant la formidable pression exercée par les jingos, les réclamant quand même, afin de les soustraire à la juste punition de leur ingérence dans des affaires ne les concernant aucunement ?

Mais, s'il est déjà pénible de voir les 70 millions d'habitants de la puissante confédération Américaine, abreuver d'outrages les fiers et chevaleresques descendants des "conquistadores" sans lesquels leur patrie même n'existerait pas. S'il est peu digne d'une grande nation d'aboyer aussi lourdement aux chausses d'un petit peuple de 18 millions d'habitants, de critiquer, par la plume et le crayon, son infériorité numérique et ce, parce qu'il convoite ses dépouilles ; combien est grosse de menaces, pour nos puissants voisins, la prétention étrange qu'ils attachent de tout ramener à la satisfaction de leurs seuls intérêts ?

Ne comptent-ils pour rien les nations européennes ayant encore des possessions de ce côté-ci de l'Atlantique et dont la moindre peut, en quelques jours, ruiner, pour des années, son prospère commerce ?

Pensent-ils donc, les commerçants de New-York et de Chicago, que



LES JARDINS DE LA RÉSIDENCE DU CAPITAINE GÉNÉRAL.

leurs vociférations en imposent à ces puissances dont les possessions, en vertu de la si élastique doctrine de Monroe, pourraient être revendiquées par eux, à n'importe quel moment, aux cours d'événements incontrôlables, impossibles à prévoir, et pendant lesquels ils pourraient si facilement, invoquant le précédent, mettre main basse sur tout ce qui leur plairait ?

Si l'alliance fantaisiste dont il était question il y a quelques jours, de l'Angleterre, l'Amérique et le Japon (!) contre la France, la Russie, l'Allemagne et naturellement l'Espagne, faisait sourire les gens au courant de la politique générale, le seul fait qu'on eut pu formuler cette idée n'est-il pas une énormité ?

Se représente-t-on bien les Etats-Unis, auxquels la Fayette apportait, il y a à peine cent ans, le poids de sa loyale épée, les soldats et les millions de la France, pour la défense de leurs jeunes libérés contre l'oppression anglaise, partant, la main dans la main avec ce même anglais, en lutte contre l'Espagnol, découvreur de l'Amérique, le Français grâce à l'appui duquel existent les Etats-Unis ?

Et au profit de qui cela aurait-il lieu ? Au profit anglais, de l'anglais actuellement acculé dans toutes les impasses, sous toutes les latitudes, par l'égoïsme de sa politique d'accaparement, les révoltes causées par l'envahissement du globe entier, systématiquement, sans trêve ni repos.

Nous croyons, quant à nous, que tout se terminera pacifiquement.

Que l'Oncle Sam réfléchira, ce dont il est parfaitement capable quand il le veut et, qu'après la balance qu'en commerçant avisé il ne manquera pas de faire, après avoir comparé les profits, très problématiques d'une annexion que rien ne justifie et les pertes, assurées, résultant d'un conflit, il se tiendra coi, les pieds au chaud dans ou sur la cheminée, qu'il laissera l'Espagnol tranquille et Cuba arranger ses affaires, en famille, avec la mère-patrie.

LOUIS PERRON.

Alléguer les mauvaises actions d'autrui pour justifier les siennes, c'est vouloir se laver avec de la boue.—PETIT SENS.



LA RADE DE LA HAVANE.

POISSON D'AVRIL

(Conte Japonais)



Yatsushiro, la belle fille du Hizen, est triste et songeuse. Son œil noir, perdu dans le ciel, se fixe sur l'au-delà, vers des cimes ou vers des rivages qu'elle ne connaît pas, dont elle n'a nulle idée, la pauvre mousmé ! Mais ce qu'elle voit bien, partout et toujours, c'est la chère image de son fiancé, Satzuki, beau comme le soleil de mai, et que la mer, la mer avide, a ravi à son amour, depuis bientôt trois lunes. Pourquoi reste-t-il si longtemps absent, l'intrépide pêcheur ? dans quelles contrées barbares l'a entraîné sa recherche favorite du Namako ou du Tara, chers aux tables délicates ?

La rude voix paternelle vient la tirer de sa contemplation.

« Que fais-tu là, indolente ? Ne devrais-tu pas être sur le lac, occupée à laver le linge et à le faire sécher, avant le repas du soir ? »

Hélas ! il faut quitter le doux rêve ! Ne doit-on pas vivre, même lorsque meurent ceux qui vous sont chers ?

Et voilà Yatsushiro sur le lac bleu.

Mais sa pensée, de nouveau, s'en est allée : ses yeux remplis de larmes ne voient pas le travail de ses mains, et ses idées fuient comme cette eau qui heurte les flancs de son bateau et semble se reculer pour ne jamais revenir.

« Où est-il, le vaillant Satzuki ? Ses bras nerveux, sa large poitrine l'auront tiré de bien des dangers ; de tels hommes ne peuvent mourir obscurément, au hasard d'un coup de vent ou d'un banc de corail que leur proue rencontre. Oh ! non, il reviendra ! »

Voilà qu'à ce moment un poisson gigantesque et d'une espèce inconnue se dresse devant la jeune fille et la regarde avec de grands yeux qui semblent vouloir parler et ne pouvoir. Ce regard a une expression telle qu'il semble à Yatsushiro que ce poisson, venu de si loin sans doute, lui apporte des nouvelles de celui qu'elle attend.

Le poisson a évolué gracieusement ; puis de nouveau il revient vers la jeune fille et la fixe avec des yeux doux et tristes.

« Oh ! dis-moi, poisson, dis-moi, es-tu Satzuki le pêcheur, ou bien l'as-tu vu aux mers d'où tu viens ? Est-il encore sur son bateau chargé de butin, ou bien repose-t-il au fond de l'abîme ? Je me désespère et je pleure. Oh ! donne-moi un présage heureux, messager de mon bien-aimé ! »

Malheur ! le poisson a replongé et il a reparu de l'autre côté de la barque, à gauche, pour la regarder encore et s'enfuir. Funeste présage : Satzuki est mort !

Yatsushiro regagne le rivage à la hâte ; elle court en sanglotant, pieds nus, cheveux et vêtements flottants, vers la maison paternelle. Sur son passage, les femmes sortent des yé couverts de paille et la suivent des yeux avec sympathie :

« C'est Yatsushiro, la mousmé aux perles de corail ! Comme elle pleure ! Son fiancé est mort, sans doute. »

Et la pauvre court toujours, la tête vide, folle, vers sa mère qui seule peut essuyer ses larmes et, désormais, parler avec elle du cher mort.

Mais voilà que devant la porte, sous le cerisier en fleurs, se tient son père avec un beau jeune homme.

« C'est toi, Satzuki ! s'écrie Yatsushiro en tombant dans ses bras, à demi-pâmée, c'est toi ! Je te retrouve donc, et le mauvais poisson d'avril, l'invozuhi, avait menti ! O mon bien-aimé ! ne me quitte plus. La mer est traîtresse, vois-tu, et ceux qu'elle tient n'ont plus que des pensées jalouses et des paroles trompeuses ! »

(GASTON CERFBERR)

LA RAISON VRAIE

La dame chez qui l'on dîne.—Mais, madame Lapose, votre petit garçon me semble n'avoir pas d'appétit du tout ?

Madame Lapose.—Oh, madame, il est si délicat. Un rien le nourrit et je vous assure qu'il ne mange jamais plus que cela.

La dame chez qui l'on dîne.—Voyons, mon petit homme, il y a-t-il quelque chose que tu aimerais manger, dis-le sans crainte ?

Le petit homme (éclatant en sanglots).—Non, madame, je suis plein jusqu'aux yeux. Maman m'a fait manger autant qu'elle a pu avant de partir de la maison, parce qu'elle a dit que je me conduirais comme un cochon et.....

La mère s'est évanouie.

PAS LA MÊME CHOSE

Le futur beau père (très fâché).—Non, monsieur, vous pouvez être certain que ma fille ne sera jamais la vôtre.

Le futur gendre (très calme).—Mais, monsieur, c'est que je ne veux pas du tout quelle soit ma fille, je n'en veux que pour ma femme.

SA SITUATION

Mlle Vieillebique.—Voyez donc ce monsieur qui est là, près de la cheminée, qui donc est-il ? Il n'a fait que de me regarder toute la soirée.

Mlle Lastèche.—Ce monsieur là ? C'est un collectionneur d'antiquités très connu.

UNE SEULE AURAIT SUFFI

Le magistrat.—Prisonnier, avez-vous quelque chose à dire avant que la cour prononce son jugement contre vous ?

Le prisonnier.—Ah ! Votre Honneur, j'ai sept raisons bien distinctes et n'importe laquelle me convaincra moi-même si j'étais seulement Votre Honneur.

TOUT LE CONTRAIRE

Lui.—Je ne me marierai certes pas, mademoiselle, avant d'avoir trouvée une femme qui sera tout le contraire de moi.

Elle.—Ça c'est très bien, mais il y a par ici, dans notre voisinage, une foule de jeunes filles très brillantes et très intelligentes.

LA PAROLE A ÉTÉ DONNÉE A LA FEMME POUR EXPRIMER SA PENSÉE



La dame de la maison (reconduisant ses visiteurs).—Au revoir, donc ! J'espère que vous avez passé une bonne veillée ?

L'invitée.—Oh oui, très bonne ! Nous ne comptons pas du tout nous amuser quand nous sommes partis pour venir ici. N'est-ce pas, Georges ?

Georges n'a rien dit, mais il a fait une de ces têtes !

LE COMMANDANT PAMPLEMOUSSE

Un soir, le commandant Pamplemousse, que j'avais tant de fois prié de me raconter son histoire, la commença ainsi :

Je suis un vieux soldat, un invalide, que des infirmités précoces ont forcé à prendre sa retraite et qui n'a pour toute distraction qu'une petite nièce que ma pauvre sœur, déjà veuve depuis cinq ans, m'a légué en mourant.

Vous raconterais-je la singulière transformation qu'il me fallut opérer dans mes habitudes quand je me trouvais comme cela, du jour au lendemain, transformé en bonne d'enfant ! Dans les premiers mois, — l'enfant était si jeune et si gentille, — cela fut relativement facile.

J'avais entrepris son éducation et tant qu'il ne s'agit que de lui apprendre la lecture, l'écriture, le rudiment de la grammaire, je m'en tirai assez gaillardement ; mais lorsqu'elle eut sept ou huit ans, que je dus aborder l'histoire, la géographie, l'analyse grammaticale, je reconnus mon incapacité et je constatai, avec honte, que j'étais d'une ignorance encyclopédique. Sauf le calcul, qui m'avait été bien enseigné et pour lequel j'avais du goût, je puis dire, sans exagération, que je ne savais

rien. Il en résulta que par tendresse pour Diane, pour remplir près d'elle le devoir qui faisait ma joie, je fus forcé d'apprendre sous peine de ne pouvoir enseigner ; j'appris. Ce que je faisais au début par nécessité, je le fis bientôt avec une sorte de passion ; c'était un monde nouveau dans lequel je venais d'entrer et j'y faisais à chaque pas des découvertes qui m'enchantèrent. Où et quand aurais-je pu acquérir quelque savoir ? Était-ce au milieu des paysans, à la ferme où s'était écoulée mon enfance ? Était-ce au régiment, en campagne, aux bivouacs ? J'étais excusable ; mais dès que j'eus compris le mal, j'y portai remède avec énergie. Savez-vous pourquoi ? pour n'avoir jamais à rougir devant Diane.

Les livres élémentaires furent rapidement épuisés ; je m'abonnai au cabinet de lecture et j'y trouvai des ouvrages sérieux ; j'obtins l'autorisation d'emprunter des livres à une bibliothèque publique, et j'en profitai largement. Si j'ai un peu défriché ma cervelle, c'est à la chère petite que je le dois ; sans que jamais elle s'en soit douté, elle a été l'agent de mon salut intellectuel, comme elle a été la cause de la régularité de mon existence. Je vivais sous ses yeux, elle n'eut jamais à les détourner. Si mon existence a été correcte, c'est parce qu'elle en était le témoin ; aussi la reconnaissance que j'ai pour elle est au si profonde, aussi justifiée que ma tendresse.

C'est encore elle qui fut le motif déterminant d'une modification dans ma façon de vivre, car, en vérité, c'est à elle que ramonte tout ce qui m'est advenu d'heureux. Elle avait déjà une dizaine d'années, lorsque je me demandai ce que serait son

avenir. Jusque-là je n'y avais, pour ainsi dire, point songé ; j'avais vécu au jour le jour, sans souci, comme un soldat que j'avais été, satisfait de mon petit saint frusquin qui nous mettait hors de privation. Que deviendra-t-elle quand je n'y serai plus ? Si je n'ai pas voulu qu'elle fût une paysanne, je ne consentirai pas à en faire la femme d'un employé tirant le diable par la queue ou un marchand en boutique. Je veux qu'elle soit une bourgeoise coquette, ne connaissant point la gêne, bien mariée comme doit être la fille d'un homme qui eût été général, s'il n'avait pas quitté le service. Le devoir m'incombe de lui constituer une dot sérieuse ; promptement il faut se mettre à l'œuvre, pour réparer le temps perdu.

Ah ! vous me croirez sans peine quand je vous dirai qu'il me fallut plus que du courage pour prendre ce parti qui impliquait nécessairement notre séparation ; car tout emploi me tiendrait hors du logis et je n'y pouvais laisser Diane, en mon absence, sous la haute main d'une servante, fort brave femme, il est vrai, mais de caractère faible et d'allures vulgaires. Et puis Diane promettait déjà d'être fort jolie, et il était convenable qu'elle entrât dans un pensionnat où elle terminerait son éducation et

étudierait certains arts d'agrément, indispensables à une femme bien élevée et qu'il m'était impossible de lui enseigner.

On m'indiqua, à Chaillot, un pensionnat que fréquentaient les filles de la bourgeoisie riche ; je visitai la maison, bâtie au milieu d'un vaste jardin ; la fillette sera en bon air ; le prix de la pension était assez élevé, ce qui m'importait peu, car je comptais sur ma bonne étoile pour découvrir quelque emploi lucratif auquel conviendraient mes aptitudes. J'allai voir un de mes anciens compagnons d'armes, comme l'on dit au théâtre, avec lequel j'avais fait la dernière campagne d'Allemagne et la campagne de France. Il s'appelait le colonel Louber ; lui aussi il avait juté l'uniforme aux orties et s'était fait agent de change. Il m'écouta attentivement, je lui dis : "J'ai une bonne écriture, je calcule rapidement et je forme bien les chiffres, ce qui permet d'éviter les soustractions dans les additions." Il se mit à rire et me répondit : "Il va être une heure, il faut que j'aille à la Bourse ; installe-toi ici, à mon bureau ; voici les comptes relatifs aux opérations d'hier ; débrouille-moi ces paperasses ; en rentrant j'aurai vu ce que tu sais faire." Lorsqu'il revint, tout était au net, en ordre, sans une erreur. "Tu es bon comptable, me dit-il, et comme tu as la probité solide, tu fera un excellent caissier ; je me charge de te caser." Quinze

jours après j'étais second caissier dans la maison de banque Hirschstein, et Diane était en pension à Chaillot.

Ce qui me parut le plus dur, c'est que je m'imposai la loi de la maintenir dans sa maison d'éducation, non seulement pendant les vacances, mais aussi pendant les jours de congé. Des raisons de convenances qui furent approuvées par la directrice et par l'aumônier du pensionnat, me déterminèrent à ce sacrifice que je m'approuvais, à cette heure, d'avoir accepté d'un cœur résolu.

Depuis l'heure où elle est entrée en pension jusqu'à celle où elle en est sortie pour se marier, pas un jour ne s'est passé sans que j'allasse la voir, et jamais je ne l'ai reçue dans mes bras sans avoir un battement de cœur. Son caractère sociable et gai, que j'avais remarqué dès les premiers instants de notre rencontre, ne s'était point démenti ; à la fois travailleuse et bouillante, elle était très aimée à sa pension, s'y plaisait et y vivait comme chez elle.

Je lui avais donné des professeurs supplémentaires, des maîtres d'agrément, danse, musique, dessin, tout le tremblement. Elle eût voulu la lune, je l'aurais décrochée pour elle. J'étais riche et je pouvais ne point me refuser à ces fantaisies qui, du reste, n'eurent jamais rien d'excessif. J'étais riche, c'est trop dire, mais enfin ce que je gagnais joint à mon revenu dépassait mes dépenses. Les vieux parents étaient morts, me laissant un petit pécuniaire et des champs que je n'avais pas mal vendus. A la maison de banque j'étais devenu caissier principal, ce qui me valait d'assez gros émoluments ; j'avais eu la bonne fortune de faire rentrer une créance importante mais douteuse ; les patrons

ne furent point ingrats et me le témoignèrent en m'associant à leur maison pour une part minime, mais, néanmoins, appréciable. Après m'être décidé à mettre Diane en pension, j'avais congédié ma servante ; la portière faisait mon ménage ; je vivais sur le pied de la solde d'un lieutenant et avec mes économies sans cesse accrues par les arrérages placés avec prudence, j'ai pu amasser pour Diane une dot qui n'est pas à dédaigner. Si je vis encore quelques années, elle trouvera après moi un bon petit sac, sonore et rebondi, qui lui permettra d'avoir l'existence, large et de bien élever ses enfants.

Le commandant avait cessé de parler, je lui serrai les deux mains on lui disant :

— Commandant Pamplemousse, comme vous êtes un brave homme !

Le commandant a marié Diane à un honnête homme ayant quelque fortune et une entreprise prospère, mais il n'a pu voir ses petits enfants, le digne homme, car il a, il y a quelques mois, pour jamais fermé ses bons yeux qui avaient une expression si douce lorsqu'il parlait de Diane, — la petite. — Que ces quelques lignes lui soient une épithète avec le bon souvenir d'un ami dévoué.

MAXIME DU CAMP.



Je dus aborder l'histoire, la géographie. (P. 9, col. 1.)

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 27 NOVEMBRE 1897

LE SUPPLICE D'UNE FEMME

Le Fils de Gabrielle

SIXIÈME PARTIE

XXXVIII

(Suite)

Mais pourquoi constamment les yeux braqués sur lui, sur ses doigts quand il battait les cartes ? Avait-il deviné ou découvert à quelles manœuvres il devait sa chance au jeu ? Puisqu'il ne jouait pas, que faisait-il là ?

Tout en faisant ces réflexions, le Portugais sentait l'inquiétude pénétrer en lui et son instinct l'avertissait que ce baron de Ninville était son ennemi. Avec le courage que la peur donne souvent, à son tour il regarda fixement le baron comme pour le braver ou le défier. Les deux regards se croisèrent comme deux éclairs dans la nue. José Basco tressaillit et ce fut lui qui baissa les yeux.

Il mit les cartes dans la main de son voisin de droite, ramassa son or, ses billets de banque et s'éloigna de la table. Il voulait revoir le terrible baron ; mais celui-ci avait disparu, en se disant :

—Je m'en doutais, c'est un voleur !

—Quel est donc cet homme ? se demandait José Basco. Comment se fait-il que je le rencontre aujourd'hui seulement pour la deuxième fois ? Que fait-il à Paris ? Où demeure-t-il ? Il faut que je sache tout cela.

Tout à coup, il blêmit et, se frappant le front :

—C'est lui, c'est cet homme qui est allé demander à la légation de Portugal des renseignements sur la famille de Rogas ! Plus de doutes, c'est un ennemi ! ..

Un quart d'heure après il savait que le baron de Ninville avait été invité par la duchesse de Commergue sur la demande du comte de Coulange. On lui avait dit également que le baron de Ninville demeurait à l'hôtel Louvois.

Dans le grand salon on dansait.

Après une valse qui venait de finir, danseurs et danseuses prenaient place pour le quadrille.

—Mais nous n'avons pas de vis-à-vis, disait le comte de Montgarin, ayant sa danseuse à son bras.

Aussitôt il aperçut un jeune homme qui se trouvait dans la même situation que lui.

—Monsieur Lucien de Reille, dit-il, si vous le voulez bien, nous allons faire vis-à-vis.

Lucien de Reille jeta sur le comte de Montgarin un regard où il y avait autant de mépris que de dédain, lui tourna le dos brusquement et, se penchant vers sa danseuse, il lui dit quelques mots à l'oreille.

Plus de vingt personnes avaient pu voir le mouvement du jeune homme ; des yeux étonnés se fixaient les uns sur Lucien, les autres sur Ludovic. Celui-ci n'avait pu se méprendre sur l'intention de M. de Reille. L'injure était flagrante. Il avait pâli, d'abord, puis aussitôt il était devenu pourpre.

Se rapprochant de Lucien, il le toucha à l'épaule pour le forcer à se retourner.

—Monsieur de Reille, dit-il d'une voix sourde, je vous ai adressé la parole et vous ne m'avez pas répondu.

—C'est qu'il m'a plu de ne pas vous répondre, monsieur.

—Vous avez refusé de former le quadrille avec moi ?

—Oui.

—Pourquoi ?

—Je n'ai pas à vous le dire.

—Il le faut, pourtant.

—Assez, monsieur ! répliqua Lucien d'un ton hautain.

—Prenez garde !

—Qu'est ce à dire ?

—Monsieur de Reille, je puis croire que vous m'avez insulté, et avant même de vous demander une réparation, j'ai le droit d'exiger que vous me fassiez connaître le motif.

—Vous voulez une explication ?

—Je la réclame impérieusement.

—Eh bien, monsieur le comte de Montgarin, je n'ai rien à vous dire.

A ce moment ils furent séparés par les danseurs. Le quadrille venait de commencer.

Mais un instant après il se retrouvèrent dans une chambre fai-

sant suite au salon, où Lucien était entré et où le comte de Montgarin l'avait suivi.

Comme les deux rivaux se dressaient en face l'un de l'autre, un homme s'arrêta à deux pas de la porte et resta immobile comme s'il se fût placé là pour défendre l'entrée de la chambre. C'était Morlot.

—Monsieur de Reille, dit le comte de Montgarin avec aigreur, vous ne devez pas être surpris de me voir entrer ici derrière vous. L'endroit est choisi comme si vous aviez deviné que j'allais venir vous y trouver, car je ne suppose pas que vous vous êtes réfugié dans cette pièce pour m'éviter. Peut-être y venez-vous pour réfléchir sur les conséquences de votre inqualifiable conduite.

Lucien haussa dédaigneusement les épaules et fit un pas vers la porte, avec l'intention évidente de s'en aller. Ludovic se plaça devant lui.

—Vous ne sortirez pas, monsieur, lui dit-il d'un ton impératif, vous m'écoutez, je le veux !

—Soit, répondit froidement Lucien, vous pouvez me dire tout ce qu'il vous plaira ; je suis libre de vous répondre ou non.

—Tout à l'heure, monsieur de Reille, reprit Ludovic, j'ai été assez maître de moi pour contenir ma colère ; plus prudent que vous, j'ai su éviter un scandale au milieu du bal. Ici, nous sommes seuls, et je ne crains plus de vous dire que vous êtes un homme mal appris, un impertinent.

—Moi, monsieur de Montgarin, riposta Lucien, je ne vous dirai pas ce que vous êtes, car je ne trouve aucun qualificatif qui puisse exprimer mon mépris.

—Je comprends, reprit Ludovic d'un ton ironique, à peine sorti des bancs de l'école où il a, dit-on, beaucoup appris, M. Lucien de Reille éprouve le besoin de recevoir des leçons d'un nouveau genre ; encore inconnu, il veut se faire remarquer et attirer l'attention sur lui.

Devenant subitement très grave, il continua :

—C'est un duel que vous cherchez, n'est-ce pas ? Eh bien, vous l'aurez ; nous nous battons !

—Je ne songeais nullement à un duel entre nous ; mais vous me faites une proposition qui ne me déplaît point. Je ne suis pas, comme vous, un héros de salle d'armes, monsieur de Montgarin ; mais n'importe, je serai à vos ordres quand vous voudrez.

—Vous n'attendrez pas longtemps. J'aurai l'honneur de vous écrire pour vous demander les noms de vos témoins.

—Je m'empresserai de vous les faire connaître.

—Voilà qui est entendu. Maintenant, vous plaît-il de me dire pourquoi vous m'avez insulté en refusant de me faire vis-à-vis ?

Lucien resta silencieux.

—Est-ce parce que j'ai le bonheur de plaire à Mlle Maximilienne de Coulange et que je suis à la veille de l'épouser ? continua Ludovic. Est-ce la jalousie qui vous aveugle et vous rend insensé ? ..

—Monsieur ! ..

—Permettez, je vous parle ainsi parce que je sais que, vous aussi, vous aimez Mlle de Coulange. Cela, vous ne le niez point. Est-ce que je vous fais un crime de l'aimer, moi ? Ami du comte de Coulange, vous étiez reçu dans la famille depuis longtemps lorsque je lui fus présenté ; pourquoi, puisque vous aimez Mlle Maximilienne et désiriez obtenir sa main, vous êtes-vous retiré brusquement, me laissant la place libre ?

—Vous le savez bien.

—Je l'ignore, monsieur.

—Oh ! vous l'ignorez !

—Je vous répète que je l'ignore absolument, de même que Mme de Coulange et ses parents : j'ajoute que vous me feriez plaisir en me l'apprenant.

Morlot écoutait de ses deux oreilles.

—Voilà qui devient tout à fait intéressant, pensait-il.

—Ainsi, répondit Lucien, regardant fixement le comte de Montgarin, vous n'avez pas connaissance d'une lettre qui fût adressée à mon père !

—Non, monsieur ! Et que contenait cette lettre ?

—Une chose infâme. Elle calomniait lâchement Mme la marquise de Coulange. Par respect pour elle, je ne vous en dis pas d'avantage.

—Et monsieur votre père et vous, avez ajouté foi à cette calomnie ? fit le comte de Montgarin.

—Malheureusement. Et voilà pourquoi je n'ai pas essayé de vous disputer le cœur de Mlle de Coulange, pourquoi j'ai même cessé de voir son frère qui était mon meilleur ami.

—Monsieur de Reille, répondez-moi franchement : avez-vous réellement supposé que j'étais l'auteur de cette lettre calomnieuse ?

—J'ai cru qu'elle n'avait pas été écrite à votre insu.

—Quelle raison aviez-vous de me croire capable d'une pareille infamie ?

—Le but réel de la calomnie était de m'éloigner de Mlle de Coulange. A qui laissais-je la place libre, comme vous le disiez il y a un instant ? au comte de Montgarin.

Ludovic tressaillit. Certaines paroles du comte de Rogas venaient de lui revenir à la mémoire.

—C'est vrai, dit-il ; vous pouviez me soupçonner. Monsieur de Reille, encore une question ; depuis un an, je vous ai souvent rencontré dans le monde, pourquoi avez-vous attendu jusqu'à ce jour pour me faire sentir le juste mépris que vous inspire l'action dont vous me supposiez coupable ?

—Il y a quelques jours seulement que nous savons, mon père et moi, que la lettre en question contenait une calomnie. Je puis même dire qu'une seconde lettre à peu près semblable à été adressée récemment à une personne qui touche de près à la famille de Coulange.

Ludovic resta un moment silencieux, la tête baissée.

—Monsieur de Reille, reprit-il avec une émotion visible, croyez vous encore que je sois de complicité dans ces infâmies ?

—Non, je vois que vous êtes innocent et je regrette de vous avoir accusé.

—Merci, vous devez comprendre que maintenant, un duel entre nous est impossible. La réputation de Mlle de Coulange ne vous est pas moins chère qu'à moi, n'est-ce pas ?...

—Certes !

—Ni elle, ni aucun des membres de sa famille ne doit être mêlé dans ce déplorable malentendu. Je ne vous demande pas de me faire publiquement des excuses, l'explication que vous m'avez donnée et vos dernières paroles me suffisent ; je me tiens pour satisfait.

—Si vous le désirez, monsieur de Montgarin, tout à l'heure je vous ferai vis-à-vis dans un quadrille.

Avant que Ludovic eu le temps de répondre. Morlot entra dans la chambre.

—C'est bien, messieurs, dit-il, c'est très bien ce que vous avez dit l'un et l'autre. C'est ainsi que devraient se terminer toutes les querelles.

Ludovic s'était retourné brusquement.

—Vous nous écoutiez donc, monsieur, demanda-t-il, les sourcils froncés.

—Parfaitement. N'est-ce pas pour entendre qu'on a des oreilles ?

—Enfin, monsieur, pourquoi nous avez-vous écoutés ?

—Oh ! oh ! Si vous n'y prenez garde, monsieur le comte, votre curiosité va dépasser la mienne. Je vous ai écoutés parce que votre conversation m'a paru extrêmement intéressante. Et tenez, au lieu de me reprocher mon indiscretion, vous devriez me remercier de m'être placé là, près de cette porte, car j'ai empêché d'entrer plusieurs personnes, qui vous auraient dérangés.

Morlot se tourna vers Lucien.

—Monsieur de Reille, reprit-il, j'ai quelques mots à dire à M. le comte de Montgarin : voulez-vous être assez aimable pour me laisser une minute avec lui ?

Le jeune homme s'inclina et sortit.

Le comte de Montgarin regardait Morlot avec un étonnement qui touchait à la stupéfaction. Ce fut lui qui rompit le silence.

—Vous avez quelque chose à me dire, à moi ? demanda-t-il.

—A vous, monsieur le comte.

—Avant tout, veuillez me dire qui vous êtes.

—Je suis comme vous un invité de Mme la duchesse de Commergue. Si vous eussiez été là quand je suis arrivé, vous auriez entendu annoncer le baron de Ninville.

—Qu'avez-vous à me dire, monsieur le baron ?

—Peu de choses aujourd'hui, monsieur le comte ; mais j'aurai l'honneur de vous revoir dans quelques jours. M. de Reille vous a appris que des lettres avaient été écrites pour calomnier odieusement Mme la marquise de Coulange, et vous l'avez convaincu de votre innocence. Assurément vous ne pouvez pas être l'auteur de ces lettres et, comme M. de Reille, je suis persuadé que vous ignorez absolument cette infamie.

Morlot se rapprocha encore de Ludovic, et, plongeant son regard scrutateur dans les yeux du jeune homme :

—Monsieur de Montgarin, reprit-il, vous êtes le fiancé de Mlle de Coulange et vous l'aimez... Eh bien, la main sur votre cœur, votre conscience vous dit-elle que vous n'avez rien, absolument rien à vous reprocher envers elle et sa famille ?

Ludovic sentit un frisson dans tous ses membres, et Morlot le vit pâlir.

—Aujourd'hui, monsieur le comte, continua-t-il, je ne vous interroge point, vous n'avez pas à me répondre ; je vous dis seulement : prenez garde et tâchez de voir clair dans ce qui se passe autour de vous. A bientôt ?

Sur ces mots, Morlot s'élança hors de la chambre, laissant le comte de Montgarin sous le coup d'une invincible terreur.

Un quart d'heure plus tard, Morlot sortait de l'hôtel de Commergue.

—Maintenant, se disait-il, je sais à quoi m'en tenir au sujet du comte de Montgarin : entre les mains de Sosthène de Perny et du faux comte de Rogas, il n'est qu'un instrument. Enfin, je tiens le nœud de l'intrigue, préparons le dénouement du drame.

XXXIX

Morlot se leva à dix heures, ce qui était tout à fait en dehors de ses habitudes. Il commença sa journée par écrire plusieurs lettres. Puis à deux heures, il s'habilla et sortit.

Il avait à voir Mouillon, puis Gabrielle, à laquelle il avait donné rendez-vous rue Rousselet, à cinq heures.

Morlot était préoccupé.

Aussi, en sortant de l'hôtel, ayant négligé de lancer à droite et à gauche ce regard si habile à reconnaître une physionomie suspecte, il ne s'aperçut point qu'il avait attiré l'attention d'un individu qu'on pouvait prendre à son air et à son costume, pour un ouvrier endimanché, et qu'il était aussitôt devenu, pour cet individu, l'objet d'une vive curiosité.

Enfin Morlot ne remarqua point que cet homme s'était mis à le suivre et que trois ou quatre fois il avait passé devant lui pour le regarder en face.

Comment supposer que lui, ancien inspecteur de police, redevenu policier pour son compte, qui avait excellé dans l'art de filer les coquins, pouvait être filé à son tour par un de ces mêmes coquins, qu'il avait fait asseoir sur les bancs de la cour d'assises ?

Il est neuf heures et demie. José Basco vient d'entrer dans la maison de la rue Montmartre. Les trois sont réunis.

Sosthène paraît atterré ; son regard farouche a des éclairs livides. Assis dans un coin de la chambre, Des Grolles silencieux et morne, regarde Sosthène.

Le Portugais a tout de suite compris que quelque chose d'extraordinaire s'est passé dans la journée.

—Ah ça ! pourquoi restez-vous ainsi à vous regarder comme deux chiens de faïence ? demanda-t-il.

—Vous le saurez tout à l'heure, répondit Sosthène d'une voix creuse.

—On croirait volontiers que vous venez de recevoir la visite de quelque fantôme. Au fait, continua-t-il en raillant, du cimetière voisin sortent peut-être des revenants.

—Je vous assure, José, que vous choisissez mal votre moment pour plaisanter.

—Enfin, de quoi s'agit-il ? Est-ce que vous avez fait aujourd'hui une mauvaise rencontre ? demanda José, s'adressant à Des Grolles.

—Non, répondit celui-ci, mais j'ai fait une découverte qui ne nous annonce rien de bon. Vous teniez à savoir ce que c'est que le baron de Ninville...

—Eh bien ?

—Eh bien, José, l'homme que vous avez vu la nuit dernière, chez la duchesse de Commergue, n'est pas plus baron de Ninville que moi.

—Vous en êtes sûr ?

—Absolument sûr. Et je n'ai questionné personne, je n'ai pris aucun renseignement, je m'en suis rapporté uniquement au témoignage de mes yeux. Cet homme, je l'ai reconnu.

—Cela ne me dit point qu'il il est.

—Il est évidemment aujourd'hui ce qu'il était autrefois, quand Sosthène et moi l'avons connu, un agent de la police de sûreté...

Malgré lui, José Basco sursauta.

—Il se nomme ? demanda-t-il.

—Morlot.

Le Portugais eut un nouveau tressaillement.

Plus d'une fois ses complices lui avaient parlé de Morlot, en le lui représentant comme l'agent le plus terrible de toute la préfecture ; d'autant plus redoutable pour eux qu'il connaissait la marquise de Coulange, laquelle avait dû certainement se l'attacher par ses bienfaits.

—Des Grolles, vous avez pu vous tromper, dit-il.

—Non. C'est l'agent de police Morlot qui se cache sous le nom de baron de Ninville.

—Alors un danger nous menace.

—J'en ai peur, dit Sosthène.

—Si nous n'avions qu'à nous défendre contre le danger, dit Des Grolles, ce serait peu ; mais c'est la ruine de nos espérances.

—Pas encore, ami Des Grolles, je suis moins prompt que vous à crier : "Tout est perdu !" Ne nous voyons pas vaincus avant d'être attaqués. Si vous vous étiez tenu bien tranquille, Sosthène, nous n'aurions pas en ce moment sur les bras ce Morlot maudit. L'apparition de cet agent de police—que le diable l'étouffe!—est la conséquence de vos sottises.

—Au lieu de faire le mort comme la prudence l'exigeait, continua José, vous avez voulu agir. Qu'en est-il résulté ? Votre peur, qui ne pensait plus à vous, a compris que vous étiez revenu à Paris, et vous avez si bien brouillé mes cartes que j'ai de la peine à les remettre en ordre. Malheureusement ce qui est fait est fait. Toutefois rien n'est désespéré. L'accueil qu'on fait au fiancé de Maximilienne est toujours le même, ce qui prouve que, de ce côté, nous n'avons rien à craindre.

Si vous toussiez prenez le

BAUME RHUMAL

Grâce aux précautions que j'ai su prendre et à certains parchemins que je me suis appropriés, il est impossible qu'on découvre que le comte de Rogas est un nommé José Basco, ancien serviteur de la maison de Rogas. D'ailleurs, comment la marquise de Coulange et même Morlot, si fort qu'il soit, pourraient-ils deviner que le comte de Rogas, connu de tout Paris, cousin du comte de Montgarin, est le complice de Sosthène de Perny ?

Que s'est-il passé à l'hôtel de Coulange après la nuit du bal masqué ? Le jeune homme a-t-il gardé le silence ou a-t-il parlé ? Je n'ai pu rien savoir. Mais votre dernière équipée a eu un résultat déplorable. Depuis longtemps la marquise avait des soupçons, ses soupçons se sont changés en certitude.

Maintenant, si, comme l'affirme Des Grolles, le baron de Ninville n'est autre que l'agent de police Morlot, la marquise l'a appelé dès l'année dernière, et il s'est immédiatement mis en campagne.

Il ne manque point d'un certain flair, il a l'expérience que donne la pratique du métier.

J'ai quelque raison de croire que ses soupçons se sont portés sur moi. Un jour, il y a longtemps de cela, je l'ai rencontré chez la marquise de Neuville ; elle me l'a présenté comme étant le fils d'un baron de Ninville, gentilhomme de province, que la vieille dame a connu dans sa jeunesse. Que faisait-il chez la marquise de Neuville ? Il faudra le savoir. Pourquoi était-il hier chez la duchesse de Commergue ? Il savait m'y trouver. Le comte de Coulange, qui l'a fait inviter, lui avait certainement dit que je serais à cette soirée. Ceci nous révèle que le comte et l'agent de police s'entendent ensemble et que les soupçons de ce dernier sur moi persistent. Nous ne devons pas nous dissimuler que le véritable danger serait là, si Morlot parvenait à découvrir que je suis un faux comte de Rogas. Mais je n'ai pas cela à craindre, ayant pris d'avance, comme je vous l'ai dit, toutes mes précautions de ce côté. Et puis, il lui est impossible de deviner nos projets.

Mlle de Coulange aime le comte de Montgarin, son amour est sa protection. Malgré cela, je ne me fais aucune illusion et je dis que, jusqu'à présent, le plus sérieusement menacé de nous trois, c'est moi. En effet, vous êtes aussi bien cachés ici qu'au milieu d'une forêt vierge. Ce n'est pas sur ces hauteurs, dans cette mesure, au milieu de ces arbres, que Morlot viendra vous dénicher.

Néanmoins, nous devons être, vous et moi, plus prudents que jamais. On se sauve du danger qu'on voit venir.

— Soit, dit Sosthène ; mais tout ce que vous venez de dire ne me rassure point.

Comme Des Grolles, je commence à douter du succès. Vous êtes très-fort, José, il faut le reconnaître. Malheureusement, vous avez une trop grande confiance dans votre force et votre habileté. J'ai bien peur que vous ne voyiez point la situation telle qu'elle est. Prenez garde, José, défiez-vous. Ah ! vous ne connaissez pas Morlot. Je l'ai vu à l'œuvre, moi, et je ne crains pas de l'avouer, cet homme m'épouvante.

Une raie profonde se creusa entre les sourcils du Portugais et de sombres éclairs sillonnèrent son regard.

Il resta un moment silencieux, la tête inclinée, réfléchissant. Puis, il se redressa brusquement, et s'adressant à Des Grolles :

— L'avez-vous suivi ? demanda-t-il.

— Oui.

— Où est-il allé ? Qu'a-t-il fait ?

— D'abord, il était plus de deux heures quand il est sorti de l'hôtel Louvois. Il a monté la rue de Richelieu jusqu'au boulevard. En passant il a jeté plusieurs lettres dans une boîte aux lettres. Puis suivi les boulevards jusqu'à la rue Mazagran. Il est entré au no 3 de cette rue, où il est resté environ une heure. Ensuite traversant la place de la Concorde, puis le pont, il m'a conduit.

— A l'hôtel de Coulange ! dit vivement José.

— Non, un peu plus haut, rue Rousselet. Là, il est entré dans un garni. Il est resté à peu près le même temps que dans la maison de la rue Mazagran. Il apparut, accompagné d'une femme jeune encore, très-jolie malgré son visage pâle, que je reconnus aussitôt pour l'avoir vue une fois à l'hôtel de Coulange.

— Cette femme était vêtue de noir ?

— Oui.

— Alors c'est Mme Louise, l'institutrice de Mlle de Coulange. Après, Des Grolles ?

— C'est tout.

— Comment, c'est ainsi que ce féroce agent de police a passé sa journée ?

— L'homme et la femme se sont séparés au coin de la rue de Babylone, celle-ci pour rentrer très vite à l'hôtel de Coulange, l'autre pour aller dîner dans un restaurant du Palais-Royal. A huit heures, Morlot était rentré chez lui.

— Hum ! hum ! fit José, dont le front se rembrunit, voilà un agent de police qui me paraît bien tranquille ; j'aimerais mieux savoir qu'il court au quatre coins de Paris. Il se lève tard, comme un négociant qui s'est retiré des affaires, déjeune à midi, sort à deux heures, flâne sur les boulevards et dans les rues, fait deux

visites, dîne au Palais Royal et rentre se coucher à huit heures. Chargé d'une mission importante, il a l'air de se croiser les bras. . . Mauvais signe.

— José, qu'elle est votre pensée ? demanda Sosthène.

— Je pense que vous m'avez donné un bon conseil en me disant : "Défiez-vous !"

Si nous sommes sérieusement menacés : il faudra songer à nous défendre vigoureusement. La lutte sera terrible, je vous le promets. Jusqu'à nouvel ordre, ne bougez, restez cachés. S'il faut combattre, je me charge de trouver des armes.

Sur ces mots, il sortit avec Sosthène, qui l'accompagna jusqu'à la porte de la ruelle.

XXXX

Quatre jours plus tard, le jeudi, autour de la place et de l'église Saint-Sulpice, il y avait un grand mouvement de voitures. Des coupés de remise et même de simples fiacres pris aux stations se mêlaient aux brillants équipages de maîtres, aux superbes voitures armoriées.

Des gardiens de la paix allaient et venaient au milieu de ce brouhaha, agitant les bras, donnant des ordres à tous les cochers indistinctement pour les obliger à prendre la file.

Devant le portail, sous le péristyle, se tenaient une trentaine d'ouvriers de portières.

Or, parmi ces ouvriers de portières se trouvait Des Grolles. Que faisait-il là ? Rien. Il regardait travailler les autres, comme s'il allait apprendre le métier avant de le faire.

De chaque côté du portail, formant la haie, il y avait une foule de mendiants, serrés les uns contre les autres. Il y avait là un assemblage de ce que la misère à Paris offre de plus triste et en même temps de plus hideux.

Seul, à l'écart, accroupi derrière une colonne du péristyle, on pouvait voir un autre mendiant couvert de vêtements sordides. Un vieux chapeau déformé, troué, couvrait son chef branlant en s'enfonçant jusque ses yeux. L'homme paraissait avoir au moins quatre-vingts ans. Mais à chaque instant, quand il levait les yeux pour voir les personnes qui descendaient de voiture, c'est un éclair sombre que lançait son regard.

Si Morlot se fût trouvé là, par hasard, et qu'il eût examiné ce mendiant avec un peu d'attention, malgré ses rides, son apparence de décrépitude et la coiffure qui masquait à moitié son visage, il eût reconnu Sosthène de Perny.

Ce jour-là, à Saint Sulpice, on célébrait un mariage. La mariée était la fille d'un très haut personnage. De nombreuses invitations avaient été faites, et à voir les invités, qui arrivaient de partout, on pouvait juger de la sympathie qu'inspiraient les mariés, de la considération dont jouissaient les deux familles.

D'une calèche attelée de deux chevaux, descendirent madame et mademoiselle de Coulange.

Sosthène et Des Grolles échangèrent un regard rapide.

La mère et la fille entrèrent dans l'église.

Le faux mendiant et l'apprenti ouvrier de portières disparurent. Si on les eût suivis rue Férou, on aurait pu les voir entrer furtivement dans l'échoppe d'un savetier, dont le maître était absent, et en sortir au bout de quelques minutes, portant l'un et l'autre la livrée de domestiques de bonne maison : chapeau galonné, tunique bleue à grand collet rabattu orné de passementerie.

Pendant que s'opérait ce déguisement, les mariés et leur suite entrèrent dans l'église, salués par les chants de l'orgue, qui répandaient sur les têtes des assistants des flots d'harmonie.

Pendant le *Credo*, on vit un bedeau marcher lentement le long de la nef principale et se pencher à chaque instant vers une personne pour demander un renseignement.

— Pourriez-vous m'indiquer Mme la marquise de Coulange ? disait-il.

Enfin, il arriva à une dame qui, connaissant la marquise, lui répondit :

— La voilà. Elle est la première sur le troisième rang de chaises devant moi ; Mlle de Coulange, sa fille, se trouve à côté d'elle.

Le bedeau remercia et, s'approchant de Mme de Coulange, il lui dit tout bas :

— Vous êtes madame la marquise de Coulange ?

— Oui, monsieur, répondit-elle en le regardant avec étonnement.

— Madame la marquise, reprit le bedeau, il y a, devant l'église, une personne que vous connaissez, qui désire vous parler immédiatement ; elle arrive de Menton et a une communication importante à vous faire.

La marquise ne prit pas le temps de réfléchir ; elle ne pensa qu'à Eugène et à Emmeline dont on lui apportait des nouvelles.

Elle se leva sans rien dire à Maximilienne, descendit la nef et sortit de l'église. Elle s'avança sous le péristyle, en cherchant du

regard à droite et à gauche. Elle ne vit aucune figure de connaissance. Bien qu'elle fût encore sans défiance, peut-être allait-elle rentrer dans l'église, lorsqu'une des vieilles mendiante qui se trouvaient là, s'approcha d'elle et lui dit :

—C'est probablement vous madame, qu'un monsieur a fait demander tout à l'heure par le bedeau ?

—Oui, c'est moi ; mais je ne vois point la personne. . .

—Le monsieur a vu passer un autre monsieur sur la place ; alors il m'a mis dans la main la belle pièce de vingt sous que voilà en me disant : " Je viens de faire demander une dame par le bedeau, mais je vois quelqu'un à qui j'ai aussi quelque chose à dire ; si vous voyez la dame sortir de l'église avant que je sois revenu, priez-la de m'attendre une minute.

Tout cela paraissait si naturel que la marquise ne conçut aucun soupçon. D'ailleurs, que pouvait-elle craindre, à midi, à Saint-Sulpice ?

La marquise de Coulange était à peine sortie de l'église qu'une jeune fille blonde, d'une grande beauté et élégamment vêtue, y entra par une des portes latérales. Elle descendit le bas côté, remonta la nef et arriva près de Maximilienne qui, n'ayant pas entendu les paroles du bedeau, cherchait vainement à s'expliquer pourquoi sa mère était sortie de l'église.

Après avoir jeté un regard rapide du côté du portail, la jeune fille inconnue se pencha vers Maximilienne, et lui dit :

—Mademoiselle, Mme la marquise de Coulange m'envoie vous chercher ; venez, venez vite.

Maximilienne devint blanche comme la neige.

—Mon Dieu, qu'y a-t-il donc ? demanda-t-elle effrayée.

—Dans un instant vous le saurez ; mais venez, venez vite.

Comme sa mère, Maximilienne était absolument sans défiance. Elle quitta sa place et suivit la belle inconnue. Elles traversèrent l'église dans sa largeur et sortirent par une porte de l'aile droite.

Devant cette porte, il y avait une voiture de remise, attelée de deux forts chevaux. Le cocher étant sur son siège ; un domestique ayant un long cache-nez enroulé autour du cou et de la moitié du visage, se tenait près de la portière ouverte.

—Montez, mademoiselle, dit la jeune inconnue.

Maximilienne recula effarée, comme si son instinct l'eût avertie d'un danger.

—A qui est cette voiture ? demanda-t-elle.

—C'est la mienne, ou plutôt celle de mon père ; montez, mademoiselle.

—Mais je ne vous connais pas.

—C'est vrai ; mais mon père, le comte de Vaudray, connaît beaucoup le marquis de Coulange.

Les deux domestiques restaient immobiles, l'un sur le siège de la voiture, l'autre debout près de la portière.

—Ma mère, où est ma mère ? demanda encore Maximilienne.

—Mon Dieu, mademoiselle, je ne voulais pas vous le dire. . . Eh bien, un grand malheur vient d'arriver. . .

—Un grand malheur ? fit Maximilienne d'une voix étranglée.

—Hélas ! oui, mademoiselle. En apprenant la nouvelle, Mme la marquise a complètement perdu la tête : elle s'est jetée dans sa voiture et n'a eu que le temps de me crier : " Courez chercher ma fille ! . . .

Maximilienne, haletante, à demi suffoquée, chancelait sur ses jambes.

—Allons, venez, mademoiselle, reprit l'inconnue ; Nous allons rejoindre Mme la marquise. En chemin, je vous dirai ce qui s'est passé.

Tout en parlant, elle avait saisi le bras de Mlle de Coulange et la poussait vers la voiture.

Folle de terreur, inconsciente, Maximilienne n'opposa plus aucune résistance.

Dans l'état où elle se trouvait, il lui était impossible de raisonner ; son esprit troublé n'avait plus une pensée. Machinalement, elle enjamba le marchepied et entra dans la voiture où elle s'affaissa plutôt qu'elle ne s'assit.

La jeune fille blonde était déjà à côté d'elle.

Aussitôt la portière se referma. Celle-ci avait comme l'autre, à la place de la vitre, un panneau de bois avec trèfle à jour au centre.

L'homme au cache-nez grimpa lestement sur le siège du cocher. Deux coups de fouets cinglèrent les flancs des chevaux qui montèrent rapidement la rue Garancière. La voiture tourna à droite dans la rue de Vaugirard, et piqués de nouveau par la mèche du fouet, les deux chevaux s'élancèrent avec la rapidité d'une flèche.

Après avoir attendu quatre ou cinq minutes seulement, Mme de Coulange entra dans l'église, un peu surprise et assez mécontente, car elle trouvait que la personne qui l'avait fait demander était par trop sans gêne. Elle ne se doutait encore de rien.

Revenue à sa place, ne voyant pas Maximilienne, son regard erra autour d'elle avec un commencement d'inquiétude.

—Où est donc ma fille ? demanda-t-elle à la dame près de laquelle Maximilienne s'était assise.

—Est-ce qu'elle n'est pas allée vous retrouver ?

—Non, je ne l'ai pas vue.

—C'est étonnant.

—Vous êtes sûre qu'elle est sortie de l'église ?

—Sans doute, puisqu'on est venu lui dire que vous la demandiez.

—Mais je n'ai pas fait demander ma fille. Mon Dieu, que me dites-vous-là ?

—Ce que j'ai vu et entendu.

—Ah ! je vous en supplie, dites-moi vite. . .

—Il n'y avait qu'un instant que vous aviez quitté votre place lorsqu'une jeune fille est venue dire à Mlle de Coulange : " Venez vite, Mme la marquise de Coulange m'envoie vous chercher." Aussitôt Mlle de Coulange s'est levée et elle a suivi la jeune fille. Elles sont sorties par cette porte de côté.

Mme de Coulange se redressa brusquement, en faisant entendre quelques sons rauques, inarticulés. Ses yeux hagards, démesurément ouverts avaient une expression effrayante.

Oubliant de remercier la personne qui venait de la renseigner, sans songer qu'elle était à ce moment le point de mire de tous les regards, elle s'élança vers la porte de l'église qu'on lui avait indiquée, et sortit en criant :

—Ma fille ! ma fille !

Aucune voix ne répondit aux cris de la pauvre mère.

Son regard plongea dans toutes les directions. Elle ne pouvait plus voir sa fille ; mais elle aurait pu entendre sur le pavé de la rue Garancière le roulement de la voiture qui l'emportait.

A cette porte latérale, comme devant le portail, il y avait des mendiants. Ceux-ci regardaient la marquise avec autant d'étonnement que de curiosité. Malgré sa riche toilette et son grand air, peut-être la prenaient-ils pour une insensée. Il est vrai que dans ses mouvements nerveux et ses yeux égarés, il y avait de la folie.

S'adressant tout à coup aux mendiants :

—Voyons, voyons, dit-elle d'une voix sifflante, hachant les mots, vous étiez là, vous l'avez vue. . .

Ces paroles augmentèrent la curiosité des mendiants : ils se rapprochèrent de la marquise, continuant à la regarder, bouche béante.

—Répondez-moi donc, dit-elle, vous l'avez vue ?

—Qui ?

—Maximilienne, ma fille. . . Elle vient de sortir par cette porte, avec une autre jeune fille.

—Mais, oui, deux belles jeunes filles sont sorties tout à l'heure de l'église, répondit une vieille femme ; je les ai vues, moi.

—Où sont-elles allées, dites ? . . . demanda la marquise en saisissant une des mains de la mendiante.

—Ah ! dame, je n'en sais rien. Elles sont montées dans la voiture qui les attendait, et la voiture, un beau carrosse à deux chevaux, est partie par là. . . J'ai remarqué que l'une de ces demoiselles, la plus grande et la plus jolie, était très pâle et se soutenait à peine. J'ai entendu l'autre qui lui disait : " Un grand malheur est arrivé ; nous allons rejoindre Mme la marquise."

La malheureuse mère ne pouvait plus douter ; elle était bien en présence d'une épouvantable réalité : sa fille et elle étaient tombées dans un piège qu'on leur avait tendu ; des misérables venaient d'enlever Maximilienne. Qui accuser ? Ah ! elle n'avait pas besoin de chercher. Elle ne connaissait que trop le nom de l'auteur de ce rapt audacieux.

Elle poussa un cri déchirant et se dirigea en courant vers la place Saint-Sulpice. Elle fut bientôt près de sa voiture, dont le valet de pied s'était empressé d'ouvrir la portière.

—A l'hôtel, à l'hôtel, cria-t-elle au cocher.

XXXXI

Quand la marquise descendit de voiture dans la cour de l'hôtel de Coulange, elle était relativement plus calme. Gardant une lueur d'espoir, elle ne voulait pas croire à son malheur. Elle avait mal entendu ou mal compris ce qu'on lui avait dit. Elle était si troublée ! . . . Maximilienne enlevée, presque sous ses yeux ! Non, non, c'était impossible. Inquiète, la croyant partie, sa fille était revenue seule, elle allait la retrouver.

Elle escalada pour ainsi dire les marches du perron et se précipita dans l'intérieur de l'hôtel, ses vêtements en désordre, ses cheveux dénoués et son chapeau en arrière tombant sur son cou.

Dans le petit salon elle trouva le marquis causant avec le comte de Sisternne.

—Ma fille, où est ma fille ? s'écria-t-elle.

—Maximilienne ? Est-ce que tu ne la ramènes pas ?

La marquise chancela comme si elle eût été frappée d'un coup de massue en pleine poitrine.

—Ah ! ma fille est perdue, ils m'ont pris mon enfant ! exclama-t-elle.

Aussitôt la lumière de son regard s'éteignit. Elle recula en battant l'air de ses bras, et, poussant un gémissement sourd, elle tomba à la renverse tout de son long sur le tapis.

Le marquis jeta un grand cri, se précipita au secours de sa femme, l'étreignit convulsivement, la releva et la porta sur un canapé. Elle était comme morte.

M. de Coulange allait et venait, donnait successivement des ordres que nul ne comprenait; il ne savait plus ce qu'il disait, ce qu'il faisait, il était fou.

Cependant, on entendit qu'il demandait Mme Louise. L'institutrice était dans sa chambre. On l'appela. Elle vint aussitôt. La marquise était toujours dans le même état. Elle interrogea M. de Coulange. Il lui répondit par des mots inintelligibles, en lui montrant la marquise. Elle se tourna vers l'amiral. Il était resté debout près de la cheminée, atterré, immobile comme une statue. Gabrielle fut obligée de lui prendre la main, de le secouer pour le faire sortir de sa torpeur.

—Pour Dieu, dit elle, parlez, répondez-moi, quel nouveau malheur nous arrive?

—Mais je ne sais rien, nous ne savons rien encore.

—Comment vous ne connaissez pas la cause de cet évanouissement?

—La marquise ne s'est pas expliquée. Nous causions ici, tranquillement, le marquis et moi, lorsqu'elle est entrée brusquement, en criant: "Ma fille, où est ma fille?" Sur la réponse que lui fit Edouard: "Ma fille est perdue, ils m'ont pris mon enfant!" s'est-elle écriée, et elle est tombée sans connaissance.

Gabrielle resta un moment silencieuse, la main appuyée sur son front brûlant:

—Oh! les misérables! prononça-t-elle d'une voix rauque.

Elle continua sourdement:

—Je devine ce qui s'est passé; que faire, mon Dieu, que faire? Et elle eut une sorte de rouspissement.

—Ainsi, Gabrielle, vous croyez que Maximilienne a été enlevée? demanda l'amiral.

—Hélas! je suis forcée de le croire. Dans sa haine et sa soif de vengeance, l'infâme Sosthène ne recule devant rien, il faut qu'il commette tous les crimes.

Elle se rapprocha de la marquise, près de laquelle le marquis s'était mis à genoux. Maintenant, M. de Coulange paraissait plus calme; il avait l'esprit moins troublé, mais il pleurait comme un enfant.

Ce n'est qu'au bout d'une demi-heure que la marquise reprit ses sens.

Pendant un instant elle promena autour d'elle ses yeux égarés, cherchant à ressaisir sa pensée. Tout à coup, elle se souvint. Alors, de toutes ses forces elle appela:

—Maximilienne! Maximilienne!

Un silence lugubre lui répondit. Elle regarda les personnes qui l'entouraient; elle ne vit que des visages consternés. Sa poitrine se gonfla et elle eut un tressaillement nerveux qui secoua tout son corps.

—Mais ce n'est donc pas un rêve, un rêve horrible que j'ai fait? s'écria-t-elle.

Elle s'arrêta un instant et reprit:

—Ma fille, ma fille, ma fille!... Ah! je n'ai pas su veiller sur mon enfant; je suis une mauvaise mère. Oui, continua-t-elle en se dressant à demi, je suis une mauvaise mère, je suis une misérable!

—Mathilde, lui dit le marquis, tenant une de ses mains dans les siennes, remets-toi, rassure-toi, ne te déssole point, nous la retrouverons.

—Non, répliqua-t-elle en frissonnant; elle est perdue, vous dis-je, perdu... C'est lui qui a enlevé ma fille lui, le voleur, l'assassin!

Gabrielle voulut aussi lui adresser des paroles d'espoir. Mais elle l'interrompit brusquement.

—Vous ne connaissez pas ce monstre, dit-elle; j'aimerais mieux que ma fille fût au milieu des lions et des tigres.

A ce moment, le comte de Montgarin entra dans le salon sans avoir été annoncé.

Aussitôt, la marquise bondit sur ses jambes, et, les yeux sortant de leurs orbites, et le regard fulminant, elle se dressa en face de Ludovic.

—Comte de Montgarin, s'écria-t-elle avec une sorte de fureur, où est Maximilienne? Qu'avez-vous fait de ma fille?

Ce fut comme un coup de poignard qui traversa le cœur du jeune homme.

—... Maximilienne, balbutia-t-il en regardant la marquise avec épouvante; mais... je... je ne comprends pas.

Ses traits étaient décomposés, ses jambes fléchissaient. Il fit un pas en avant et voulut parler encore. Mais quelque chose le serrait à la gorge, l'étranglait; il suffoquait. Un voile tomba sur ses yeux, il jeta ses deux mains en avant, comme pour chercher un point d'appui, fit entendre une espèce de râlement et s'affaissa au milieu du salon.

—Ah! il ne sait rien, il ne sait rien! s'écria la marquise en se tordant les mains.

Et elle retomba lourdement sur le canapé.

Les paroles qu'elle venait d'adresser au comte de Montgarin et qui semblaient l'accuser de l'enlèvement, avaient été mises sur le compte de sa douleur et de son égarement.

L'amiral aida le jeune homme à se relever et le fit asseoir dans un fauteuil.

—Mais qui donc me rendra ma fille? reprit la marquise d'une voix déchirante. Elle est innocente, elle ne lui a fait aucun mal; pourquoi me l'a-t-il volée! Oh! l'infâme, il a toutes les férocités... Il veut se venger, et c'est ma fille, c'est mon enfant qu'il choisit pour victime!... Quel supplice va-t-il inventer pour la torturer? Ah! il la tuera, il tuera ma fille!

Elle déchirait ses dentelles, elle pressait son front dans ses mains fiévreuses, elle meurtrissait son visage, s'arrachait les cheveux. Elle était haletante, à chaque instant tout son corps frémissait; des spasmes nerveux soulevaient violemment sa poitrine; la respiration lui manquait.

—Mathilde, lui dit le marquis d'un ton affectueux et désolé, dans l'état où tu es, je n'ose pas d'interroger; pourtant, nous avons besoin de savoir...

—Ah! c'est vrai, fit-elle, vous ne savez pas encore... Eh bien, écoute, Edouard, écoutez tous.

Alors, avec des larmes, des soupirs et des sanglots, hachant les mots, elle raconta ce qui s'était passé à l'église Saint Sulpice.

Son douloureux récit fut suivi d'un assez long silence. Le marquis, accablé, paraissait anéanti. Mais gémir n'avance à rien; il y avait autre chose à faire qu'à s'abîmer dans la douleur. Le marquis se leva et un double éclair jaillit de ses yeux.

—Je partage ta douleur, dit-il à sa femme en lui mettant un baiser sur le front; mais nous devons réagir contre le désespoir, être forts au lieu de pleurer; Mathilde, je te le jure, nous retrouverons notre enfant!

Il se tourna vers le comte de Sisterne.

—Veux-tu m'accompagner chez le préfet de police? lui demanda-t-il.

—Oui, répondit l'amiral.

Ils allaient sortir. Gabrielle arrêta le marquis.

—Avant de faire cette démarche, dit-elle, nous avons quelqu'un à consulter.

—Qui?

—Morlot.

—Morlot? Est-ce qu'il est à Paris?

—Oui, monsieur le marquis, il est à Paris.

—Elle ouvrit brusquement la porte, et d'une voix forte elle appela:

—Firmin!

L'agent de police attendait dans l'antichambre, prêt à recevoir les ordres qu'on aurait à lui donner. Il s'avança vers Gabrielle.

—Vous savez que mademoiselle de Coulange a été enlevée? lui dit-elle.

—Oui.

—Vous allez prendre une voiture et courir chez Morlot; s'il est sorti vous le chercherez partout; il faut que vous reveniez avec lui. Ne perdez pas une seconde, partez.

L'agent de police disparut.

A un autre domestique, Gabrielle demanda ce qu'il fallait pour écrire. Et, immédiatement, elle fit porter rue Rousselet un billet adressé à M. Robert, sur lequel elle avait écrit ces seuls mots:

"Venez vite à l'hôtel de Coulange."

La marquise s'était retirée.

Dans un coin du salon, parlant tout bas, Gabrielle disait au marquis et à l'amiral pourquoi Morlot était à Paris depuis un an.

Un quart d'heure s'écoula.

—Nous oublions le comte de Montgarin, dit le marquis, en regardant tristement le jeune homme.

Il s'approcha de Ludovic et lui mit la main sur l'épaule.

Le jeune homme releva lentement la tête. D'une pâleur livide, les traits décomposés, les yeux enflés, les lèvres amincies, sans couleur, il n'était plus reconnaissable.

—Ah! monsieur le marquis, monsieur le marquis! dit-il avec une douleur poignante.

—Nous la retrouverons, monsieur.

—Oui, répondit sourdement Ludovic, nous la retrouverons; je vais me mettre à sa recherche, M. le marquis; je ne prendrai aucun repos, ni le jour, ni la nuit, tant que je ne l'aurai pas retrouvée. Je le jure sur mon honneur et tout ce qu'il y a de plus sacré au monde, monsieur le marquis, je vous rendrai Mlle de Coulange.

Maintenant, ajouta-t-il, je vous demande la permission de me retirer.

Il marcha vers la porte, Gabrielle se plaça devant lui.

—Où allez-vous? lui demanda-t-elle.

—Il y a une chose que je veux savoir tout de suite.

—Comme monsieur le marquis, comme nous tous, vous devez attendre.

—Mais.

—Restez ici, lui dit impérieusement Gabrielle.

Et comme il la regardait tout ahuri, elle ajouta :

—Monsieur Morlot aura certainement quelque chose à vous dire.

—Monsieur de Montgarin, restez, dit le marquis.

On attendit.

Un peu avant quatre heures, Gabrielle, en observation devant la fenêtre, vit entrer dans la cour Morlot et Jardel. Elle revint précipitamment dans le salon.

—Enfin, le voici, dit-elle.

Un instant après, Morlot parut. Il était très pâle. Son regard sombre sous ses sourcils hérissés, sa figure contractée, le frémissent de ses lèvres et de ses narines lui donnaient une expression terrible.

Après avoir salué le marquis et l'amiral, il se tourna brusquement vers Ludovic.

—Monsieur de Montgarin, dit-il, je suis heureux de vous trouver ici ; tout à l'heure nous aurons à causer sérieusement.

Ce fut Gabrielle qui prit la parole. Elle répéta à Morlot, à peu près textuellement, ce qu'avait raconté Mme de Coulange.

—J'ai eu affaire autrefois à bien des grands scélérats, dit l'ancien policier, quand Gabrielle eut fini de parler ; mais jamais je n'ai entendu parler de quelqu'un d'aussi audacieux.

—Je voulais aller prévenir le préfet de police, dit le marquis. Mme Louise m'a conseillé de vous attendre.

—Elle a eu raison.

—Quel est votre avis ? que devons-nous faire ?

—Monsieur le marquis, il s'agit de savoir, d'abord, où Mlle de Coulange a été conduite, et ensuite de l'arracher des mains de ses ravisseurs. Pour cela, avec deux hommes que j'ai sous la main, je ferai plus que tous les agents de sûreté. D'ailleurs, il y a certaines choses que vous ne pouvez pas faire connaître.

—C'est vrai.

—Et d'autres choses que vous ignorez et que je sais, moi. Ne soyez pas trop effrayé, monsieur le marquis, et rassurez madame la marquise ; Mlle de Coulange ne court aucun danger. Je me hâte de vous dire que je sais ce que je dois faire pour la retrouver, et j'espère bien que, d'ici à deux jours, elle vous sera rendue.

—Je ne demande qu'à vous croire, mon cher Morlot, répliqua le marquis ; mais dans quel but les misérables ont-ils enlevé ma fille ? Je me perds en conjectures.

—Je me trouve en présence de deux hypothèses, répondit Morlot ; la première est que le misérable, dont je n'ai pas à prononcer le nom, a enlevé Mlle de Coulange afin de vous la rendre au bout de quelques jours moyennant rançon, c'est-à-dire en vous forçant à lui donner une forte somme d'argent. Cette supposition est d'autant plus facile à admettre qu'elle n'est pas en désaccord avec la proposition qui a été faite dernièrement à M. le comte de Coulange.

C'est clair, il lui faut de l'argent, c'est de l'argent qu'il veut, le misérable !

—De qui parlent-ils donc ? se demandait le comte de Montgarin dans un ahurissement complet. Du reste, dès l'apparition de Morlot, il avait été frappé de stupeur, et il l'écoutait avec une angoisse dévorante. Dans ce sombre personnage, qu'on appelait Morlot, il reconnaissait le baron de Ninville. Qui donc était cet homme ?

—Pourtant, monsieur le marquis, reprit Morlot, sans repousser absolument cette supposition, je m'arrête de préférence à ma seconde hypothèse.

—Qui est ?

—Jusqu'à preuve du contraire, monsieur le marquis, je crois que Mlle de Coulange est un otage ou une sauvegarde entre les mains de vos ennemis.

—Mais alors, Morlot, c'est horrible, ils peuvent la tuer !

—Avec de pareils scélérats, monsieur le marquis, tout serait à craindre et j'aurais peur, moi aussi, si nous n'avions avec nous pour la protéger contre leur fureur, M. le comte de Montgarin.

—Moi, moi, exclama le jeune homme.

Tous les yeux s'étaient fixés sur lui.

—Monsieur de Montgarin, dit Morlot d'un ton solennel, c'est vous qui retrouverez Mlle de Coulange : et c'est vous qui la sauverez.

Ludovic s'était redressé, les yeux étincelants, superbe.

—Parlez, parlez, monsieur, dit-il d'une voix sonore ; que dois-je faire ? Je suis entièrement à vos ordres.

—Vous le saurez tout à l'heure, répondit Morlot.

Puis s'adressant à M. de Coulange, il reprit :

—Je n'ai plus à dire à monsieur le marquis qu'il peut compter sur mon dévouement : l'heure de frapper ses ennemis a sonné. A demain !

Il salua et se dirigea vers la porte en disant :

—Venez, monsieur de Montgarin, venez.

XXXXII

Un quart d'heure plus tard, Morlot et le comte de Montgarin étaient assis en face l'un de l'autre dans la chambre de M. Robert, rue Rousselet.

On avait remis à Morlot le billet de Gabrielle. Après en avoir pris connaissance, il fit lire à Ludovic l'adresse écrite sur l'enveloppe et lui dit :

—Vous le voyez, je ne veux pas avoir de secrets pour vous. Ici, je me nomme Robert, à l'hôtel Louvois, je suis le baron de Ninville. Morlot est mon véritable nom. Je suis l'intendant du domaine de Chesnel qui appartient, vous devez le savoir, à M. le comte de Coulange. Avant d'être un des fidèles et dévoués serviteurs de la maison de Coulange, j'étais agent de la police de sûreté. Inutile de vous dire, n'est ce pas, que depuis près d'un an j'ai repris mon ancien métier ?

—“ Nous nous reverrons, ” vous ai-je dit chez Mme la duchesse de Commergue. Le grave événement d'aujourd'hui me force à avancer de deux ou trois jours l'entretien que je désire avoir avec vous.

Maintenant, monsieur le comte de Montgarin, si vous le voulez bien, vous allez répondre à quelques questions que je vais vous adresser. Mais je vous prévient, pas de subterfuges, vous devez me répondre franchement, sans faux-fuyants, sans réticences.

Depuis combien de temps connaissez-vous le comte de Rogas ?

—Depuis environ dix-mois.

—Alors vous le connaissiez déjà depuis quelque temps lorsqu'il est venu s'installer chez vous ?

—Oui.

—La maison de Rogas est une des plus nobles et des plus anciennes de Portugal ; pouvez-vous me dire exactement quel lien de parenté existe entre les Montgarin et les Rogas ?

—Non, car je ne connais pas entièrement la généalogie de ma famille ; mais la comtesse de Montgarin, ma mère, était la fille d'un espagnol.

—L'Espagne et le Portugal se touchent ; on peut admettre que votre aïeul maternel soit un descendant de la famille de Rogas. Seulement, vous n'en avez pas la preuve. Le comte de Rogas vous a dit : Je suis votre parent, votre cousin, et vous l'avez cru.

—Oui, répondit Ludovic, visiblement troublé.

—Ce n'est peut-être pas tout à fait ainsi que cela s'est passé, reprit Morlot ; mais qu'importe, monsieur de Montgarin. Quel est le véritable nom du comte de Rogas ?

—Mais... mais, balbutia le jeune homme, je ne comprends pas votre question ; on l'appelle toujours comte de Rogas et quelquefois don José seulement.

—Alors vous croyez que ce Portugais, qui habite avec vous, vit avec vous, est réellement le comte de Rogas ?

—Je le crois, monsieur.

Ces mots furent prononcés avec un accent de conviction qui ne permettait pas à Morlot de douter de la sincérité du jeune homme.

—Eh bien, répliqua-t-il, je vais vous étonner en vous apprenant que votre soi-disant cousin est comte de Rogas comme moi je suis pape.

Ludovic bondit sur son siège.

—Que me dites-vous là ? exclama-t-il, en écarquillant ses yeux effarés.

—La vérité, répondit Morlot.

—Mais non, c'est impossible, vous vous trompez !

—L'homme dont nous parlons n'est pas le comte de Rogas, répliqua Morlot, parlant lentement, accentuant chaque mot. Le dernier comte de Rogas, officier supérieur de la marine royale portugaise, est mort il y a plus de quinze ans. Il n'avait qu'une sœur qui l'a suivi de près dans la tombe. La famille de Rogas est aujourd'hui complètement éteinte. Le comte de Rogas et sa sœur possédaient une immense fortune que des collatéraux se sont partagés. Je peux vous dire comment je suis si bien renseigné ; je suis allé chercher mes renseignements moi-même en Portugal, et c'est au village même de Rogas que je les ai trouvés. Comme beaucoup d'honnêtes gens, monsieur de Montgarin, vous avez été trompé par un misérable fourbe, un audacieux coquin. Et continua Morlot d'un ton sévère, on ne peut pas vous excuser d'avoir été la dupe de cet homme, car vous ne deviez point vous livrer à lui sans le connaître ; vous auriez dû savoir que c'était un aventurier, un escroc, et qu'il volait au jeu.

Ludovic tressaillit et baissa la tête.

—Depuis un mois, poursuivit Morlot, j'ai découvert bien des choses ; vous êtes coupable, monsieur de Montgarin, très coupable, moins cependant que je ne l'avais cru d'abord. Heureusement pour vous, vous êtes autant une victime qu'un complice. Assurément, vous ne savez pas quel sombre drame se joue autour de vous, bien que vous y remplissiez votre rôle. Au milieu de tout cela, vous êtes ce qu'on appelle au théâtre une utilité. On s'est servi et on se sert encore de vous comme d'un instrument. Et comme vous êtes

entre les mains d'individus forts habiles, qui ne reculent devant aucun crime, vous pourriez, si je n'étais pas là, devenir l'instrument d'un effroyable malheur.

Vous pâissez, vous tremblez, monsieur de Montgarin ; mes paroles vous impressionnent, je le comprends. Ce n'est pas tout : j'ai d'autres choses encore à vous dire, attendez. Mais, avant de vous faire de nouvelles révélations, dites-moi quel marché honteux a été conclu entre vous et le faux comte de Rogas.

Ludovic regarda Morlot avec épouvante.

Il frissonnait sous le regard terrible de l'ancien policier.

— Mais parlez donc ! s'écria Morlot d'une voix impérieuse.

— Il m'a promis de me faire épouser Mlle de Coulange, dit Ludovic d'une voix haletante.

Je n'avais qu'à me laisser diriger par lui, qu'à me soumettre à sa volonté et, quand même Mlle de Coulange ne m'aimerait point, elle serait ma femme.

— A quelle condition ?

— Après mon mariage, je devais lui donner dix millions.

— Dix millions ! exclama Morlot. Et vous avez promis ?

— Oui.

— Ah ça ! monsieur de Montgarin, quel est donc le chiffre de la dot que vous espérez recevoir ?

— Il m'avait affirmé qu'après mon mariage la fortune entière de M. de Coulange appartiendrait à sa fille. Naturellement, je fus très étonné ; je demandai des explications qu'il ne me donna point. "C'est mon secret," me répondit-il. Je n'ai jamais rien compris à cela.

— D'ailleurs, continua Ludovic, je ne me préoccupai pas beaucoup, je l'avoue, de cette chose incompréhensible : je n'avais pris l'engagement de donner la somme qu'après l'avoir reçue. Il est clair qu'on ne pouvait me réclamer les dix millions, si la dot de Mlle de Coulange n'était que de deux ou trois millions. . .

— C'est égal, monsieur, l'interrompit Morlot, vous vous êtes lancé dans cette aventure d'une façon bien étrange.

De pâle qu'il était, Ludovic devint écarlate.

— Je le reconnais, monsieur Morlot, j'ai absolument manqué de prudence.

— Si vous n'aviez que cela à vous reprocher, répliqua Morlot assez durement, ce ne serait rien. Quand le démon tentateur s'est approché de vous et vous a dit : Voilà ce que je vous propose ; si vous aviez pensé à l'honnête femme qui vous a mis au monde, à la mémoire honorée de l'homme dont vous portez le nom, de votre père, vous auriez repoussé l'offre avec horreur.

— C'est vrai, monsieur ; mais je ne réfléchissais pas alors, j'étais pris de vertige. Laissez-moi vous dire dans quelle affreuse situation je me trouvais.

— C'est inutile, je le sais, fit Morlot. Vous étiez ruiné, à bout de ressources, poursuivi par d'impitoyables créanciers : on allait vendre votre hôtel, votre château bourgnignon, tous vos biens. . . Cela ne vous excuse point ; l'honneur est au-dessus de tout ; et puis il y a la conscience. . . Je sais comment ont vécu vos ancêtres, monsieur : quand on est un Montgarin, on ne se déshonore pas, on meurt.

— J'ai voulu me suicider.

— Peut-être auriez-vous bien fait, monsieur de Montgarin.

— Vous êtes sévère, vous êtes terrible, mais les reproches que vous m'adressez sont justes et je les mérite. . . Ah ! je me les suis souvent faits à moi-même ; ce n'est pas d'hier que datent mes regrets et mon repentir ; et si je ne me suis point débarrassé du joug qui m'écrase, qui m'étrangle, c'est que je n'ai pas pu. . . Quand j'ai fait ce marché, vous dites honteux, je dis infâme, moi, je n'étais pas ce que je suis aujourd'hui. Je ne pensais plus à l'honnête femme qui m'a mis au monde, j'avais oublié que je suis le fils d'un homme dont la mémoire reste honorée !. . . J'avais traîné mon nom dans la boue : d'honneur, je n'en avais plus ; ma conscience était morte ; je m'étais dégradé moi-même, et, de chute en chute, j'étais tombé dans un abîme si profond que mes yeux ne voyaient plus aucune clarté.

C'est alors qu'il est venu, le tentateur. Il me dit : — Vous êtes perdu, voulez-vous redevenir riche, avoir des millions ? — Oui. — Eh bien ! voilà la fortune à prendre. Et ébloui, étourdi, fou, je me laissai conduire et je devins l'esclave de cet homme. Il me disait : — Vous ne valez pas grand-chose, vous êtes un vaurien ; mais le monde est crédule, il faut qu'il croie à votre conversion. Je ne valais pas grand-chose, en effet, car je profitai admirablement de ses leçons et de ses conseils.

Un jour, enfin, je fus mis en présence de Mlle de Coulange. Tout de suite, je l'aimai. Oh ! alors, M. Morlot, je vous le jure, je cessai de jouer le rôle odieux qui m'était imposé. Je retrouvai ma dignité et je découvris avec une joie infinie qu'il y avait encore de l'honnêteté en moi. Je n'avais plus besoin de mettre un masque sur mon visage, j'étais réellement converti.

Toutefois, monsieur Morlot, je sentais bien que j'étais indigne de Mlle de Coulange. Souvent une voix terrible se faisait entendre et me criait : Entre toi et Maximilienne se dressent ton marché infâme et tout ton passé ; elle ne peut pas être ta femme, ton devoir est

de t'éloigner d'elle ! Je suis resté sourd à cette voix. Ai-je besoin de vous dire pourquoi ? J'aime Maximilienne !. . . Plus d'une fois je fus prêt à tomber à ses genoux pour lui tout avouer. Je n'ai pas osé. J'ai craint sa colère et son mépris. Je l'aime, monsieur Morlot, je l'aime !

— C'est vrai, vous l'aimez et elle vous aime. Ah ! voilà bien pourquoi vous étiez redoutable, monsieur de Montgarin. Ainsi, vous n'avez pas découvert, ni même soupçonné par quel moyen le faux comte de Rogas pouvait arriver à vous mettre en possession de la fortune entière de la maison de Coulange après votre mariage avec Mlle Maximilienne ?

— Je vous l'ai dit, monsieur Morlot, ceci est encore pour moi une énigme.

— Ah ! l'aventurier qui se fait appeler comte de Rogas est un coquin. Une seule chose m'étonne, c'est qu'il ait demandé seulement dix millions pour prix de ses services. Enfin, vous pouviez, après votre mariage avec Mlle Maximilienne, devenir le maître de cette immense fortune ; mais, pour cela, il eût fallu nécessairement que le marquis n'existât plus. Il va sans dire qu'on avait aussi le moyen de dépouiller la marquise et le comte de Coulange au profit de Maximilienne.

Il y a longtemps, des années peut-être, que le comte de Rogas, — je l'appelle ainsi n'ayant pas un autre nom à lui donner, — a conçu l'idée de s'emparer de la fortune du marquis de Coulange. Son plan dressé et longuement médité, il est passé à l'exécution. Il lui fallait absolument pour jouer le rôle d'amoureux un garçon intelligent, de manières distinguées, marquis ou comte se trouvant en même temps dans une situation à ne plus avoir aucun scrupule, c'est-à-dire prêt à accepter son marché. Il vous a rencontré dans le monde interlope que vous fréquentiez alors, et c'est sur vous qu'il a jeté les yeux. Il a évidemment trouvé en vous les qualités et les défauts nécessaires pour le rôle qu'il avait à vous confier. Certes, ce n'est pas sa faute si vous n'êtes pas tout à fait l'homme qu'il croit avoir trouvé.

C'est par la recherche de son amoureux que le comte de Rogas a commencé son œuvre ténébreuse. Dès qu'il vous eut trouvé, avant même de vous proposer d'être son associé, il tenta de mettre à exécution une autre partie de son plan, celle qui consiste à se débarrasser du marquis de Coulange, chose forcée pour pouvoir s'emparer de ses millions après son mariage.

Un jour, étant à la chasse, — vous devez savoir cela, — un coup de fusil fut tiré sur le marquis ; l'auteur de cette tentative d'assassinat est resté inconnu. Eh bien, monsieur de Montgarin, si ce n'est pas le comte de Rogas qui a tiré lui-même sur le marquis, c'est un de ses complices.

— Oh ! fit le jeune homme terrifié.

— Comme vous le voyez, reprit Morlot, vous vous êtes associé à des voleurs, à des assassins.

Ludovic laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

— L'année dernière, continua Morlot, le marquis de Coulange et son fils quittent Paris pour faire un voyage d'agrément dans le Nord de la France. Ils visitent nos principales mines de houille ; ils poussent leur excursion jusqu'en Belgique, à Frameries. Pendant qu'ils se promènent dans une des galeries souterraines de la mine, une formidable détonation se fait entendre, c'est le feu grisou, ce feu terrible qui vient de faire explosion. Vous savez comment le marquis et son fils furent sauvés.

Eh bien, monsieur de Montgarin, cette explosion de Frameries a été une deuxième tentative d'assassinat sur la personne du marquis de Coulange. Le comte de Rogas savait que le marquis et son fils visiteraient la mine de Frameries. Si vous avez bonne mémoire, monsieur de Montgarin, vous devez vous rappeler qu'à cette époque le faux comte de Rogas n'était pas à Paris. Il était parti, emmenant avec lui Jérôme, votre domestique, pour se rendre à Lisbonne, vous a-t-il dit. Ce n'est pas en Portugal, c'est en Belgique, à Frameries qu'ils sont allés.

Ludovic se dressa tout d'une pièce, en poussant un cri rauque.

Il se souvenait de ces deux hommes, habillés comme des campagnards, qu'il avait vus dans la cour du chemin de fer du Nord, et dans lesquels il avait cru reconnaître le comte de Rogas et son domestique.

— Quelques jours après, le marquis de Coulange fit une épouvantable chute de cheval. Le marquis ne s'explique point comment il n'a pas été tué. Troisième attentat contre sa vie, monsieur de Montgarin. Le matin de ce jour où le cheval favori de M. de Coulange s'est emporté, votre domestique Jérôme se présenta à l'hôtel de Coulange, apportant de votre part un bouquet pour Mlle Maximilienne. Sa commission faite, après avoir causé un instant à l'office avec les domestiques, il descendit dans la cour des écuries sous le prétexte de serrer la main à Nicolas. Il entra dans l'écurie du marquis. Le cocher n'y était pas. Il s'approcha du bai-cerise, et sur la ration d'avoine que le cheval mangeait à ce moment, il versa une drogue quelconque, un poison. Vous savez l'effet qu'il a produit.

—Horrible ! horrible ! murmura Ludovic.

Le malheureux n'osait plus regarder Morlot.

—Le lendemain, continua l'intendant de Chesnel, Gérôme vous a quitté, vous disant que sa vieille mère venait de mourir et qu'il retournait dans son pays pour y rester. Mensonge. Il a cessé de jouer près de vous le rôle de domestique et d'espion parce que le faux comte de Rogas jugea qu'il était prudent de le faire disparaître. Il n'a pas quitté Paris, il est comme par le passé un membre très-actif de la société Rogas et Cie, et soyez certain qu'il n'est pas étranger à l'enlèvement de Mlle de Coulange.

—Les misérables, les infâmes !

XXXXIII

L'ancien agent de police reprit la parole.

—Eh bien ! monsieur le comte, dit-il, êtes-vous suffisamment édifié ?

Le jeune homme sursauta, et, relevant brusquement la tête :

—L'épouvante est en moi, répondit-il, je suis saisi d'horreur ; il me semble que je vais devenir fou !

—Gardez votre raison, monsieur, vous en avez besoin. J'ai cru devoir vous faire ces terribles révélations afin de vous montrer vers quel effroyable abîme vous marchiez. Je n'ai plus rien à vous apprendre. Maintenant qu'allez-vous faire ?

—Dénoncer moi-même le faux comte de Rogas ; ce misérable appartient à la justice ; il faut qu'il aille au baigne.

Morlot secoua la tête.

—Vos paroles répondent au cri de votre conscience indignée, répliqua-t-il, et comme vous je dis qu'il faut que le comte de Rogas aille au baigne. Mais le moment de le livrer à la justice n'est pas encore venu.

—Pourquoi attendre ? Etes-vous sûr qu'il ne vous échappera point ?

—Monsieur de Montgarin, le faux comte de Rogas n'a pas encore renoncé à atteindre son but, c'est-à-dire à assassiner le marquis de Coulange, car il espère toujours que vous épouserez Mlle Maximilienne. C'est évidemment à la suite d'une modification de son plan que l'enlèvement de Mlle de Coulange a été décidé. Je ne devine pas encore quelle sont ses intentions ; il a son idée, et nous pouvons être convaincus qu'il prépare quelque surprise. Je suis persuadé, — je l'ai dit devant vous à M. le marquis, — que Mlle Maximilienne ne court aucun danger ; toutefois, nous ne pouvons la laisser entre les mains de ces misérables. Avant tout, il faut la retrouver et la rendre à sa mère déolée. Nous songerons ensuite à demander à la justice le châtiement du comte de Rogas et de ses complices.

Si le Portugais ne se doute point que nous l'avons démasqué, que nous connaissons ses projets, il ne quittera point votre hôtel, il restera près de vous et continuera à jouer son rôle, en attendant les événements. Quand vous rentrerez chez vous, ce soir, vous le verrez aussi tranquille qu'il l'était il y a six mois, qu'il l'était hier.

Revenons à Mlle de Coulange : elle se trouve en ce moment dans une situation douloureuse. Ne sachant point à quelles gens elle a affaire, ignorant ce qu'elle a à craindre, elle doit être en proie à toutes sortes de terreurs. Vous êtes coupable envers elle et sa famille, monsieur de Montgarin, vous l'avez indignement trompée.

Le jeune homme poussa un sourd gémissement.

—D'autres que moi pourraient considérer ce que vous avez fait comme un crime, continua Morlot, je veux bien n'y voir qu'une faute ; mais cette faute grave, monsieur, vous devez l'effacer, vous le pouvez.

—Que dois-je faire, monsieur Morlot, dites, que dois-je faire ? Je vous le répète, je suis entièrement à vos ordres.

Morlot plongea son regard clair dans les yeux du jeune homme.

—Oh ! vous pouvez avoir confiance en moi !... s'écria Ludovic.

—Oui, j'ai confiance en vous, répliqua Morlot. Eh bien ! il faut que dès ce soir, dès demain, enfin le plus tôt possible, vous sachiez où Mlle de Coulange a été conduite.

—Par quel moyen ?

—Faites parler le comte de Rogas.

Ludovic secoua tristement le tête.

—Ah ! monsieur Morlot, dit-il, vous ne savez pas que, quand il veut, cet homme est insensible et muet comme une statue.

—Je ne vous conseille point de lui crier d'un ton menaçant : Vous êtes un misérable, je vous somme de me dire ce que vous avez fait de Mlle de Coulange, ou je vous fait arrêter par la police, en disant que vous êtes un voleur, un assassin ! Je vous recommande, au contraire, d'agir en cette circonstance de façon à lui faire croire qu'aucun soupçon ne plane sur lui. Laissons-lui la quiétude, endormons-le dans sa confiance.

L'un de ses complices, monsieur de Montgarin, est l'ennemi acharné du marquis et de la marquise de Coulange. On peut dire que celui-là accomplit une œuvre de vengeance. Mais il faut que

vous le connaissiez, il est nécessaire que vous sachiez son nom. Eh bien, monsieur de Montgarin, ce lâche et féroce ennemi de la famille de Coulange est le frère de Mme la marquise.

—Oh ! fit le jeune homme.

—Il se nomme Sosthène de Perny. L'aventurier Portugais, Gérôme, un repris de justice, dont le véritable nom est Armand Des Grolles, et Sosthène de Perny, voilà les trois coquins contre lesquels nous avons à lutter. Mais ne vous trompez point, le plus redoutable, celui qui est le plus à craindre, c'est Sosthène de Perny.

Très brièvement, Morlot raconta au comte de Montgarin comment Sosthène avait tué sa mère pour la voler, en la précipitant par une fenêtre. Puis comment, une nuit, il l'avait surpris dans la chambre de la marquise, un poignard à la main, prêt à l'assassiner.

Ludovic était atterré.

—Je reviens au Portugais, reprit Morlot. C'est par la ruse seulement que vous pouvez le prendre. Devant lui accusez hardiment Sosthène de Perny d'être l'auteur de l'enlèvement de Mlle de Coulange. Il s'agit de tromper le comte de Rogas. Faites-lui croire que vous êtes toujours son digne élève, que vous êtes le même mauvais sujet, un homme sans cœur, sans honneur. Ou je me trompe fort, ou le coquin se livrera.

—Monsieur Morlot, j'ai compris.

—Très-bien. Surtout, soyez prudent, adroit ; prenez garde !

—Ne craignez rien, monsieur Morlot ; je sais maintenant ce que je dois faire.

—Soit. Mais n'oubliez pas un seul instant qu'il s'agit de Mlle de Coulange.

La figure du jeune homme prit une expression terrible.

—Il me dira où elle est, il me le dira, je vous le jure, prononça-t-il d'un air farouche, quand même je devrais tirer les paroles de sa gorge avec la lame d'un poignard !

—Je vous le répète, monsieur, prenez garde. Ce n'est pas un adversaire ordinaire que je vous donne à combattre. Pas de menace, pas d'emportement, pas de colère...

—Vous avez raison, monsieur Morlot, je saurai me contenir. Avez-vous encore quelque chose à me dire ?

—Pour aujourd'hui, c'est tout. Il est bon, tout-fois, que vous sachiez que je suis ici tous les jours entre quatre et cinq heures. Mais si vous avez demain quelque chose de pressé à me faire savoir, je recevrais votre communication par l'intermédiaire de Mme Louise.

Le comte de Montgarin s'en alla. Un instant après, Morlot quittait à son tour le garni de la rue Rousselot. Il prit une voiture de place et se fit conduire rue Mazagran. C'est dans cette rue que demeurait l'inspecteur de police Mouillon.

—Il y a environ deux heures que Jardel est venu chercher mon mari, lui dit la femme de l'agent.

—Je suis où ils sont allés, répondit Morlot ; ils ne tarderont pas à revenir, je vais les attendre.

Après une attente d'une heure, les deux agents rentrèrent. Ils n'avaient pas l'air satisfaits.

—Eh bien ? fit Morlot.

—Rien, répondit Mouillon. Les hiboux ont abandonné leur trou.

—Je m'en doutais. Cependant il fallait s'en assurer.

—Ils ont dû dénicher ce matin de très bonne heure ou peut-être même dans la nuit. Vous savez qu'il a neigé ce matin entre sept et huit heures. Là-haut une couche de neige couvre la terre, et nous n'avons vu aucune trace de pas dans le jardin.

—Il n'y a plus à en douter, ce sont eux-mêmes qui ont enlevé Mlle de Coulange. Quelle incroyable audace !

—Il faut croire qu'ils ne se trouvaient plus en sûreté sur la butte Montmartre.

—Non, ce n'est pas cela ; ils ont trouvé hors Paris, j'en ai la conviction, un autre repaire ; c'est là qu'ils ont conduit Mlle de Coulange et ils vont être ses géoliers.

—Dès demain nous nous mettrons à leur recherche.

Morlot hocha la tête.

—Ce serait trop long, dit-il ; j'espère que nous les trouverons d'une autre manière.

—Le comte de Rogas ne sera pas sans leur faire quelques visites.

—Qui sait ? C'est un coquin si prudent. Dans tous les cas, Mouillon, tenez-vous prêt ; demain probablement, je pourrai vous dire ce que vous aurez à faire. Etes-vous entré dans la maison de Montmartre ?

—Oui, avec Jardel et un autre.

—Vous avez cherché ?

—Partout. Nous avons ouvert tous les tiroirs, tous les placards, fouillé jusque dans les paillasses.

—Et rien ?

—Rien.

—Alors ils ont emporté les papiers, dit Morlot. Ces papiers, qu'ils ont volés autrefois à la marquise de Coulange, ont une très grande importance. Comme je l'ai dit à Jardel, il faut absolument que nous parvenions à nous en emparer. Il ne faut pas qu'ils soient livrés à la

justice, vous entendez, Mouillon, et vous aussi, Jardel ? Il s'agit d'un secret de famille qui ne doit pas être révélé.

—Cela suffit, dit Mouillon, j'ai compris.

—Ce que nous avons trouvé dans la mesure, dit alors Jardel, c'est un nombre considérable de bouteilles vides jetées pêle-mêle les unes sur les autres dans tous les coins, puis, dans un placard, une dizaine de bouteilles d'absinthe et d'eau-de-vie. J'ai remarqué que le plus grand nombre de bouteilles vides ont contenu de l'absinthe, ce qui indique que les brigands ont un goût particulier pour cette liqueur verte.

—Mon cher Jardel, répondit Morlot, vous avez fait une remarque qui aura son utilité, si nous sommes obligés de nous mettre à la recherche des deux misérables. Quand on fait une pareille consommation de liqueurs, on n'est pas un client ordinaire pour celui qui les vend. Nous avons là un moyen pour découvrir les malfaiteurs.

—C'est ce que nous avons pensé, Mouillon et moi.

—Et la maison de la rue du Roi-de-Rome, où va souvent le comte de Rogas ? reprit-il, s'adressant à Mouillon : Avez-vous appris quelque chose ?

—Oui, c'est une riche étrangère, paraît-il, une Autrichienne, la baronne de Waldreck, qui demeure là. Cette baronne a deux filles très-jolies de seize à vingt ans et pas de mari. On suppose qu'elle est veuve. Les mardi, jeudi et samedi de chaque semaine, il y a chez elle de nombreuses réunions.

—Quelle est votre opinion sur cette dame ?

—Cette baronne autrichienne pourrait bien n'être qu'une aventurière.

—Pourquoi supposez-vous cela ?

—Parce que les gens qu'elle reçoit ne vont certainement pas chez elle, et n'y passent point une partie de la nuit pour entendre tapoter du piano et entendre chanter plus ou moins mal.

—Alors ?

—Je pense que la maison de la baronne autrichienne est un tripot où l'on joue gros jeu.

—C'est aussi ce que j'ai pensé, Mouillon.

Avez-vous pu voir la baronne de Waldreck ?

—Hier soir, vers quatre heures de l'après-midi, j'ai eu la satisfaction de la voir sortir de chez elle avec une de ses filles.

—C'est une femme d'une taille moyenne qui ne paraît pas avoir plus que trente-cinq ans, n'est-ce pas ?

—En effet.

—Jolie encore et blonde ?

—Vous la connaissez donc, Morlot ?

—Je ne l'ai jamais vue.

—Pourtant...

—Est-ce parce que je vous dis de quelle couleur sont ses cheveux ? répliqua Morlot souriant ; vous savez bien qu'en Allemagne comme en Autriche presque toutes les femmes sont blondes.

Mouillon comprit que pour le moment, Morlot ne voulait rien dire.

—Maintenant, pensait l'intendant de Chesnel, je sais où trouver la dame masquée de l'Opéra et la comtesse Protowska, dame patronesse.

—Dois-je continuer à surveiller la maison de la rue du Roi-de-Rome ? demanda Mouillon.

—Oui, répondit Morlot ; mais vous chargerez un de vos agents de cette besogne, car nous allons avoir ces jours-ci quelque chose de plus sérieux à faire.

—Je dois vous dire, Morlot, que j'ai laissé trois hommes à Montmartre, en observation autour de la mesure ; si l'un ou l'autre de ses locataires y revenaient cette nuit ou demain, il sera aussitôt empoigné et immédiatement conduit à l'hôtel de Coulange à moins que vous ne changiez l'ordre que m'a transmis Jardel.

—Je vous confirme, au contraire, ce que vous a dit Jardel : si vous faites une arrestation, c'est à l'hôtel de Coulange que vous devrez conduire d'abord votre prisonnier.

Ils causèrent encore pendant un instant, puis ils se séparèrent.

Le lendemain, il était près de neuf heures lorsque Morlot sortit de chez lui pour se rendre à l'hôtel de Coulange.

Comme d'habitude, il entra dans la loge du concierge pour demander s'il y avait quelque chose pour lui.

—Oui, monsieur le baron, lui répondit-on, une lettre que le facteur a apportée il n'y a qu'un instant.

—Merci, dit Morlot en prenant la lettre.

Au coin de la rue Richelieu, il déchira l'enveloppe. Ses yeux cherchèrent immédiatement la signature de la missive, et il lut en toutes lettres *Sosthène de Perny*.

La lettre n'était pas longue. La voici :

« Je prie monsieur le baron de Ninville, gentilhomme de province, de dire à un personnage de sa connaissance, appelé Morlot, qu'il a tort de mettre son nez dans certaines choses qui ne le regardent point, et de le prévenir, charitablement que, s'il se permet la moindre tentative contre moi, on portera des habits de deuil à l'hôtel de Coulange. »

—Tiens, tiens se dit Morlot après avoir lu rapidement, comment peuvent-ils savoir ?... Est-ce que la marquise de Neuville... Ne serait-ce pas plutôt chez la duchesse de Commergue que j'aurais été reconnu ? Pourtant... Eh bien, non, je ne comprends pas. Ce qui est certain, c'est qu'ils ont découvert que le baron de Ninville et Morlot ne font qu'un seul homme, c'est qu'ils savent que Morlot leur fait la chasse. Après tout, qu'importe ?...

Du reste, Morlot n'était nullement effrayé de la menace contenue dans la lettre. Assurément, Sosthène était capable d'égorger sa nièce dans un moment de rage pour satisfaire sa haine. Mais il y avait à côté de lui le comte de Rogas ; celui-ci avait ses projets, son but à atteindre, il ne pouvait vouloir la mort de Maximilienne.

Il arriva à l'hôtel de Coulange. On l'introduisit immédiatement dans le cabinet du marquis.

—Comment va Mme la marquise ? demanda-t-il.

M. de Coulange secoua tristement la tête.

—Elle ne cesse de pleurer et de gémir, répondit-il ; sa douleur et son désespoir me font peur. Hélas ! j'ai besoin moi-même de toutes mes forces pour ne pas laisser éclater ma douleur devant elle.

Tenez, Morlot, continua le marquis, en lui tendant une lettre, voilà ce que nous écrit ce misérable Sosthène. Je n'ai pas osé montrer cela à la marquise. Lisez.

Morlot prit la lettre et lut :

« Maximilienne est dans mon pouvoir. Maintenant ma charmante nièce me protège, me sert de bouclier. Elle sera traitée avec tous les égards qui lui sont dus, à condition que mon excellente sœur ordonnera à son agent de police de me laisser tranquille. De ma sûreté dépend la vie de Maximilienne. Quand je saurai que je n'ai plus rien à craindre, je ferai savoir à la marquise de Coulange à quelles conditions je pourrai consentir à lui rendre sa fille. »

—Eh bien, Morlot, que dites-vous de cela ? interrogea M. de Coulange.

—Rien, en ce moment, monsieur le marquis. Cette lettre est à peu près la même que celle-ci que j'ai également reçue ce matin. Je ne suis pas étonné. Comme vous le voyez, monsieur le marquis, j'avais deviné pourquoi Sosthène de Perny avait enlevé Mlle de Coulange.

Pendant que le marquis lisait à son tour la lettre adressée à Morlot, celui-ci examinait les timbres des deux enveloppes.

—Les deux lettres ont été mises à la poste à Bercy, se disait-il, est-ce pour faire croire qu'il a conduit Mlle de Coulange à Saint-Mandé, ou à la Varenne, ou à Joinville, ou dans une autre localité de ce côté de Paris ? C'est bien possible. Dans ce cas, si nous devons nous mettre à sa recherche, c'est d'un autre côté que nous irons. Mais il faut savoir d'abord ce qu'a fait le comte de Montgarin.

FIN DE LA SIXIÈME PARTIE.

SEPTIÈME PARTIE

I

Pour ne pas trop anticiper sur les événements qui vont se succéder rapidement, revenons à Maximilienne.

La voiture dans laquelle on avait réussi à la faire monter filait de toute la vitesse des chevaux auxquels Des Grolles, qui les conduisait, ne ménageait pas les coups de fouet.

Jusque là, Maximilienne était restée silencieuse. Croyant qu'elle allait rejoindre sa mère, elle n'avait encore que l'inquiétude qu'on avait fait naître en elle ; elle ne soupçonnait rien. D'ailleurs, bien qu'elle ne connût point la jeune fille qui l'accompagnait, sa jeunesse, sa figure sympathique, sa voix au timbre caressant et son regard limpide et doux lui inspiraient la confiance.

—Mademoiselle, lui dit-elle, vous ne me parlez point ; ne deviez-vous point m'apprendre le malheur qui vient d'arriver ?

—C'est vrai. Mais... Il vaut mieux que Mme la marquise elle-même vous dise...

—Je vous en prie, je suis affreusement tourmentée, l'angoisse me dévore, je ne sais quoi m'imaginer... Parlez, mademoiselle, ayez pitié de ma situation.

—Je le voudrais, mais je ne sais comment vous dire... le courage me manque. Non, non, je ne peux pas.

Maximilienne poussa un cri douloureux.

—Je comprends, je devine, exclama-t-elle prise d'un tremblement convulsif, mon père est blessé, mort peut-être !

—Non, mademoiselle, rassurez-vous, répliqua vivement l'inconnue, il ne s'agit pas de M. le marquis de Coulange.

—Alors, c'est mon frère !...

—Il ne s'agit pas non plus de M. le comte de Coulange.

—Mais qu'est-ce donc, qu'est-ce donc ?

—Vous le saurez quand nous serons arrivées.

—Arriverons-nous bientôt ?

—Oui, dans un instant.

—Il me semble qu'il y a plus d'une heure que nous courons ; c'est plus de temps qu'il n'en faut pour traverser tout Paris.

—C'est votre impatience d'arriver, mademoiselle, qui vous fait trouver les minutes longues.

Toutes ces paroles de la jeune inconnue avaient évidemment pour but d'occuper la pensée de Maximilienne d'une seule chose et de l'empêcher de réfléchir.

—On ne voit rien dans cette voiture, reprit Mlle de Coulange ; dans quel quartier sommes-nous ? On est ici comme dans une prison ; pourquoi ces panneaux ne sont-ils pas baissés ?

Elle essaya de faire descendre le panneau du côté gauche où elle était assise, mais elle ne put y parvenir. Alors elle voulut ouvrir la portière entièrement. Impossible. Celle-ci devait être fermée par un ressort invisible ou ne s'ouvrir que du dehors.

—Ah ! j'étouffe ici, s'écria-t-elle, en se tournant brusquement vers l'inconnue.

En la regardant fixement, elle s'aperçut qu'elle était troublée, inquiète, que son regard semblait craindre de rencontrer le sien. Aussitôt une vive clarté éclaira sa pensée. Elle se rappela le piège qu'on avait tendu à son frère pour le conduire dans la maison du boulevard Bineau. N'était-elle pas à son tour, tombée dans un piège semblable ?

Elle saisit le bras de l'inconnue et la secouant avec violence :

—Où allons-nous ? Répondez, je le veux, je vous l'ordonne ! lui dit-elle impérieusement.

—Retrouver votre mère, répondit la demoiselle sans trop se déconcerter.

—Vous mentez !

Sous le regard enflammé de Maximilien, l'inconnue baissa les yeux.

—Regardez-moi, mais regardez-moi donc ! s'écria Mlle de Coulange.

L'autre commençait à trembler.

Sans s'en apercevoir, Maximilienne lui tordait le poignet.

—Vous me faites mal, dit-elle, essayant de se dégager.

Maximilienne lâcha prise et, avec une sorte de dégoût, la repoussa au fond de la voiture.

—Maintenant, je devine tout, lui dit-elle en la foudroyant du regard, vous êtes une misérable fille !

Puis elle se mit à frapper à coups redoublés contre les panneaux de la voiture, en criant de toutes ses forces :

—Arrêtez, arrêtez !

La voiture filait plus rapidement encore.

Après avoir traversé le pont de l'Alma, elle avait suivi les quais, était sortie de Paris par la porte du Point-du-Jour. Maintenant, elle se trouvait au milieu du bois de Boulogne qu'elle traversait.

Tout à coup la voiture s'arrêta.

Maximilienne eut un soupir de soulagement. On l'avait entendue, on venait à son secours, de braves gens allaient la délivrer.

—Ouvrez, ouvrez ! cria-t-elle : sauvez-moi ! . . .

La portière s'ouvrit. Maximilienne prit son élan pour s'élaner de la voiture. Mais une figure grimaçante, sinistre, lui apparut, et une main brutale la repoussa violemment. L'homme sauta dans la voiture et la portière se referma. Aussitôt le véhicule repartit à fond de train.

L'homme s'était placé en face de Maximilienne. Sa main tenait un couteau-poignard.

—Maintenant, ma toute belle, dit-il d'une voix enrouée, je vous conseille de vous taire ; si vous poussez encore un cri, avec ce joujou j'arrêterai le second dans votre gorge.

Et il fit briller sous ses yeux la lame effilée du poignard.

Maximilienne était une nature vaillante. Possédant un courage viril, la faiblesse de la femme, chez elle, disparaissait en face du danger. Elle avait eu peur, cependant, mais elle n'avait point perdu sa présence d'esprit.

Elle avait regardé la lame du couteau, passant sous ses yeux, avec un dédain superbe.

Maintenant, hardie et hautaine, elle examinait le personnage assis devant elle avec une curiosité pleine de mépris.

C'était l'homme au cache-nez, qui se tenait debout près de la voiture lorsqu'elle avait eu l'imprudence d'y monter. Mais qui était-il cet homme, qui, pour la circonstance, sans doute, avait endossé la livrée d'un valet de bonne maison ?

—Hé ! hé ! fit l'individu, comme vous me regardez drôlement ! Ma foi, je ne m'en plains pas, deux jolis yeux comme les vôtres ne m'ont jamais fait peur. Comme j'ai bien fait tout de même de venir vous tenir compagnie ; vous voilà calmée. Allons, allons, cela semble annoncer que nous ne ferons pas trop mauvais ménage.

La jeune fille ne voulut pas se donner la peine de remarquer ce qu'il y avait de grossièrement familier dans ces paroles.

—Où me menez-vous ? demanda-t-elle d'un ton bref.

—Dans une charmante habitation où vous serez presque aussi bien qu'à l'hôtel de Coulange.

—Que voulez-vous faire de moi ?

—Je n'en sais rien encore ; on vous dira cela plus tard.

—Plus tard ? Est-ce que vous avez la prétention de me garder longtemps ?

—Mon Dieu, oui !

—Malgré moi ?

—Malgré vous !

—Ainsi, c'est dans une prison que vous allez me mettre ; vous voulez me séquestrer ?

—Du tout. Vous serez logée dans une très jolie chambre. Il ne vous sera point permis d'en sortir, voilà tout.

—J'avais deviné, c'est une séquestration ! Et vous croyez cela possible ?

—Parfaitement !

—Eh bien, je vous dis, moi, qu'on n'enlève pas ainsi une jeune fille à sa famille. Mon père me cherchera et il me retrouvera.

—Le marquis de Coulange est assez riche pour pouvoir mettre sur pied tous les gendarmes et tous les agents de police de Paris ; oui, il vous cherchera, il vous fera chercher, mais il ne vous trouvera point.

—Vous voulez donc m'assassiner ?

—Pourquoi faire ?

—Ah ! vous êtes, vous et vos complices, d'une audace incroyable. L'acte que vous commettez est un crime, un crime, entendez-vous ! . . . Ah ! prenez garde ! Qu'il vienne vite ou qu'il se fasse attendre, le châtement est là, toujours prêt à frapper le criminel. Vous parliez tout à l'heure des gendarmes et des agents de police ; heureusement, il y en a, il y en aura toujours pour arrêter les malfaiteurs, et des magistrats pour les juger, et le bague pour les recevoir, quand ils ne montent pas sur l'échafaud pour une suprême expiation.

—Joli, très joli ! fit l'homme en accompagnant ces paroles d'un rire sardonique.

Maximilienne eut un haussement d'épaules de dégoût. Elle continuait à le regarder fixement.

—Eh bien, fit-il railleur, êtes-vous satisfait de votre examen ?

—Non, répondit-elle, car je n'aurais jamais cru qu'un homme qui a été si bien élevé pût devenir ce que vous êtes.

—Tiens, tiens, on dirait que vous me connaissez.

—Oui, je vous connais bien, bien que je ne vous ait jamais vu. Vous êtes Sosthène de Perny.

Il sursauta malgré lui.

—Voulez-vous que je vous dise à quoi je vous ai reconnu ?

—Mais comment donc, j'en serai enchanté.

—Je vous ai reconnu à la haine que je vois dans vos yeux, aux lueurs farouches de votre regard, enfin à votre front qui porte la marque fatale que Dieu imprime lui-même sur le front des maudits.

—Merci, mademoiselle ma nièce, répliqua-t-il d'un ton ironique. Ah ! vous êtes bien la fille de votre mère ! Et je découvre, avec satisfaction, que ma bonne sœur Mathilde vous a souvent parlé de moi.

La jeune fille se dressa l'œil étincelant.

—Ne parlez pas de la marquise de Coulange, je vous le défends, s'écria-t-elle, car vous n'avez que ce moyen de la respecter devant sa fille ! Pas une seule fois la marquise de Coulange n'a osé prononcer votre nom devant moi. Quel espèce de monstre êtes-vous donc, Sosthène de Perny ? Quoi, ce n'est pas assez pour vous d'avoir torturé ma mère, d'avoir tué la vôtre et essayé trois fois d'assassiner le marquis de Coulange, à qui vous n'avez à reprocher que ses bienfaits !

D'où vient votre haine infernale, ce désir de lâche vengeance qui est en vous ? Est-ce parce que la marquise de Coulange, votre victime, lasse de souffrir, vous a un jour chassé de sa maison ? Ce n'est pas cela qu'elle aurait dû faire, elle devait réclamer de la justice des hommes le châtement que vous aviez mérité, afin de vous empêcher de commettre de nouveaux crimes. Elle ne l'a pas fait, elle vous a donné, au contraire, la possibilité de changer de vie, de vous relever, de revenir au bien.

Et vous n'avez pas senti combien elle était généreuse et bonne, vous n'avez pas compris qu'elle pouvait encore oublier et pardonner ! Ah ! vous êtes un grand misérable ! Tenez, je suis épouvantée en pensant à l'effroyable punition qui vous attend !

—Cela prouve votre bon cœur, dit-il avec une sombre ironie.

—Enfin, reprit Maximilienne d'une voix frémissante, après tant d'ignominies entassées les unes sur les autres, vous n'êtes pas satisfait. Mais que voulez-vous donc encore ? Par vous, ma mère a connu toutes les douleurs. . . Aujourd'hui votre haine veut une autre victime ; c'est moi que vous avez choisie : il vous faut une seconde martyre ! . . . Eh bien, Sosthène de Perny, vous pouvez me torturer ; j'ai l'exemple de ma mère : je saurai souffrir en me rappelant ce qu'elle a souffert.

Ne vous attendez pas à me voir vous implorer, vous demander grâce. Vous implorer, vous, jamais ! La pointe de votre couteau sur ma poitrine, je n'essayerais même point de défendre ma vie contre

vous, tant est grand le dégoût que vous m'inspirez. Vous avez méconnu la mère, vous ne connaissez pas la fille. Sosthène de Perny, je suis une Coulange ! Pour nous la vie n'est rien, l'honneur est tout !

Elle lui lança un dernier regard, qui exprimait toute son horreur, tout son dégoût, détourna brusquement la tête et se blottit dans le coin de la voiture où elle resta silencieuse, les yeux à demi fermés.

II

La voiture avait traversé la Seine une seconde fois sur le pont de Neuilly, puis elle s'était engagée sur cette belle et large route qui mène de Paris à Marly-le-Roy. Après Courbevoie, tournant le Mont-Valérien, elle passa Nanterre, Rueil et, continuant à suivre la route, elle longea le parc de la Malmaison jusqu'au chemin qui monte à La Jonchère.

La voiture prit cette route et les chevaux, déjà fatigués par la course rapide qu'ils venaient de faire, n'allèrent plus qu'au pas.

Quand Maximilienne s'aperçut, au ralentissement de la marche des chevaux et à l'inclinaison de la voiture, qu'on montait une côte, elle calcula qu'il y avait près de deux heures qu'elle était sortie de l'église Saint-Sulpice et qu'elle devait être, à ce moment, à trois ou quatre lieues de Paris, en admettant qu'on n'eût pas fait plusieurs détours. Comprenant à l'attitude de Sosthène et à la façon dont il surveillait chacun de ses mouvements, qu'il ne reculerait devant aucune espèce de violence pour étouffer ses cris, elle avait renoncé à appeler à son secours. Résignée à son sort, élevant son âme jusqu'à Dieu, elle lui demandait de la protéger.

Elle était habillée chaudement, de plus elle avait ses mains gantées dans un manchon ; malgré cela, peu à peu le froid l'avait saisie, elle commençait à grelotter ; ses pieds délicats, chaussés de fines bottines de chevreau, étaient glacés. Elle souffrait cruellement ; mais, de même qu'elle avait empêché ses larmes de couler, elle se roidit contre la douleur et elle ne fit entendre aucune plainte.

Cependant la voiture avait gravi la pente du coteau, et dans l'avenue de l'Impératrice-Joséphine, les chevaux s'étaient remis à trotter. Après avoir suivi pendant quelque temps l'avenue de l'Impératrice-Joséphine, puis celle des Châtaigniers, la voiture, tournant brusquement à droite, prit un autre chemin, sans que Des Grolles fit attention à cet écart : *Allée interdite aux voitures*. On était dans le sable, les roues s'y enfonçaient jusqu'aux moyeux et les chevaux essouffés pouvaient à peine avancer ; heureusement, les pauvres bêtes, bien innocentes de la besogne qu'on leur faisait faire, n'avaient plus loin à aller. Au bout d'un instant elles s'arrêtèrent. On était arrivé.

Sosthène mit pied à terre le premier : il tendit la main à la jeune fille inconnue, sa complice, l'aïda à descendre, et voulut ensuite rendre le même service à Maximilienne.

— Non, lui dit-elle, je ne veux pas que votre main touche la mienne.

— Soit, répondit-il sourdement en faisant un pas en arrière.

Maximilienne n'avait pas l'air de vouloir sortir de la voiture ; l'aspect solitaire et sauvage la fit frissonner. Elle se demanda si les misérables ne l'avaient pas amenée dans cet endroit désert pour l'assassiner.

— Eh bien, est-ce pour aujourd'hui ou pour demain ? dit une voix qui la fit tressaillir, car il lui sembla qu'elle la reconnaissait.

Sosthène se rapprocha, les bras en avant, prêt à saisir Maximilienne.

— Non, non, j'obéis ! s'écria la jeune fille avec effroi.

Et elle mit pied à terre.

Mais ses pieds étaient comme gelés, elle ne les sentait plus, elle avait également les jambes comme engourdies par le froid. Elle fit trois ou quatre pas en chancelant et tomba sur le sol.

— Allons, bon, fit Des Grolles, est-ce qu'elle se pâme, maintenant ?

— C'est le froid, dit Sosthène.

— Oui, en effet, c'est le froid : elle grelotte, elle a la figure toute bleue ; il est vrai qu'il fait par ici un froid de loup. Pourtant, nous ne pouvons pas rester ici jusqu'à ce soir.

— Il n'y a qu'une chose à faire, répondit Sosthène : du moment qu'elle ne peut pas marcher, il faut la porter.

— Je m'en charge.

Des Grolles se précipita sur Maximilienne comme un fauve sur sa proie. Dans le mouvement qu'il fit pour la prendre à bras-le-corps, le foulard qui masquait une partie de son visage tomba sur son cou comme un collier. La jeune fille reconnut Gêrôme, l'ancien valet de pied du comte de Montgarin.

— Oh ! fit-elle.

Elle essaya de repousser le misérable. Mais, malgré sa résistance, il parvint à l'enlacer et à se redresser en l'étreignant fortement.

Maximilienne se débattait furieusement ; ses forces, un instant

paralysées, lui étaient revenues. Elle se mit à pousser des cris perçants en appelant : Au secours ! au secours !

Il y avait sans doute à craindre que ses cris fussent entendus, car Sosthène se débarrassa lestement de son cache-nez dont il se servit pour la bâillonner.

Alors, Des Grolles pénétra dans l'enclos et, suivi de Sosthène, marcha rapidement vers une petite maison assez jolie, bâtie en forme de pavillon, qu'on apercevait à travers les arbres.

Aussitôt descendue de voiture, la jeune fille blonde s'était élancée dans l'enclos et avait couru jusqu'à la maison où une autre jeune fille également blonde attendait.

— Eh bien, demanda vivement celle-ci, avez-vous réussi ?

— Oui.

— Où est-elle ?

— Ils vont l'amener. As-tu fait du feu dans la chambre qui lui est destinée ?

— J'en ai allumé partout ; cette maison est une véritable glacière.

— Allons, c'est bien. La demoiselle a été saisie par le froid ; cela me faisait de la peine de la voir grelotter et d'entendre claquer ses dents ; moi aussi je suis transie. Ah ! ma chère, j'ai appris une chose bien étrange.

— Quoi donc ?

— L'un des deux hommes s'appelle Sosthène de Perny.

— Tu trouves étrange qu'il se nomme ainsi ?

— Non, mais ce Sosthène de Perny est l'oncle de la demoiselle, le frère de la marquise de Coulange. Je voudrais bien savoir ce qu'ils veulent faire de Mlle de Coulange.

— Ça, ma chère Elizabeth, c'est le secret du comte de Rogas. Mlle de Coulange n'a rien à redouter, puisque c'est nous qui allons être ses gardiennes. D'ailleurs le comte de Rogas nous a juré qu'il ne lui serait fait aucun mal.

Elizabeth secoua la tête.

— N'importe, dit-elle, je suis inquiète. Charlotte, nous avons eu tort de nous fourrer dans cette vilaine affaire.

— Est-ce que nous pouvions refuser ? Quand don José dit : je veux, il faut qu'on lui obéisse. Après tout, il y aura cent mille francs pour toi et autant pour moi.

— Nous ne les tenons pas encore, répliqua Elizabeth, en secouant de nouveau la tête. Quelque chose me dit que tout cela finira mal. Sosthène et Des Grolles portant Maximilienne arrivaient.

Après avoir poussé quelques gémissements, la jeune fille n'avait plus fait aucun mouvement. Sa tête s'était renversée en arrière, ses yeux s'étaient fermés, elle avait perdu connaissance.

— Il me semble que je porte un cadavre, dit Des Grolles en entrant dans la maison. Voyons, où faut-il la mettre ?

— Portez-la tout de suite dans sa chambre, répondit Charlotte.

Ils montèrent au premier étage et entrèrent dans une petite chambre carrée, basse de plafond, éclairée par une fenêtre garnie de barreaux de fer. Un grand feu flambait dans la cheminée.

Maximilienne fut étendue sur un canapé, espèce de chaise longue, qu'on fit rouler devant la cheminée.

Sosthène examinait la chambre et paraissait satisfait.

— C'est bien, murmura-t-il, la cage est convenable, la colombe sera bien ici, on ne l'entendra pas roucouler.

Il se plaça en face de Maximilienne, et pendant un instant, resta silencieux, en contemplation devant la pauvre jeune fille qui ne donnait plus signe de vie. Des éclairs livides jaillissaient de ses yeux éraillés ; son regard restait chargé de haine. Il aimait à se rassasier de la douleur des autres ; les faire souffrir avait toujours été pour lui une sorte de volupté.

Il souriait, et son horrible sourire grimaçait sur ses lèvres crispées. A ce moment, sans doute, il pensait à la douleur, au désespoir de sa sœur, de la pauvre mère à laquelle il avait enlevé sa fille. Oui, il était content, le misérable. Il se vengeait : de quoi ? Il n'aurait su le dire vraiment. N'importe, il était content de la satisfaction qu'il donnait à sa haine.

Charlotte et Elizabeth s'étaient mises avec empressement à soigner Maximilienne.

— Vous savez ce que vous avez à faire ? leur dit Sosthène.

— Oui, répondit Charlotte, don José nous a donné ses instructions.

— En ce cas, je n'ai rien à vous dire.

S'adressant à Des Grolles, il reprit :

— Viens ; laissons ces demoiselles s'arranger comme elles l'entendront.

Ils sortirent de la chambre. Sosthène montra une porte à Des Grolles.

— C'est là, dit-il, que coucheront les deux gardiennes de notre prisonnière.

— Alors, qu'est-ce que nous ferons ici, nous ?

— Nous les garderons tous les trois.

— Soit. Mais je ne comprends pas bien encore pourquoi José exige que nous demeurions ici.

— Il a jugé que nous n'étions plus en sûreté à Montmartre.

—Et puis il a probablement son idée, car selon son habitude, il ne nous a pas tout dit.

—C'est ce que je lui reproche toujours.

—Voilà une autre porte qui indique une troisième chambre ?

—Oui, une chambre réservée.

—Pourquoi faire ?

—Ma foi, je n'en sais rien. Nous ne devons point monter au premier étage ; il est nécessaire, paraît-il, que ma nièce croit qu'elle est seule avec les deux filles de la baronne de Valdreck.

—Est-ce que cette propriété lui appartient ?

—Elle n'en est que la locataire, les meubles même ne sont pas à elle.

—Louer une maison au milieu d'un désert, quelle singulière idée !

—Eh, mon cher, l'Autrichienne avait évidemment ses raisons pour faire cette location. On n'a qu'à regarder autour de soi pour comprendre que cette habitation isolée, perdue au milieu des arbres, peut servir à bien des choses.

Ils étaient descendus au rez-de-chaussée.

—Tiens, voilà ta chambre, dit Sosthène ouvrant une porte ; et voici la mienne, ajouta-t-il, en ouvrant une seconde porte.

—Des barreaux à toutes les fenêtres, fit Des Grolles.

—On a le droit de craindre les voleurs, répliqua Sosthène avec un gros sourire.

—En définitive, où sommes-nous ici ? Comment appelle-t-on cet endroit ?

—Le clos de la Belle-Bonnette.

Malgré l'isolement de cette maison, elle n'est qu'à vingt minutes de la Celle et à peu près à la même distance de Bougival et de Rueil. C'est principalement dans ces trois localités que tu iras chercher nos provisions, un jour à Rueil, le lendemain ailleurs ; il ne faut pas éveiller l'attention des gens trop curieux.

Mais nous perdons un temps précieux à causer. Il faut que tu rentres à Paris de bonne heure pour être de retour ici à la tombée de la nuit.

—Alors, je n'irai pas à Montmartre ?

—Tu n'as rien à y faire.

—Et tes deux lettres ?

—José les a, il les fera mettre à la poste ce soir. Ah ! n'oublie pas d'apporter ce soir deux ou trois bouteilles d'absinthe.

—C'est bon, répondit Des Grolles, en faisant la grimace, on fera ta commission.

III

Après avoir quitté Morlot, le comte de Montgarin prit une voiture de place et se fit conduire rue d'Astorg.

Eperdu de honte, fou de douleur, il était en proie à une agitation fébrile.

Il entra chez lui comme un forcené, ouvrant et refermant les portes avec violence, faisant craquer et raisonner le parquet sous ses pieds.

En entendant ce vacarme dans la maison, le vieux François accourut et s'arrêta étonné et tout interdit en face de son maître.

—Où est M. de Rogas ? lui demanda Ludovic d'un ton bref.

—Je pense qu'il est dans sa chambre, répondit le vieillard.

Ludovic entra chez le Portugais comme une bombe.

—Ah ! ah ! fit-il avec un accent étrange, vous êtes là, vous voilà.

Les deux hommes, face à face, restèrent un moment silencieux, croisant la flamme de leurs regards. Dans celui de Ludovic, il y avait de la fureur ; celui du Portugais dissimulait mal une grande inquiétude. Toutefois, il ne perdit pas contenance.

—Voyons, mon cher Ludovic, dit-il de sa voix mielleuse, qu'avez-vous ? En vérité, vous êtes dans un état pitoyable, que vous est-il donc arrivé ?

Le comte de Montgarin poussa un long soupir.

—De Rogas, oh ! mon cher de Rogas, je crois que je vais devenir fou !

—Oh ! oh ! pensa José Basco, il m'appelle son cher de Rogas.

Complètement rassuré, son inquiétude disparut.

—Vraiment, mon cher Ludovic, en vous regardant je suis tenté de le croire, répondit-il. Allons, calmez-vous, et faites-moi connaître la cause de l'état de surexcitation dans lequel je vous vois. Si vous avez besoin du comte de Rogas, vous savez que vous pouvez compter sur lui.

Le jeune homme secoua la tête avec un air découragé.

—De Rogas, prononça-t-il sourdement, tout est perdu.

—Hein, que voulez-vous dire ?

—De Rogas, je n'épouserai pas Mlle de Coulange.

—Que dites-vous là ? s'écria le Portugais, ayant l'air très effrayé.

—La vérité.

—Ah çà ! êtes-vous réellement fou ?

—Oui, répliqua Ludovic avec emportement, je suis fou de rage.

—Je ne comprends pas du tout, murmura José Basco.

Ludovic raidissait ses bras, les talons de ses bottines martelaient le parquet ; ses yeux, roulant dans leurs orbites, lançaient des éclairs fauves ; sa figure avait pris une expression horrible.

—Et nous étions à la veille du mariage, dit-il, d'une voix rauque, et les millions du marquis allaient être à moi !

José s'approcha de lui et le regarda fixement dans les yeux.

—Oui, poursuivit Ludovic, j'allais avoir des millions, car vous me les aviez promis, de Rogas, ces millions du marquis. Plus rien ; tout s'effondre ; mes rêves de plaisirs, de jouissances s'en vont en fumée. Tenez, il me semble qu'en ce moment j'étranglerais quelqu'un avec volupté ?

Ses yeux continuaient à lancer des éclairs farouches et ses pieds battaient le parquet avec fureur.

Maintenant le regard du Portugais exprimait l'étonnement, la stupéfaction.

—Vous m'avez retiré du fond d'un abîme, de Rogas, reprit Ludovic, je vais y retomber, et cette fois pour n'en plus sortir. Vous avez voulu me sauver, vous n'avez pas réussi. Vous avez eu tort de me prendre pour associé ; vous avez dépensé pour moi deux ou trois cent mille francs peut-être... Allez, de Rogas, vous auriez bien fait de me laisser me brûler la cervelle.

Malgré son agitation un peu factice, le comte de Montgarin parlait avec un tel accent de vérité que José Basco s'y laissa tromper.

—Vous voyez, mon cher Ludovic, dit le Portugais, que je vous écoute avec beaucoup de complaisance ; mais j'attends vainement une explication que vous ne me donnez point. Vous me dites que vous n'épouserez pas Mlle de Coulange. Pourquoi ? Maximilienne vous aime : ce n'est certainement pas elle qui vous repousse. Vous seriez-vous querellé avec le comte de Coulange ? Mais non, puisqu'il n'est pas à Paris en ce moment... Le marquis et la marquise vous auraient-ils mal reçu ? Enfin, pour que vous soyez si désespéré, que s'est-il passé aujourd'hui à l'hôtel de Coulange ? Je ne sais quoi supposer, et il est important que je sache...

—Vous allez savoir, de Rogas : Mlle de Coulange a disparu, et par certains renseignements qu'on a pu obtenir, on a acquis la certitude qu'elle a été enlevée.

—Enlevée ! la fille du marquis de Coulange ! Mais c'est impossible ! exclama José.

—Oui, cela paraît impossible, et pourtant c'est vrai.

Le Portugais se donna un air consterné.

—Voilà un malheur bien imprévu, murmura-t-il.

—Et qui détruit toutes nos belles espérances. Tout ce que nous avons fait et rien c'est la même chose. Vous réfléchissez, de Rogas, mais allez, je lis dans vos yeux : vous pensez comme moi que tout est perdu, tout, tout !

—Je réfléchis en effet, mon cher comte, et je me dis qu'il est impossible qu'on ne retrouve pas Mlle de Coulange.

—Illusion, de Rogas.

—Permettez, Ludovic, dit de Rogas, je n'ai pas l'esprit troublé comme vous ; je cherche à m'expliquer ce rapt vraiment singulier, j'examine la situation. Mon pauvre Ludovic, vous êtes amoureux, etc...

—Amoureux, allons donc ! fit le jeune homme avec un haussement d'épaules qui doublait la valeur de sa négation.

Nouvelle stupéfaction de José Basco.

—Comment, vous n'adorez pas Maximilienne ? s'écria-t-il.

—Elle ne me déplaît pas, voilà tout, répondit froidement Ludovic.

—Vous m'avez dit cent fois que vous en étiez amoureux fou !

—Parbleu ! à vous, à elle et aux autres, j'ai dit bien des choses dont je ne pensais pas un mot. Je jouais mon rôle, j'étais tout entier dans la peau du personnage exigé par la circonstance. Après tout, je pouvais faire un mari tout comme un autre... J'aurais eu les plus beaux chevaux de France et d'Angleterre, j'aurais brillé sur le turf. J'ai la passion du jeu, j'aurais joué, mon immense fortune me l'eût permis. Mais j'aurais voulu, surtout, éblouir Paris par mon luxe, écraser de mon dédain, de mon mépris et de mon insolence tout mes lâches amis d'autrefois, qui m'ont abandonné à l'heure de ma ruine ; de Rogas, ce que j'adorais dans ma belle fiancée, c'étaient les nombreux millions du marquis de Coulange. Quelle magnifique affaire manquée ! Et dire que je tenais ces millions... Ah ! tenez, de Rogas c'est à crever de rage !

Le jeune homme jouait si merveilleusement son rôle que José Basco n'eut pas même la pensée que tout cela pouvait n'être qu'une comédie. Tant il est vrai que les plus fins, les plus habiles, sont quelquefois plus faciles à tromper que ceux qui ont seulement pour se défendre leur défiance naturelle.

—Bravo ! mon cher Ludovic, s'écria-t-il. Ah ! je retrouve mon jeune comte de Montgarin !

Il avait pris les mains du jeune homme et les serrait à les briser. Ses yeux noirs brillaient comme des tisons.

Ludovic parut profondément touché de ce témoignage d'affection.

—Mon cher de Rogas, dit-il avec une émotion parfaite, vous ne m'en voulez point, n'est-ce pas ? Ah ! vous êtes toujours généreux

et grand... D'ailleurs, vous ne pouvez pas m'en vouloir. Si en ce moment, quelque chose pouvait me consoler, ce serait de n'avoir rien à me reprocher envers vous. De Rogas, vous me rendez cette justice que j'ai fait tout ce que j'ai pu.

—Oui, mon cher comte, oui, vous avez été parfait.

—Certes, ce n'est pas ma faute si...

—Allons, allons, l'interrompit José, ce n'est pas le moment de perdre courage. D'abord, je pense autrement que vous et je ne dis pas encore : Tout est perdu !

—Quand vous saurez, de Rogas, vous verrez que nous ne devons plus avoir aucun espoir.

—Comme je vous le disais tout à l'heure, reprit José, il est impossible qu'on ne retrouve pas Mlle de Coulange. Une jeune fille d'un rang élevé comme Maximilienne ne disparaît pas ainsi. Vous n'admettez point, je suppose, qu'elle se soit fait enlever, —comme cela se voit souvent, —par un rival préféré ? Oh ! si cela était je dirais comme vous : tout est perdu... Mais non. Tenez, Ludovic, je suis convaincu que d'ici à huit jours votre fiancée sera retrouvée.

—On retrouvera son cadavre, prononça le jeune homme d'un ton lugubre.

—Oh ! fit le Portugais ayant l'air effrayé, vous me faites frissonner jusque dans la moelle des os.

—Vous pouvez avoir peur, de Rogas, car, à l'heure qu'il est, Mlle de Coulange a peut-être été assassinée.

—Mais c'est insensé, ce que vous dites. Pourquoi faire cette horrible supposition ? Pourquoi, je vous le demande, en voudrait-on à la vie de Mlle de Coulange ?

—Une vengeance !

—Une vengeance ! exclama José.

—Oui, la vengeance d'un homme aussi lâche que féroce, qui est l'ennemi mortel du marquis et de la marquise de Coulange.

—Et vous croyez que c'est cet ennemi dont vous parlez, qui a enlevé Mlle de Coulange ?

—Le marquis et la marquise en ont la certitude.

—Hum ! hum ! fit José dont les yeux étincelèrent sous ses épais sourcils noirs hérissés. Est-ce que le marquis et la marquise ont parlé de cet homme devant vous ? demanda-t-il.

—Vous savez bien que je suis à l'hôtel de Coulange comme si j'étais de la famille. Tantôt le marquis m'a tout dit.

—Alors, vous savez...

—Je sais que le frère de la marquise de Coulange, Sosthène de Perny, est un misérable.

—C'est vrai, c'est un misérable, si c'est réellement lui qui a enlevé Maximilienne.

—C'est lui, de Rogas, n'en doutez point. Et pourquoi l'a-t-il enlevé ? Pour satisfaire sa haine contre sa sœur, pour l'assassiner !

Ah ! vous ne savez pas que cet homme est capable de tout. Déjà il a voulu assassiner le marquis, en tirant sur lui, une balle, comme sur un sanglier ou un loup.

—En vérité, cet attentat dont j'ai entendu parler...

—C'est Sosthène de Perny qui l'a commis.

—Je reste confondu. Comment le marquis a-t-il pu découvrir que son beau-frère était l'auteur de ce crime ?

—En apprenant, par une lettre anonyme, adressée à Mme de Valcourt, qu'il était revenu à Paris, dont ses crimes d'autrefois l'avaient chassé.

—Hein ! ses crimes d'autrefois.

—Il a volé au jeu, il a volé le marquis, il a volé et tué sa mère.

—Est-ce là tout ce qu'on lui reproche ?

—Ne trouvez-vous pas que c'est assez, de Rogas ?

—Certes, on en livre au bourreau de moins criminels que lui, répondit José.

Et tout bas il se disait :

—Ou le marquis ignore encore que le comte de Coulange n'est pas son fils, ou il n'a pas cru devoir révéler ce secret à Ludovic.

Après un court silence, il reprit :

—Ainsi, le marquis et la marquise accusent Sosthène de Perny de l'enlèvement de Maximilienne ?

—De même qu'ils n'ont pas hésité à l'accuser d'être l'auteur de l'attentat contre le marquis, dès qu'ils ont su qu'il était revenu à Paris. Le marquis et la marquise n'ont qu'un seul ennemi, lui !

—Allons, se dit le Portugais, ce Morlot, dont ils m'ont parlé comme étant si fort, si terrible, n'a rien découvert, rien deviné. Maintenant, si réellement il m'a soupçonné, le voilà dépiqué. Il fallait cela. Plus que jamais, je reste maître de la situation.

—Vous continuez à réfléchir, de Rogas ; pourtant, il me semble que ce que je viens de vous apprendre...

—C'est précisément cela qui me force à réfléchir, mon cher comte. Dites-moi, Mme de Coulange doit être désolée.

—Et le marquis aussi. Leur douleur est navrante. C'est un immense désespoir. Je vous le répète, ils sont persuadés que Sosthène de Perny tuera Maximilienne.

—Il n'osera pas.

—Il a bien osé tuer sa mère.

—Encore une question, Ludovic, est-ce que le marquis n'a pas fait immédiatement quelques démarches pour qu'on se mette à la recherche de sa fille ?

—Il est allé trouver le préfet de police. Dès ce soir, sans doute, de nombreux agents seront lancés dans tous les quartiers de Paris. Mais où trouver Sosthène de Perny ? Où a-t-il caché sa victime ? En admettant que la police mette la main sur lui dès demain, il aura eu le temps d'assouvir sa haine, en accomplissant son œuvre de vengeance ; ses mains seront teintes du sang de Maximilienne.

—N'est-il venu aucun agent de police à l'hôtel de Coulange pour prendre les ordres du marquis ou de la marquise ?

—Il en est venu un ; c'est Mme Louise, l'institutrice, qui est allée le chercher et l'a amené. Il est arrivé à l'hôtel de Coulange comme je me disposais à partir. Il se nomme Morlot.

—On lui a parlé devant vous ?

—Oui.

—Que lui a-t-on dit ?

—Il s'est fait raconter dans quelles circonstances l'enlèvement avait eu lieu à une des portes de l'église Saint Sulpice. Il était consterné. D'après ce qui s'est dit devant moi, j'ai compris que depuis longtemps déjà Morlot est à la recherche de Sosthène de Perny et que, malgré ses efforts, il n'a pu parvenir à découvrir l'endroit où il se cache.

—Vous a-t-on nommé devant lui ?

—Parfaitement, la marquise lui a dit que j'étais le comte de Montgarn, le fiancé de Maximilienne. Alors, sachant qui j'étais, il m'a salué avec beaucoup de respect.

Les yeux de José Basco s'illuminèrent et son front devint rayonnant.

—Cela te fois, plus de doute, se disait-il mentalement, le fameux Morlot est enfoncé.

—Ma parole d'honneur, de Rogas, dit Ludovic d'un ton aigre, on dirait vraiment que vous êtes content...

—Eh bien, oui, je suis satisfait, répondit José Basco.

Le jeune homme bondit sur ses jambes.

—Satisfait, vous êtes satisfait ! s'écria-t-il avec fureur. Satisfait, quand c'est l'anéantissement de nos espérances, ma ruine ! Quand je retombe dans la misère !

IV

José haussa les épaules.

—En vérité, mon cher comte, on dirait que vous ne me connaissez pas encore ; pourtant vous m'avez vu à l'œuvre. Mlle de Coulange sera votre femme, et nous palperons les millions du marquis.

—Vous dites ?

—Eh ! morbleu, vous m'avez bien entendu.

—Oui, mais je ne vous comprends pas.

—En ce cas, votre esprit a perdu sa lucidité.

—De Rogas, oui, ou non, est-ce une plaisanterie ?

—Vous savez bien que je ne plaisante jamais, répondit froidement le Portugais.

—Ah ! tenez, avec vos airs mystérieux vous me rendez fou ! Voyons, de Rogas, mon cher de Rogas, n'est-ce pas un faux espoir que vous cherchez à faire entrer en moi ? Avouez-le, vous voulez m'éloigner de la pensée du suicide.

—Pourquoi diable vous donnerais-je un faux espoir ? A quoi cela ne vous avancerait-il, vous et moi ? Dans huit jours, vous entendez bien, dans huit jours vous ramènerez vous-même Mlle de Coulange dans les bras de la marquise et du marquis ; dans quinze jours vos bas seront publiés et dans un mois vous serez l'époux d'une des plus riches héritières de France.

Pendant un instant, Ludovic regarda le Portugais d'un air hébété. Soudain, il lui sauta au cou.

—Ah ! tenez, de Rogas, s'écria-t-il comme affolé, je finirai par croire que vous êtes réellement un démon ou un génie.

—Un génie bienfaisant pour vous, répliqua José en riant.

—Ainsi, vous dites que dans huit jours... Et c'est moi, c'est moi qui ramènerai Maximilienne à l'hôtel de Coulange ?

—Oui !

—Vous ne craignez donc pas Sosthène de Perny...

—Il ne touchera pas à un cheveu de sa tête.

—Vous êtes sûr ?

—Oui.

—Mais pour la rendre à ses parents, il faut la retrouver.

—Nous la retrouverons.

—Comment ?

(A suivre.)

Avez-vous un parent, un ami qui a une méchante toux ou le rhume ? Faites lui prendre le *Menthol Cough Syrup* et vous lui sauverez la vie peut-être. Le *Menthol Cough Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.

PEUT-ÊTRE...

Poesie de J. L. CROZE
Musique de C. SAINT-SAËNS

CHANT

Appassionato *mf*

Animé

Près de te, gar-de moi

PIANO

mf

Animé

tou - te, Don-ne-moi ta main, — j'ai peur, — je dou - te

mf

D'a-voir pu trou-ver en rou - te Le bon - heur.

p

Je ne sais, mais il me semble A-voir tous deux — au-tre-

trasc.

riten.

fois, En sem - ble, Fait ce même a-veu qui trem - ble Dans ma

A tempo

cresc.

voix. — Nos deux cœurs, sans se con-

p

.nai - tre, S'a-do - raient de-puis long - temps, Peut - é - .

riten

.tre Lia - mour at - ren - dait, — pour bai - tre,

A tempo *pp*

Ce prin - temps. Au souf - fle de son ha -

A tempo *pp*

lei - ne, Notre A - me vient de sou - ver, A

pei - ne. Coïn - me les fleurs de la

plai - ne Pour s'heu - rit.

pp subito

Comment trou - ve - je - te De - se - noi - ta - ma - jor

pp

peur. je dou - te D'avoir trou - vé sur ma rou - te Le ben -

heur. Je dou - te D'avoir trou - vé sur ma rou - te

Le bon - heur.

rit

A tempo

RÉVEIL DÉSAGRÉABLE



I
Mr Laripète avait l'habitude de faire une petite sieste après son dîner. Hier il a mangé au restaurant et, naturellement, s'est un peu assoupi...

II
...le nez dans... le verre contenant les cure-dents.

Il passait les trois quarts du temps au café de la Cathédrale où il avait sa table à lui, sa place marquée. Il restait là des heures entières le dos collé à la moussoline du rideau, ne parlant à personne, ne lisant pas, ne jouant à rien ; buvant seulement de grandes verrées d'absinthe dans lesquelles il vidait des topettes de cognac, invention qu'il avait pêchée on ne sait où. Du reste, on n'a pas souvenir qu'il se soit jamais oublié ; ivre à rouler, il restait digne, marchait droit et vite dans les rues, rondait le salut à ses hommes, conservait jusqu'au bout le respect de son métier, de son uniforme et de sa croix.

C'était un homme très malheureux, n'ayant ni amis ni famille. Il vivait séparé de sa femme, une créature assez malpropre, qu'il avait enlevée un jour de saoulerie et stupidement épousée.

À part ses lieutenants et sous-lieutenants qui, par déférence pour son grade, échangeaient trois mots avec lui quand l'occasion s'en présentait, les officiers le traitaient en paria, ricanaient sur son passage et ne lui adressaient la parole que pour les affaires du service.

II
Un jour, un pauvre diable de "blen," nommé

C'EST POUR CELA QUE JE VOUS AIME

Vous avez ri des grands mots fous
Que je disais tout bas dans l'ombre.
Vous avez raillé mon air sombre,
Ma pose stupide, à genoux.
Mes yeux hagards et mon front blême...
— C'est pour cela que je vous aime.

Où, vous avez répliqué : Non !
Quand je voulais seulement prendre
Rien qu'un baiser timide et tendre
Sur l'ivoire de votre front
Et dit : " Ami, changez de thème !"
— C'est pour cela que je vous aime.

Quand je murmurais : " Constamment
Je serai votre chien fidèle."
Vous me répondiez : " Bagatelle !
Je sais la valeur du serment.
Puis... je ne voudrais pas, quand même..."
— C'est pour cela que je vous aime.

PAUL MILIANE.

JUSQU'À LA GAUCHE

I
Il est parfaitement évident que le capitaine Hurluret était l'homme le plus inoffensif qu'il y eût au monde, les jours où il n'avait pas bu. Le malheur c'est qu'il était gris neuf jours sur dix, d'une ivresse bruyante, tapageuse, dont les éclats révolutionnaient le quartier, emplissaient les chambrées, les escaliers, les cours, et faisaient dire aux soldats : " Ah ! attention au mouvement ; le capitaine a son bout de bois."

A jeun il était doux et humble, parlait peu et à demi-voix, se montrait timide et presque craintif avec ses hommes. Quand il pénétrait dans la chambre, avant même que le brigadier eût lancé son commandement de " fixe " il avait déjà dit : " R-pos ! ", avec un petit geste de la main, indulgent et paternel. Puis il faisait sa tournée, à pas lents, questionnait les uns et les autres, rétablissait d'un coup de poing ou d'une secousse la régularité d'une " charge," la symétrie d'un pied de lit, en vieux soldat sorti des rangs et qui connaît le fourbi du métier. Parfois il lui arrivait de dire, doucement et comme à regret : " Sapristi, mon pauvre garçon, voilà une charge qui est bien mal installée. Il faut faire attention, que diable ! vous feriez consigner votre brigadier de peloton."

Ivre, c'était une autre histoire. Il entraît comme un coup de vent, repoussant brusquement les portes derrière lui, le feu aux joues, le héli de travers. Et tout de suite c'était un vacarme à ne plus s'entendre.

— Eh bien, en voilà une chambrée ! Quelle bauge ! C'est dégoûtant ! Je n'ai que des cochons dans mon escadron ! Allons, en voilà assez ! faut en finir ; tout le peloton couchera à la malle ce soir !

Les hommes, pendant ce temps, tête nue, immobiles au pied de leur lit, attendaient un ordre de repos qui s'obstinait à ne pas venir. Le capitaine continuait :

— Qu'est-ce qui m'a fichu un brigadier comme ça ! Vous n'avez pas honte de laisser votre peloton dans un état pareil ? Ce n'est pas une chambre, ça, c'est un fumier ; une truie n'y trouverait pas ses petits !

Puis, sans que le brigadier eût même ouvert la bouche :

— Pas d'explications ! C'est bon ! Je vous dis de me fichir la paix. Vous serez consigné jusqu'à la gauche ! Vous entendez bien ce que je vous dis, n'est-ce pas ; jusqu'à la gauche, jusqu'à la gauche !

Et il sortait, rouge de fureur et avec des " jusqu'à la gauche " qu'on entendait longtemps encore dans les échos des corridors, à travers la porte fermée.

C'était son mot, ce " jusqu'à la gauche," une expression de caserne qui ne signifiait pas grand-chose, mais impliquait évidemment en lui une idée confuse d'éloignement, personnifiait l'éternité en son imagination vague de vieil ivrogne.



III
Il a eu un réveil plutôt désagréable et le garçon a cru voir le roi des pores-épics.

Lefourcher, s'entendit appeler du fond de l'écurie où il prenait la garde pour la première fois. Il accourut et vit le capitaine Hurluret qui l'attendait, callé sur ses jambes écartées, les deux mains enfouies dans les poches, l'œil sans regard, la peau enflammée. Immédiatement il sut à quoi s'en tenir : le capitaine avait " son bout de bois."

Il demanda :

— C'est toi qu'es garde d'écurie ?

— Oui, mon capitaine, dit l'autre.

— Eh bien, reprit le capitaine, je t'en fais bien mon compliment. Ah ! elle est chouette, ton écurie !

C'était sa manie, quand il avait bu, de voir la malpropreté partout.

Le soldat, cependant, se taisait ; interloqué, ne comprenant goutte aux reproches qui lui arrivaient. Hurluret, brusquement, enleva ses mains de ses poches, et se croisant les bras :

— Ah ça ! demanda-t-il avec colère, est-ce que tu te fiches du monde, oui ou non ? C'est un cordon de litière, ça ?

Et du doigt il lui indiquait, derrière les chevaux, la bordure de litière qu'à l'heure de la corvée les hommes tordent entre leurs mains, et que le garde d'écurie a notamment la charge d'entretenir.

— Mais... dit Lefourcher hésitant.

— Quoi, mais ? interrompit le capitaine Hurluret, tu vas me répliquer maintenant ? Non, mais c'est inouï, ma parole d'honneur ; ces gars-là sont épâtants, ils n'en ficheraient pas une secousse si on avait le malheur de les laisser faire ! Dis donc, espèce d'ahuri, est-ce que tu te figures que je vais faire le pansage, balayer l'écurie et rouler la litière pendant que toi tu penses à ta connaissance ?

L'homme crut à une plaisanterie et se mit à rire bêtement.

— Ah ! tu ris ? fit le capitaine, voilà tout l'effet que ça te produit ? Eh bien, attends un pou, mon vieux, je m'en vais t'apprendre à rire, moi.

Et remontant jusqu'à la porte il cria de toutes ses forces, dans ses mains mises en cornet :

— Trompette ! Trompette ! Trompette !

UNE EXCEPTION



Premier voyageur.—Dites-moi ce qu'une personne lit et je puis vous dire ce qu'elle est.

Second voyageur.—Pas toujours, monsieur. Ainsi voilà ma femme, par exemple, qui est toujours après lire un livre de cuisine ?

Premier voyageur (se rengorgeant).—Eh bien ?

Second voyageur.—Eh bien ! Elle n'est pas cuisinière du tout.

Le trompette apparut aussitôt, sur le seuil du corps de garde.

—Sonnez-moi au sous-officier de semaine, et au trot ! lui lança de loin le capitaine.

Le malheureux garde d'écurie resta immobile, pétrifié, se demandant ce qui l'attendait. Dans leurs stalles, les chevaux, étonnés du bruit, tournaient la tête, secouant leurs chaînes, tandis que du fond de la cour, le sous-officier de semaine arrivait au pas gymnastique.

—Mar'chal'logis, dit le capitaine, vous voyez bien cet homme-là, n'est-ce pas ? Eh bien, voilà, à partir d'aujourd'hui, il ne bougera plus de l'écurie. Vous tâcherez d'y faire attention, si c'est possible. Quand vous descendrez de semaine, vous le passerez en consigne à votre successeur en lui disant de le passer au sien, et comme ça jusqu'à la gauche. C'est bien compris, bien entendu. Là-dessus, rompez, c'est tout ce que j'ai à vous dire.

Le sous-officier salua, et, froidement :

—Garde d'écurie permanent ? Parfaitement, mon capitaine.

III

Pendant trente-cinq jours d'afilée, Lefourcher conserva la garde, ne mettant plus le pied à la chambre que pour s'y aller couper des tartines de pain, attrapant de ci et de là une heure de sommeil dans la paille, passant les trois quarts de ses nuits à se promener mélancoliquement d'un bout à l'autre de son écurie et à rétablir le bon ordre parmi les chevaux du peloton à coups de bâton sur le nez et à coups de sabot dans le ventre.

Au surplus, aucune raison pour que cette situation eût une fin. Selon l'ordre du capitaine, les sous-officiers de semaine se le passaient l'un à l'autre en consigne, et, quant à Hurluret lui-même, il prenait autant garde à lui que s'il n'eût même pas existé, en sorte que, comme Petit-Jean dans *Les Plaidiers*, le pauvre diable ne dormant plus, devenait maigre à faire pitié.

Finalement, le matin du trente-sixième jour, il sortit du coffre à avoine dont il avait fait sa chambre à coucher, avec l'idée bien arrêtée de ne pas y rentrer le soir. Il se posta, en conséquence, sur le seuil de son écurie, guetta le capitaine au passage, et, aussitôt qu'il l'aperçut, traversa bravement la cour et vint se placer devant lui.

—Qu'est-ce qu'il y a ? demanda l'officier.

—Mon capitaine, dit Lefourcher, je viens vous demander si, des fois, c'était un effet de votre bonté de me lever ma punition.

Hurluret demeura un instant sans répondre, ahuri, ne sachant même pas de quoi il était question.

—Quelle punition ? fit-il enfin.

Lefourcher reprit avec calme :

—Mon capitaine, il y a un mois cinq semaines, vous m'avez mis de garde d'écurie jusqu'à la gauche, à cause de mon cordon de litière.

—Eh bien ? demanda Hurluret, qui continuait à ne pas comprendre.

—Eh bien, mon capitaine, voilà trente-cinq jours que je n'ai pas couché dans mon lit, et dame...

Mais il ne put achever.

—Hein ? Quoi ? exclama Hurluret. Garde écurie... jusqu'à la gauche... trente-cinq jours... ce n'est pas possible, nom de nom ! Trente-cinq jours !... jusqu'à la gauche !... garde d'écurie !

Et tous ces mots se battaient confusément dans sa tête faible de vieux pochard. Brusquement, il fit demi-tour, et, les mains autour de la bouche :

—Trompette ! hurla-t-il, trompette ! Sonnez-moi immédiatement au sous-officier de semaine. Au trot ! Sacristi ! Au trot !

Le sous-officier accourut :

—Ah ça, mar'chal'logis, demanda le capitaine, est-ce que vous vous moquez du monde ? Comment, voilà un homme qui, depuis trente-cinq jours, n'a pas été relevé de la garde d'écurie ! Et vous êtes porté au tableau d'avancement pour passer chef au départ de la classe !

—Mon capitaine... hasarda le maréchal des logis.

—Trente-cinq jours de garde d'écurie ! reprit Hurluret devenu fou, je me demande comment il n'en est pas crevé ! Rentrez à la chambre, mon ami, et fichez-vous dans votre pieu, vous vous ferez porter malade !... Eh ben vrai... eh ben... Vous vous ferez également porter pour une permission de huit jours... Trente-cinq jours de garde d'écurie !... Mar'chal'logis allez vous mettre en tenue, vous allez descendre à la boîte.

—Mais...

—Je vous dis d'aller vous mettre en tenue ! Vous resterez à la salle de police.

—Combien de jours ? demanda timidement le maréchal des logis de semaine.

—Jusqu'à la gauche ! hurla le capitaine Hurluret.

GEORGES COURTELINE.

L'EXPLICATION

Le docteur (comme il remarquait la blessure qu'avait au visage un de ses clients).—Et comment cela vous est-il arrivé !

Le malade.—C'est une pierre que j'ai reçue à l'œil.

Le docteur.—Je vois bien, mais qui vous a jeté cette pierre ?

Le malade.—C'est ma femme.

Le docteur.—Bah ! je puis bien dire alors que c'est la première fois qu'il m'est donné de voir une femme attrapper le but qu'elle vise, avec une pierre.

Le malade.—Mais elle la jetait aux poules qui grattaient dans le jardin. Moi, j'étais derrière elle.

Epée et bâton font l'œuvre du monde.—EMERSON.

UN MONSIEUR QUI INSULTE LES BONNES



Brigitte.—Madame, je vous quitte à l'instant. Je ne suis pas ici pour me faire insulter, je pense !

La dame.—Insultée ! Qui vous a insultée ?

Brigitte.—Votre fils, madame !

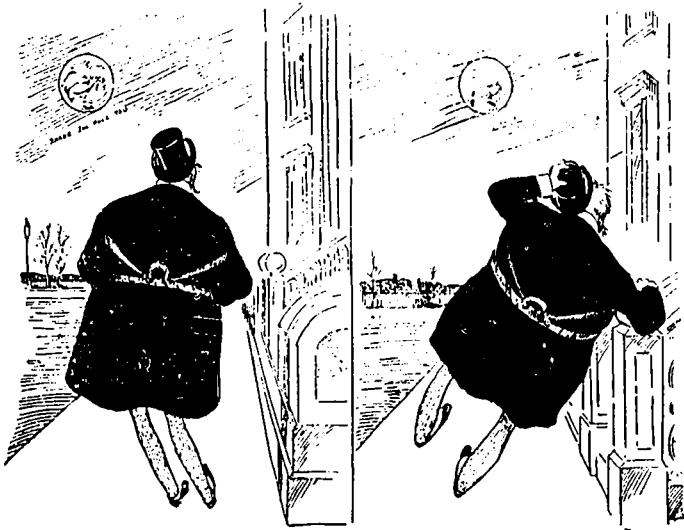
La dame.—Mon fils Charles ?

Brigitte.—Oui, madame. Il dit qu'il veut m'embrasser, me court après, et quand j'ai le bec en l'air !...

La dame.—Eh bien alors ?

Brigitte.—... Il s'enfuit en me disant : Poisson d'Avril !

CE QU'A INVENTÉ MR LANOCE



I

Mr Lanoce avait pris l'habitude de se promener en ville revêtu d'un harnais dont l'aspect singulier attirait l'attention des passants.

II

On se demandait vainement ce que cela voulait dire quand, la semaine dernière, le reporter de nuit du SAMEDI a pu pénétrer ce secret terrible.

LES POSEURS DE LAPINS

La terrasse d'un café du boulevard.

PREMIER PROVINCIAL — Devine qui j'ai rencontré, hier, en descendant du train?... Catissou, la petite modiste de la rue de la Haute-Rotonde... Et requinquée, bagasse! Je ne te dis que ça : il aurait fallu des lunettes bleues pour la regarder!

DEUXIÈME — Ah! pécaire! la pitichounette Catissou!... Et tu ne lui a pas demandé son adresse?

UN MONSIEUR — Catissou?... Elle danse à l'Eden!... Demeure boulevard Haussmann, dans la maison d'un marchand de meubles.

DEUXIÈME PROVINCIAL — Vous la connaissez?

LE MONSIEUR — Si je la connais? C'est moi qui l'ai lancée, là-bas, à Marseille, quand j'habitais au coin du cours Belzunce... J'étais alors dans les fourrages...

PREMIER PROVINCIAL — Moi, je suis dans les huiles d'olive...

LE MONSIEUR — Dans les huiles?... Comme ça se trouve!... Mon bon, je vais vous procurer une commande du gouvernement...

PREMIER PROVINCIAL — Une commande du gouvernement?... Est-il possible?... Si nous osions vous prier d'accepter un apéritif?

LE MONSIEUR — Non, merci. J'ai déjeuné tard et je viens de prendre mon café... Cependant, pour ne pas vous refuser... Garçon, un bock!... Voici de quoi il s'agit : le ministre de la guerre vient de décider que nos soldats mangeraient désormais de la salade à chaque repas. C'est hygiénique au premier chef par les épidémies qui courent : vous comprenez l'importance de la fourniture... Or, comme je suis au mieux avec le ministère...

PREMIER PROVINCIAL — Ah! monsieur!... Une telle obligeance!... Comment pourrai-je reconnaître?...

LE MONSIEUR — N'en parlons plus. C'est chose faite. Demain, ici, à la même heure : Je vous conduirai chez Campanon, un de mes vieux camarades d'Afrique... Garçon, des cigares!... Et monsieur votre ami, est-ce qu'il fait aussi dans les huiles?

DEUXIÈME PROVINCIAL — Différemment, je suis dans la littérature... Même que je suis venu à Paris pour placer une tragédie... Et si je rencontrais l'occasion de me caser dans une feuille sérieuse...

LE MONSIEUR — Qu'à cela ne tienne. Je vous présenterai à Porol. Il n'a rien à me refuser. C'est moi qui l'ai fait nommer directement... Garçon, un autre bock!... Voilà pour votre pièce; et, pour le reste, s'il vous convient d'entrer au Temps, comme secrétaire de la rédaction...

DEUXIÈME PROVINCIAL — S'il me convient!...

LE MONSIEUR — Hébrard est mon meilleur ami. Il sera enchanté de vous être agréable... Ainsi, c'est entendu : demain, en revenant du ministère, nous allons ensemble à l'Odéon et au Temps... Mais il faut que je vous quitte : un rendez-vous avec Anatole de La Forge, dont je



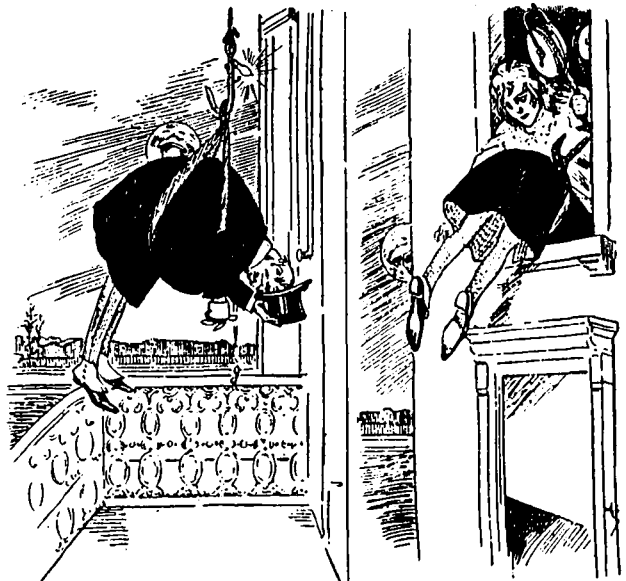
III

Mr Lanoce venait d'arriver, un peu titubant (il sortait du club) à son domicile. Il se dirige vers le tube acoustique et prononça seulement ces mots : "Euphrasie... Euphrasie... (ici un coup de sifflet) laissez donc descendre le crochet, je... suis un peu... fatigué!"



IV

A la grande surprise de notre reporter, une corde descend du 2e étage, un crochet s'adapte au harnais (enfin là voici l'explication!) et...



V

...Mr Lanoce s'enlève gracieusement dans l'espace en poussant de vagues gloussements.

VI

Ça y est! Il pénètre dans son home et notre reporter s'en va, enchanté d'avoir pris connaissance d'un aussi ingénieux procédé.

patronne la candidature. (Tirant son porte-monnaie.) Garçon!...

PREMIER PROVINCIAL — Laissez donc, laissez de grâce!...

DEUXIÈME PROVINCIAL — Non, non, nous ne souffrirons pas!...

PREMIER PROVINCIAL — Garçon, ne recevez rien!

DEUXIÈME PROVINCIAL — Tout ici est pour nous!...

LE MONSIEUR — Comme il vous plaira. Aussi bien, nous sommes gens de revue. Demain, ce sera mon tour.

PREMIER PROVINCIAL, après le départ du monsieur. — Ces Parisiens sont charmants!... Si nous allions dîner?... Garçon, combien devons-nous?

LE GARÇON — Trente-sept francs soixante-quinze, messieurs.

DEUXIÈME PROVINCIAL, bondissant. — Trente-sept francs soixante-quinze!... Comment, nous n'avons que nos deux assinthes, trois cigares et les deux bocks de ce monsieur!

LE GARÇON — Oui, mais il y a l'addition de ce monsieur qui a déjeuné avec une dame... C'est vous qui m'avez dit de ne rien recevoir... Vous êtes du Midi, n'est-ce pas, Messieurs?... Eh bien, croyez-moi : à Paris, mieux vaut encore parler tout seul que de lier conversation avec un poseur de lapins.

ARNOLPHE.

UN AVEUGLE QUI VOIT CLAIR

Un aveugle avait cinq cents écus, qu'il cacha dans un coin de son jardin; mais un voisin s'en aperçut, les déroba et les prit. L'aveugle ne trouvant plus son argent, soupçonna celui qui pouvait l'avoir dérobé. Comment s'y prendre pour le ravoir? Il va trouver son voisin et lui dit : "Ami, j'ai un conseil à te demander. J'ai mille écus; la moitié est déjà cachée en lieu sûr, je ne sais s'il est plus prudent d'y joindre le reste ou de le mettre dans un endroit différent; conseille-moi." Le voisin, dans l'espoir de recueillir le tout, ne manque pas de lui dire qu'il est préférable de n'avoir qu'un trésor, et il se hâte de reporter les cinq cents écus, bien assuré d'en avoir le double bientôt.

Mais l'aveugle s'empresse de ressaisir son argent, et appelant l'infidèle voisin, il lui crie d'un air narquois : "Hé! compère, l'aveugle a vu plus clair que celui qui a des yeux."

IL FALLAIT LA LAISSER ACHIEVER

Lui. — Voulez-vous me marier?

Elle. — Je ne suis pas un prêtre pour vous marier.

Lui. — J'entends! Mais voulez-vous permettre à un prêtre de nous marier?

Elle. — Parfaitement...

Lui. — Oh, merci!

Elle. — ...vous à une autre fille que moi, moi à un autre homme que vous.

REMEDE INFALLIBLE

Le docteur. — Et comment avez-vous dormi, hier soir; avez-vous suivi mon conseil?

Le malade. — Oui, docteur, j'ai compté jusqu'à 30,000.

Le docteur. — 30,000! Et alors, naturellement, vous vous êtes endormi?

Le malade. — Pas du tout, il était l'heure de me lever.

Patron "Up to Date"

(Prime du SAMEDI)



No 177. Blouse pour jeune fille.

Il exige comme matériel, pour une petite fille de 12 ans, 2 verges de longueur sur 44 pouces de large. Pour 14 ans, 2 verges $\frac{1}{2}$. Pour 16 ans, 2 verges $\frac{3}{4}$.

MISS MAY HOWARD.

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centimes. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

INFORMATIONS

LE MARÉORAMA

Parmi les nombreux projets qui ont été soumis à la commission de l'Exposition de 1900, il en est un qui a été accepté par celle-ci avec enthousiasme, et qui promet d'être un des principaux "clous" — le terme est, paraît-il, consacré — de ce grand concours international.

L'auteur du projet, M. Hugo d'Alési, un artiste distingué, le désigne sous le nom pittoresquement descriptif de *Maréorama*. C'est, en somme, un panorama d'une nouvelle espèce, qui a pour but de donner aux visiteurs l'illusion complète d'un voyage maritime. Voici comment notre confrère *Le Temps*, décrit cette ingénieuse combinaison :

"Partant de ce phénomène d'expérience courante, que le déplacement d'un objet qui occupe le champ entier de la vision procure au spectateur immobile la sensation de son propre déplacement — phénomène que chacun de nous a pu constater, par exemple, dans un arrêt en gare, lorsqu'un train s'ébranle et file près du train stationnaire où nous sommes — M. d'Alési a voulu nous procurer l'illusion d'un voyage dont les toiles mobiles déroulent autour du spectateur les sites et les épisodes.

"Il a fait choix d'un voyage en mer, d'où le nom de "Maréorama", qui signifie vision de la mer. Les spectateurs seront placés sur le pont, très exactement reproduit, d'un grand transatlantique, muni de la mâture et de tous les agrès d'un équipage. Ce pont repose sur un pivot sphérique central qui permet de lui imprimer les mouvements correspondants aux roulis et au tangage ; ils sont déterminés par la manœuvre de quatre pistons hydrauliques, placés à l'avant et à l'arrière, et peuvent atteindre l'intensité nécessaire pour donner l'impression d'une tempête. De chaque côté du navire, les toiles, hautes de 15 mètres, se déroulent suivant un arc parallèle à celui des sabords.

"L'illusion créée par les mouvements du vaisseau, le déroulement des toiles et les effets d'éclairage sera complète grâce à l'utilisation des manches à vent, qui, tournées vers le public, lui souffleront une brise imprégnée de senteurs iodés et salines par son passage à travers une épaisse couche de varech.

"Comme itinéraire, M. Hugo d'Alési avait choisi d'abord un voyage de Marseille à Yokohama. Mais pour divers motifs, notamment la longueur du trajet et le faible intérêt artistique qu'aurait offert la traversée du canal de Suez et la mer Rouge, il a réduit son premier projet à un voyage de Marseille à Constantinople, avec escale à Tanger, Alger, Naples, Venise, Syra, Alexandrie, Smyrne. Cet itinéraire, plus modeste, offre l'avantage d'éveiller chez tout le monde des souvenirs au moins de lecture. Qui — depuis que Dumas la découvrit ! — n'a contemplant la Méditerranée, au moins chez les romanciers, cadre ou ligne d'horizon à tant d'idylles tragiques !

"Mais la vue des villes et sites célèbres où le spectateur sera conduit, malgré l'intérêt artistique et la perfection de l'illusion panoramique, ne sera pourtant, croyons-nous, que l'attrait secondaire du spectacle. Le plus grand attrait, pour la majorité du public, résidera dans l'illusion du voyage en mer, dans la vue des manœuvres, figurées par de véritables marins sous le commandement d'un capitaine, dans cette vie du vaisseau, roulis et tangage, sifflet de la sirène, cheminée fumante et trépidante, et dans le vent vif du large qui fouettera les visages ravis. Les passagers

peu aguerris pourront d'ailleurs descendre sous le pont, d'où ils verront par des hublots le panorama se dérouler.

"Cette traversée sera incidentée non seulement de scènes et de tableaux maritimes, tels que la rencontre d'une escadre, la simulation d'une tempête avec éclairs et tonnerre, un lever de soleil, un effet de nuit..., etc., mais encore par de curieux spectacles épisodiques. Ainsi, à l'escale de Naples, des bateliers escaladeront le steamer pour exécuter des danses du pays, et la chorégraphie pittoresque des almées succédera plus loin à la vive tarentelle. Une vaste symphonie se déroulera d'un bout à l'autre du voyage, se nuancant de couleur locale sous chaque ciel.

"On voit par cet exposé rapide l'extrême originalité du projet de M. d'Alési, et quelles attractions variées présentera ce spectacle, aussi instructif qu'artistique, aussi amusant qu'instructif. C'est, en résumé, le plaisir d'un voyage admirablement simulé, un panorama grandiose de la Méditerranée et de ses ports, des scènes locales des pays riverains, des ballets et l'audition d'une symphonie que le "Maréorama" offrira aux spectateurs, installés, pour jouir de ces attrait multiples, dans de confortables *rocking-chair*.

"Aussi ce projet d'attraction a-t-il été des premiers retenus par la sous-commission de l'Exposition, chargée d'examiner les projets d'initiative privée. M. Mesureur l'a signalé dans son rapport en termes particulièrement élogieux. La direction de l'Exposition a montré quelle espérance elle fondait sur le "Maréorama" en accordant à M. d'Alési une concession de terrain considérable et des mieux situées sur cet emplacement de l'Exposition où l'espace est si étroitement mesuré.

"Dans l'opinion publique, le "Maréorama" est classé déjà en tête des grands "clous" de l'Exposition. Il faut souhaiter que l'excellent artiste, qui a tant fait par ses allées célèbres pour l'éducation artistique et géographique de la foule, facilite aux écoliers cette leçon de géographie pittoresque ! Aucun, certes, ne se plaindra d'étudier ainsi la Méditerranée et ses rives. M. Hugo d'Alési s'embarque ces jours-ci, sur son yacht, à Marseille, pour commencer les maquettes de son immense travail, 3 kilomètres de toiles !"

CANONS EN PAPIER

On sait que le papier présente, par suite de sa texture fibreuse, une résistance véritablement extraordinaire, et on peut s'en assurer facilement en tirant de toutes ses forces sur une feuille de papier ; aussi commence-t-on d'appliquer cette substance aux usages les plus variés. Parmi les plus curieux assurément, est la fabrication des canons. C'est un ingénieur de la célèbre usine Krupp qui vient de construire un canon de cette espèce, canon portatif de petit modèle qui serait destiné au service de l'infanterie. Le poids en est si faible qu'un homme peut le porter en bandoulière ; il a seulement 5 centimètres de calibre, mais c'est suffisant pour en faire un arme dangereuse, si comme on l'affirme, il est plus résistant qu'un canon en acier du même diamètre. Il paraîtrait que le bataillon-école d'infanterie allemand aurait fait avec cette bouche à feu d'un nouveau genre des expériences absolument probantes.

APPAREIL TÉLÉGRAPHIQUE NERVEILLEUX

On vient d'inventer aux Etats-Unis un nouvel appareil télégraphique qu'on annonce comme devant révolutionner le monde. Nous n'entrerons pas dans le détail du fonctionnement, qui est extrêmement compliqué, mais qu'il suffise de dire qu'avec ce nouveau système, que les inventeurs appellent synchronographe, on peut envoyer et recevoir trois mille mots par minute !

Cela dépasse tous les appareils actuellement existants !

DEVINETTE



— Est-ce après toi que les chiens crient, Antoine ?
— Non, c'est après l'homme qui fume sa pipe, là, dans la cour.
— Où donc !

VARIÉTÉS

Robe mouillée par la pluie.
Le *Praticien industriel* donne aux dames d'intéressants conseils sur la façon de procéder lorsque leur robe a été mouillée par la pluie, accident désolant s'il en fut!

Il faut d'abord suspendre la robe par les épaules, ensuite placer en dedans de la jupe une petite table recouverte d'un linge sec sur lequel on étend successivement toutes les parties mouillées qu'on essuie avec des tampons. S'il y a des garnitures de dentelles, des bandes de velours, il faut les essayer très légèrement et à rebrousse-poil avec un vieux foulard, ensuite relever les poils avec une brosse fine; quand les bords de la jupe sont très mouillés, il faut les repasser au travers d'une mousseline avec un fer assez chaud.

Les robes de laine et les robes de soie ne doivent jamais être séchées trop près du feu; il faut les suspendre dans une chambre chaude et aérée, à une certaine distance de toute espèce de foyer. Le séchage trop rapide fait retirer presque toutes les étoffes.

Les robes de coton, toile, percale, etc., doivent d'abord être étendues, et lorsqu'elles sont à moitié séchées, on étire l'étoffe en long et en large (en maintenant le droit fil) et on la repasse avec un fer de bonne chaleur. Si l'apprêt est tout à fait tombé, il faut repasser à l'envers, au travers d'une mousseline amidonnée.

Les jupons exigent les mêmes soins que les robes; pour les uns comme pour les autres, l'essentiel est de ne pas les laisser longtemps mouillés.

Un journal londonien annonce que l'on vient de proposer d'éclairer l'Océan d'un bord à l'autre.

Il faudrait pour cela environ 70 vaisseau-phares qui stationneraient de 50 milles en 50 milles. Chaque vaisseau serait pourvu de puissants réflecteurs qui illumineraient la distance intermédiaire et les deux côtés jusqu'à une distance de 25 milles.

Les vaisseaux phares porteraient des poteaux indicateurs éclairés avec la mention: "Le chemin du Havre, par ici." — Calcutta: d'abord à droite, ensuite à gauche," etc., etc. Et pourquoi s'arrêterait-on en si beau chemin? Les vaisseaux-phares les plus importants, se trouvant à des entre-croisements de routes, auraient naturellement le télégraphe et le téléphone et communiqueraient avec les côtes les plus voisines.

UN SEUL MOYEN

Pour éviter les maladies de poitrine, c'est de prendre quelques doses de *Baume Rhumal* au premier symptôme de la maladie.



Chaque paquet est garanti. Toute boîte de 5 lbs de sel de table est le plus joli paquet sur le marché.

A vendre dans toutes les bonnes épiceries.

Une Recette par Semaine

Enlèvement des taches de bougie sur les vêtements.—On emploie avec succès le procédé suivant pour enlever les taches de bougie sur les vêtements de drap.

Bien mouiller la tache avec de l'esprit de vin: la bougie devient pulvéruente; laisser évaporer l'alcool, secouer à l'aide de quelques chiqueau-dés et brosser. Voilà le malheur réparé. Il est essentiel de laisser l'alcool s'évaporer tout à son loisir, sans quoi on ferait entrer dans le drap la bougie pulvéruente.

B. DE S.

TRIO DE PROVERBES

Nécessité fait danser les ours.

×

Peu vaut mieux que rien.

×

Qui quitte la partie la perd.

SANCHO PANÇA.

—A quel moment appréciez-vous le mieux un parapluie?

—C'est lorsqu'on s'en dégoûte.

**

—Le comble de la jalousie pour un aéronaute?

—Enlever le ballon à un confrère.

**

Un garçon de restaurant se plaint devant un client qui vient de se mettre à table:

—Melon, andouille, tête de veau, pied de cochon...

Le monsieur, grincheux, se lève furibond:

—Ah ça! triple innocent, croyez-vous qu'on vient de Chinon pour se faire insulter!

UNE AUTORITÉ

Montréal, 22 Mars, 1893.

MM. Roy & Boire Drug Co., Manchester, N. H., E. U.—Depuis le 8 février dernier, nous avons fait usage du *Menthol Cough Syrup*, pour des causes d'asthme, bronchite chronique, catarrhe, etc. Ce remède a donné satisfaction générale, quelques doses ont suffi pour guérir des rhumes ordinaires. Il est agréable au goût. Il en coûte peu pour un essai, et les résultats peuvent en être efficaces.

Les Sœurs de la Charité.

Hôpital Général des Sœurs Grises. Le *Menthol Cough Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.

IL EST TEMPS D'ENRAYER



Un homme réfléchit que: depuis plusieurs années il ne se couche guère qu'en état d'ébriété et qu'il est temps d'enrayer. Mais le pourra-t-il? oui! s'il va trouver le Dr Gauthier, 313 rue Amherst, ou Mr J. H. Charles, 313 avenue Laval.

Mme MARIE-LOUISE PICHETTE, DE MONTREAL

Après trois ans de souffrances, certifie qu'elle a été complètement guérie par l'usage des Pilules Rouges du Dr Coderre.

Des Milliers de femmes ont été rendues heureuses et bien par les Pilules Rouges du Dr Coderre.

"J'étais faible et languissante depuis trois ans, trois siècles de martyre que rien ne saurait exprimer. Je souffrais terriblement de maux d'estomac, mal au côté et dans tous les membres, j'avais continuellement mal à la tête. Ce qui me faisait le plus horriblement souffrir était cette faiblesse meurtrière qui menaçait lentement mais sûrement. J'étais bien découragée. Il me semblait que le remède qui pouvait me guérir n'existait pas — les médecins ne pouvaient réussir à me guérir. A la fin, un jour, je lisais mon journal, je vis un certificat d'une dame de Montréal qui avait été guérie d'une grande faiblesse en prenant les Pilules Rouges du Dr Coderre; je me dis que puisque ces fameuses pilules l'avaient guérie, elles pourraient bien aussi me guérir. Je commençai donc à en prendre. A la troisième boîte, je me sentis soulagée, et au bout de très peu de temps j'étais guérie. Je suis persuadée que les Pilules Rouges du Dr Coderre n'ont guéri." — Dame Marie-Louise Pichette, 211 rue Ste Catherine, Montréal.



MME MARIE LOUISE PICHETTE

Écrivez lui une description complète de votre maladie, ne lui cachez rien, adressez votre lettre au "Département Médical, Boîte 2306 Montréal," toutes lettres adressées ainsi, notre médecin seul l'ouvrira et la tiendra confidentielle. Avec beaucoup de soins il étudiera votre maladie et il vous donnera de bons conseils qui aideront beaucoup votre guérison. Ne retardez pas, écrivez dès aujourd'hui.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours vendues en petites boîtes de bois rondes contenant 50 Pilules Rouges, jamais autrement. Un grand nombre de femmes nous écrivent qu'elles ont acheté de leurs pharmaciens des pilules à la douzaine, ou 100 pilules pour 50 cts ou une boîte pour 25 cts et qu'elles ne leur ont fait aucun effet.

Mesdames, toutes ces pilules sont des imitations des Pilules Rouges du Dr Coderre. Au prix que l'on vous vend ces pilules imitations, vous ne pouvez pas vous attendre à ce qu'elles vous fassent du bien. Nous sommes les seuls qui connaissons le secret des Pilules Rouges du Dr Coderre. Ne vous laissez pas tromper par ceux qui pourront vous dire que telles ou telles pilules sont aussi bonnes que les Pilules Rouges du Dr Coderre. On fait cela, mesdames, dans l'intérêt de faire un peu plus d'argent, cela ne leur fait rien que vous vous guérissiez ou non. Lorsque vous ne pouvez pas vous procurer les vraies Pilules Rouges du Dr Coderre, ou lorsque vous avez des doutes, envoyez-nous 50 cts pour 1 boîte ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour 6 boîtes. Vous êtes certaine que vous recevrez par le retour de la maille les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, celles qui guérissent toutes les femmes qui les prennent consciencieusement. Nous les envoyons partout au Canada et aux États-Unis, sur réception du montant. Avec soin, en nous écrivant, d'écrire votre adresse bien lisiblement.

Adressez votre lettre comme suit:

Cie Chimique Franco-Américaine, Département médical,

Boîte Postale 2306. MONTREAL, Que.

Bibliographie

Nous accusons réception au Minis tère de l'Agriculture, de l'Annuaire Statistique du Canada pour 1896.

Cette intéressante publication, qui en est à sa douzième année, est divisée en deux parties: Les annales; Le résumé; dans lesquelles sont condensées un nombre incroyable de documents présentés dans des tableaux d'une lecture facile. Statistique agricole, pêcheries, minéraux, commerce, banque, chemins de fer et canaux, marine, bureaux de poste, finances, assurances, télégraphes, milice, religion, instruction publique, etc., etc. Tout est effleuré dans ce parfait résumé dû au travail de MM. J. Wilkins, L. J. Skead, auteurs des tableaux, et de M. G. Johnson, chef de la statistique, pour l'ensemble.

On demandait à un artiste une définition de l'egoïste.

—L'egoïste, dit-il, c'est le monsieur qui ne s'occupe pas de moi!

Lu sur un écriteau, rue Jules-Charpentier:

POUR LAIT D'ANESSE

S'adresser à la concierge.

**

Dans un hôtel de province. Le voyageur.—Surtout, que les draps du lit soient bien blancs.

Le garçon.—Monsieur peut prendre celui-ci: nous n'y avons laissé coucher que les personnes qui avaient l'air d'avoir du linge propre.

**

Douce philosophie: —Comment vont les affaires? demande un de nos amis à son tailleur.

—Mon Dieu, je n'ai pas trop à me plaindre: d'ailleurs, comme me le disait encore ce matin mon père:—Si je ne t'avais pas fait tailleur comme moi, qu'est-ce que tu serais aujourd'hui? préfet! un méchant sous préfet peut-être.

Prenez toujours les *Pilules C. T. C.* pour les maux de tête et migraine. En vente partout, 25 cts la boîte.

Cueilli sur l'affiche d'un bureau de placement :

"On demande une femme de chambre bonne musicienne.

Et un loustic a ajouté au crayon : "Pour aider la cuisinière à faire danser l'anse du panier."

Trouvé l'ami Z... très attristé par l'influenza.

— Mon médecin m'a condamné ! gémit-il.

— C'est la première fois ? — Oui.

— Alors, rassure-toi ; tu bénéficieras de la loi Bérenger !

— Vous vous êtes fait, ma chère, une ennemie irréconciliable de la baronne ; elle va partout vous déchirant à belles dents.

— A belles dents ? Ah ! je l'en défie, par exemple !

LA CONSOMPTION GUÉRIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses ; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désireront, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal. W. A. NOYES, 320 Powers' Block, Rochester N. Y.

N'ALLEZ PAS PLUS LOIN

Avec le Baume Rhumal, seul vous guérez rapidement les affections de la gorge et des poumons. 25c partout.

LISEZ

"Le Monde Canadien"

LA GRANDE REVUE HEBDOMADAIRE 12 PAGES, GRAND FORMAT

Publie toutes les semaines

Articles de Fonds par des écrivains distingués ; Plusieurs Gravures d'actualités et des Nouvelles de Tous les Pays

Abonnement

POUR LA VILLE ET LA CAMPAGNE

\$1.00 PAR ANNÉE

UNE PIASTRE PAR ANNÉE, avec le choix sur une collection de chromos-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Mgr Bruchési et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du Monde Canadien de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers

No 75 Rue St-Jacques, Montréal

G. A. NANTEL, Editeur-Propriétaire.

J. A. CARUFEL, Administrateur.

CE QU'UNE POULE LUI RAPPELAIT



Le petit cochon. — Et pourquoi donc, maman, vous sentez-vous ailligée au point d'en pleurer chaque fois que vous apercevez une poule ? La maman cochon. — Ah, mon pauvre enfant ! C'est que je ne puis m'empêcher de penser à l'omelette au lard et aux œufs au jambon !

Un reporter a demandé au docteur Grenier, le député musulman, ce qu'il pensait des derniers désordres parlementsaires.

— Je fais comme Ponce Pilate... a-t-il répondu.

— Ah ! vous vous en lavez... — Les pieds !

Un magnétiseur, poursuivi pour méfaits étrangers à l'hypnotisme, s'écriait emphatiquement :

— Pour prouver mon innocence, je suis prêt à endormir le Tribunal !

Alors le président avec bonté : — Prévenu, laissez ce soin à votre avocat.

Calino, qui rentre d'un voyage en Beauce, veut faire à quelqu'un une description du pays.

— Imaginez, commence-t-il, une immense forêt où il n'y aurait pas d'arbres...

Entre garçons d'hôtel :

— Combien y a-t-il de chambres dans ton hôtel ?

— Cent quatre-vingt-deux.

— Il doit en falloir du personnel là-dedans ?

— Et des... insectes, donc !

Le Menthol Soothing Syrup ne peut faire aucun mal aux enfants qui le prennent, car il est purement végétal.

Le Menthol Soothing Syrup est en vente partout, 25 cts la bouteille.

Falempin, qui a épousé la fille d'un horloger, n'est pas heureux en ménage ; madame, entre autres écarts, se permet des sorties quelque peu suspectes.

Aussi a-t-il pris le parti de la renvoyer momentanément dans sa famille, avec ce mot à son beau-père :

"Je vous envoie ma femme et ma montre à réparer : depuis quelques temps toutes deux se dérangent !"

L'omnibus de la ligne Wagram-Bastille arrive hier soir à cette dernière station avec un gros retard. Un contrôleur en fait l'observation au conducteur.

Celui-ci pour toute explication : — Brouillard depuis Wagram !

Roy & Boire Drug Co., de Manchester, N. H., sont les seuls propriétaires du Menthol Cough Syrup et du Menthol Soothing Syrup. Toutes réclames peuvent être adressées à eux.

UN NOUVEAU SYSTÈME DE CHAUFFAGE

Jeudi, à 4 heures, au No 104 de la rue St-Laurent, "The Vapor Gaz of Canada," avait convoqué la presse pour assister à la démonstration d'un appareil appelé, nous le croyons, à prendre un rang distingué dans nos systèmes de chauffage. Mr Frank Langelier, gérant de cette compagnie, a fait aux nombreux auditeurs qui avaient répondu à cet appel, une description très claire du système employé.

Dans un appareil de chauffage quelconque ; poêle de cuisine, fournaise, foyer de machine à vapeur, etc., est amené, d'un réservoir situé extérieurement et par un tube mince, du pétrole non raffiné à 10c le gallon, lequel, pénétrant dans l'appareil, se rend à une petite chambre, puis dans un tube replié en S, enfin dans un tube supérieur d'où il tombe sur une plaque après s'être mélangé à l'air amené par une ouverture ad hoc.

Le pétrole, réchauffé dans la chambre d'arrivée, gazéifié dans les tubes, sort par deux petites ouvertures quasi-microscopiques, à l'état de gaz qui, se carburant au contact de l'air, donne une flamme très chaude, sans nulle odeur et qui en quelques minutes, s'allume, soit à réchauffer l'appartement, soit aux usages culinaires.

La consommation est de un gallon par 10 heures, la pose extrêmement facile ; l'appareil, tout en fonte, est très robuste et garanti par la compagnie qui se charge de la pose.

La démonstration qui a été faite de ce système devant nous ; les explications données sur un appareil se démontant pièce par pièce, l'allumage, l'extinction, le fonctionnement, tout a parfaitement marché et nous croyons que le nouveau mode de chauffage de la "The Vapor Gaz Co'y of Canada" est appelé à un grand avenir auprès de nos ménagères. Ajoutons que le coût du pétrole à employer est de 10c le gallon, que les compagnies d'assurance ont accepté ce système après expérimentation et souhaitons à cette nouvelle industrie canadienne le plus complet succès.

Au restaurant, un client se plaint au garçon de la dureté de la viande.

— Ce n'est pas un bifteck, c'est un pavé !

— Excusez - nous, monsieur, nous avions cru pouvoir vous l'offrir sans inconvénient.

— Et pourquoi cette préférence ?

Le garçon avec un sourire flatteur.

— Monsieur a une dentition superbe !

A un sermon prononcé dans une paroisse de campagne, tout le monde fondait en larmes, sauf un paysan. Quelqu'un lui dit :

— Mais tu ne pleures pas ?

— Moi ! répliqua-t-il, je ne suis pas de la paroisse.

COUPON - PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No 177 Blouse pour jeune fille.

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prière d'écrire très lisiblement. Pour détails voir page 28.

Decoupez ce coupon et envoyez 146 RUE ST-LAURENT

Tirage au Sort

D'un MAGNIFIQUE LOT A BATIR, 25 x 105

Situé à BEAURIVAGE, LONGUE POINTE.

Le nombre de certificats est limité et le prix n'est que de 10 cts chacun. Achetez de bonne heure.

Tirage Mercredi, 6 Avril 1898, à 9 p.m.

Achetez vos billets aux bureaux de la SOCIÉTÉ DES ÉCOLES GRATUITES DES ENFANTS PAUVRES,

146 RUE SAINT-LAURENT

Noms..... Inclus \$.....

Adresse..... No. Cert.....

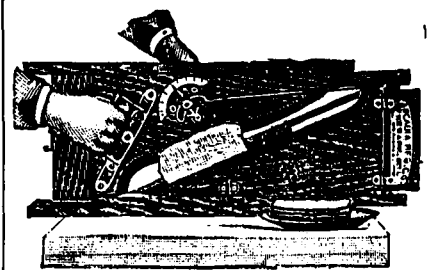
Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 122



Nouvelle Manière de Poser les Dentiers sans Palais
DENTS POSEES SANS PALAIS
S. A. BROUSSEAU, L. D. S.
No 1 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.



TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc . . .
RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction; le plus bel assortiment de . . .
COUTELLERIE importée directement pour cette raison à prix très raisonnables chez . . .
L. J. A. SURVEYER, Quincaillier
8 Rue St-Laurent.

Un pauvre hère affreusement maigre, étique, est accusé de vagabondage. Il exerce cependant une profession. Il sert de sujet à un fabricant de produits pharmaceutiques contre l'obésité.
Revêtu d'un maillot en caoutchouc que l'on gonfle comme un pneu, il se fait photographier; et son portrait figure dans la vitrine du spécialiste avec la mention: "avant le traitement."
On dégonfle un peu et on obtient: "Après un mois de traitement." Et ainsi de suite.
Mais on juge de l'ahurissement du président, lorsque le prévenu, sans expliquer le truc, répond à la question:
—Qu'est-ce que vous faites?
—Je pose pour l'obésité!

Extrait du registre de punitions du caporal Labidoche:
"Deux jours de consigne au fusilier Piquoiseau pour être sorti de la caserne pour acheter des harengs sans cravate."
Bons maris:
—Dites donc, on ne vous voit plus au cercle depuis quinze jours?...
—En ce moment, je reste beaucoup chez moi!...
—Ah! vraiment?
—Ma femme est chez ses parents.

LE KLONDYKE

La découverte d'un précieux remède tel que le Baume Rhumal est plus précieuse que celle de tous les placers du Klondyke.

The Promotive of Arts Association, Ltd.
Incorporée par lettres patentes en date du 7 octobre 1896.
Distribution de Tableaux ET D'OBJETS D'ART
Tous les **MERCREDIS**
Prix du billet, 10 cents
Distribution Mensuelle
POUS
Les Premiers Mercredis du mois.
Prix du billet, 25 cents.

L'année Dernière
Vous auriez dû apprendre à nager l'année dernière; si vous ne l'avez pas fait, il en est encore temps.
Vous trouvez toutes les accommodations voulues aux Bains Laurentiens — belle eau et une excellente température.
JOUR DES DAMES: Le lundi matin et le mercredi après-midi.
BAINS LAURENTIENS
Angle des rues Craig et Beaudry

La petite Henriette a très bon cœur. Elle apprend qu'un enfant du voisinage n'a pas eu le moindre jouet pour ses étrennes, au 1er janvier.
—Maman, dit-elle aussitôt, si tu lui donnais ma poupée, tu sais, celle qui a la tête cassée? Et puis... tu m'en achèterais une autre.
Calino souhaite la bonne année à sa femme:
—Ma chère amie, lui dit-il, je te fais cadeau des étrennes que tu avais l'intention de me donner. De ton côté, fais-moi cadeau de celles que je comptais t'offrir.
Au restaurant.
—Voyons, garçon, j'ai demandé des côtelettes d'agneau, et vous m'apportez des côtelettes de mouton.
—Ah! monsieur, voyez-vous, ils sont si lambins à la cuisine... les côtelettes ont eu le temps de vieillir!

AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casso-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.
Ont trouvé la solution juste: Dames E. Châtigny, Me. (Bedford, Mass.), Inconnu (North Adams, Mass.), Dame T. Loyer, M. Roy, Delles E. St. Michel, M. Benmillaud, J. Ber-Sintes, J. Derbès, J. M. Dossat, G. P. M. Sarraz, A. White-trand, E. J. Churtier, J. Demers, J. E. Dussault, A. Edar (Nouvelle-Orléans, La), Delle E. Boyer (Passoage, R. I.), deau, C. Gauthier, A. Leblanc, A. Payette, A. Saurinier, A. J. Bellonnie (Passoage, R. I.), Dame A. Loiselle (Globe A. Simoesme, E. J. Tero (Montréal), Delle A. Guilbert (Britannia Mills, Q.), M. Michel (Gatineau, Q.), Delle T. J. M. Béhar, L. S. Campeau, L. R. Champagne, Jean Vigeant (Chambly Bassin, Q.), J. L. E. Bernier (Côte du Cossat, Aut. L. Enoyer (Montréal), M. Picard (Bismville, Passage, Lévis, Q.), Delle M. J. Carle, Cléophas, J. S. Parc, Lévis, Q.), J. Lallier (Caticook, Q.), Mme P. Morrisette I. Smith (Hull, Q.), G. Rivard (Lacheyrotière, Q.), A. B. (Granby, Q.), A. Potvin (Hull, Q.), Delles A. Morency, A. gin, A. Bouchard (Lévis, Q.), W. Boisrobert, L. L. Bouillet, St. Pierre (Ottawa, Ont.), O. Deblise (Québec, Q.), Delle E. J. A. France (Nicolet, Q.), Dame J. M. Lafonde (Ottawa, Paquin (Sorel, Q.), Delle A. Châtelet (Terrebonne, Q.), J. Ont), Delle M. S. Taché (Pointe-Gatineau, Q.), Delle C. M. Ducarre (Winnipeg, Man), Delle A. Metayer (Augusta, Dulreuil (Pointe-aux-Trembles, Q.), Dame J. E. Chalouk, Mel. A. Rontier (Berlin, N. H.), P. Couture, O. Duvai, C. Delles M. Bilodeau, M. L. Godbout, P. E. Belanger, W. Guimond (Berlin Falls, N. H.), J. D'Hubaudt (Fall River, Deschamps, J. S. Drolet (Québec, Q.), Delles F. Laperle, R. Massé, A. Couture, J. Roussin (Haverhill, Mass), E. Del-Lussier, J. A. Crépeau (Sorel, Q.), Delle E. Adam (St. Ce-saire), Dame O. Beaulieu (Ste. Flavie Station, Q.), C. Gimon (St. François N. Est, Q.), J. A. Le... E. Piche (St. Honoré, Q.), Dame J. Roy, Delle M. L. Blanchard (St. Hyacinthe, Q.), C. Tremblay (St. Jean, Q.), E. Dufresne, H. Valade (St. Laurent, Q.), Dame M. Mathurin (St. Roch, Q.), Delle A. Larose, A. Boucher, A. Gagné, J. Lambert, J. O. Vallières (206 Desse, Montréal), Mlle M. J. Carle (22 Albert, Hull, (Theford Mines, Q.), T. L. (Vaudreuil, Q.), J. Millette (West Farnham, Q.), G. Mathieu (Augusta, Me.), P. A. Perry (Berlin, N. H.), Delle C. Jones (Bedford, E. Des-rosiers, I. Lavigne, A. Thibierge (Brunswick, Me.), J. Be-trand (Chicago, Ill.), Dame M. Filion (Gloos, N. Y.), Delle A. Belanger, J. Belanger, E. Bouchard, E. Dionne, A. Dule (Fall River, Mass), G. Lajoie, J. M. Roy, W. Roy (Holyoke, Mass), J. Croteau (Lawrence, Mass), Dame H. Gôté, Delle M. St. Hilaire (Lawston, Me), Mmes J. S. Aubin, J. Gou-ture, Delles G. Lavigne, E. Parrott, A. Champagne, A. Desrosiers, J. N. Colliant, P. Page (Lowell, Mass), N. Boisvert, R. Boucher, H. Duchene, J. B. Isabelle, A. Paris, J. L. Prince (Manchester, N. H.), Delle A. Landroville (New

En vieillissant, le siècle est devenu plus tolérant ou plus blasé en matière de hardiesses.—ANDRÉ THEURIET.

Si votre enfant pleure donnez lui le *Menthol Soothing Syrup*, le sirop calmant le plus efficace et indispensable pour les maladies des enfants.
Le Menthol Soothing Syrup est en vente partout, 25 cts la bouteille.
Poirier, Bessette & Cie
IMPRIMEURS
Commandes promptement exécutées, caractères de luxe.
... 516 RUE CRAIG
MONTREAL.

Tel. Bell 784

Dr F. T. DAUBIGNY

Médecin-Vétérinaire
Professeur à l'Université Laval.

Spécialité: Chirurgie

Donne des soins, à prix modérés, aux animaux domestiques.

Écurie de première classe

378 et 380 Rue Craig
MONTREAL

Examen de médecine.
—Dites-moi les noms des os du crâne?
L'étudiant, après avoir balbutié:
—Excusez-moi, Monsieur. Ce doit être l'émotion. Impossible d'en trouver un seul. Je les ai pourtant bien tous là, dans la tête...

Le colonel passe la ronde. Arrivé aux cuisines:
—La viande est-elle fraîche?
—Oui, mon colonel, répond le cuisinier, mais c'est le pain de la soupe qui n'est pas fameux, il vous empâte la gueule.
—Vous dites?
—Oh! mon colonel, je ne parle pas de la vôtre, mais de la mienne!



Fausses dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dents faites d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par l'anesthésie locale, chez

AVANT APRES

J. G. A. GENDREAU,
DENTISTE

Heures de consultations: 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tel. Bell 2818 **20 Rue St-Laurent**

50 ANS EN USAGE!

DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS DU Dr CODERRE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

PILULES DE Noix Longues
(Composées)

De McGALE

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

QUERY FRERES
PHOTOGRAPHES

Côte Saint-Lambert, No 10
MONTREAL

Fin de dialogue entendu à la Bourse:
—Vous direz ce que vous voudrez, mais la figure de X... respire l'honnêteté.
—Quel dommage alors qu'elle ait la respiration si courte!

Au milieu de la bagarre de samedi au Palais-Bourbon, un farouche anticlérical montre à quelques-uns de ses collègues sa joue empourprée:
—Niera-t-on maintenant, s'écrie-t-il, que le règne de la calotte soit revenu!

A l'école de hameau:
—Que répondriez-vous si je vous disais que j'ai dans ma cour une oie qui pèse cinquante livres?...
—Je répondrais que votre oie est un... canard!

Dr A. SAUCIER
DENTISTE

Professeur à la Faculté du Collège Dentaire de la Province de Québec

Heures de Bureau: 9 A. M. à 8 P. M.
1716 RUE SAINTE-CATHERINE, MONTREAL

Calino domestique:
—Jean, votre maître est-il là?
—Monsieur doit être dans la salle d'armes,
—Il tire une botte?
—Oh! non, monsieur, c'est toujours moi qui le déchausse.

Fantaisie macabre.
L'assassin vient d'être condamné à mort; son avocat l'exhorte au courage.
—Il y a quelque chose qui me chiffonne! soupire l'assassin.
—Quoi donc?
—Voilà. La loi porte que le condamné sera exécuté à ses frais, et moi... j'ai pas un rond!
—Soyez sans inquiétude, mon ami... On s'adressera à un... bourreau de bienfaisance!

ETABLÉ EN 1888.

T. A. CARDINAL

Poscur d'Appareils à Gaz,
. . . A Eau Chaude et à Vapeur

. PLOMBIER .

Couvreur en Ardoise et Métaux
Entrepreneur de Canaux, Etc.

No 1 RUE LABELLE

Première porte de la rue Dorchester
MONTREAL

SERVICE DE NUIT ET DU DIMANCHE.
TELEPHONE BELL 7170.

Au Jardin botanique:
Un monsieur (à un gardien). — Pourriez-vous me dire si la plante que voilà appartient à la famille des amarantacées?
Le gardien. — Elle appartient à la Ville, Monsieur.

Poilras, qui est bavard comme une pie, causait hier avec Mme X...
Et comme celle-ci, tout en l'écoutant d'une oreille distraite, caressait son chien:
—Comment, madame, lui dit Poilras, pouvez-vous vous montrer aussi éprise d'un chien?
—Eh! que voulez-vous, réplique Mme X..., en souriant: il ne parle pas.

LES

CIGARES et CIGARETTES

Chamberlain

... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES!

DIX Cents

Dr BERNIER
DENTISTE

NO. 60 RUE SAINT-DENIS

Casse-tête Chinois du "Samedi"— No 124



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition: QUERELLE D'AMOUREUX.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.

Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx" journal le SAMEDI, Montréal.

Ne participerons au tirage que les solutions justes et conformes au présent avis.

Aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-tête, à nous parvenues, au plus tard mercredi, le 6 avril, à 10 h. du matin, seront attribuées des primes consistant en: Un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 50 centimes en argent, au choix des gagnants.



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Curling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.